

un vol.



26

CASTEL René Richard. Les Plantes. Paris, Deterville, 1802 ; in-12, veau blond, dos lisse orné de fleurons dorés, guirl. d'enc. dorée sur les plats, dentelle intérieure et tranches dorées. (Devers).

Cohen, 205. Frontispice et 4 figures naïves de J.E. de Sève : les plaisirs des champs aux quatre saisons. Très bel exemplaire, imprimé sur vélin et relié en veau blond par *Devers à Lyon*. Seymour de Ricci a reproduit une reliure semblable. Ex-libris Arpad Plesh.

LES PLANTES,

POËME.

FRONTISPICE.



J.E. Deseve del.

Pierron Sculp.

C. LINNÉ.

Tu vis, tu connus tout et tu fis tout connoître.

LES PLANTES,

POËME,

PAR RENÉ-RICHARD CASTEL.

TROISIEME EDITION,

revue avec soin;

ORNÉE DE CINQ FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

PRÉFACE.

CET ouvrage a été composé dans l'intervalle de l'an premier à l'an cinq. Il m'a souvent consolé en m'occupant. Qui n'a pas senti plus d'une fois le besoin de se réfugier dans le sein de la nature! J'y cherchai des distractions qui m'étoient devenues nécessaires; et comme j'ai toujours aimé les plantes, ce fut le premier objet qui s'offrit à ma pensée. Je me félicitai d'abord en songeant qu'elles n'étoient encore le sujet d'aucun poëme; car les ouvrages en vers que nous avons sur les saisons, et même sur les jardins, bien qu'ils parlent de plusieurs végétaux, ne sont pas des poëmes sur les plantes.

Après l'instant de satisfaction qui suit une découverte agréable, les difficultés me frappèrent à leur tour. Plus la matière étoit attrayante, plus j'avois à craindre de me laisser entraîner dans un labyrinthe d'arbres et d'arbrisseaux, de plantes terrestres et aquatiques.

L'ennui, inséparable du genre purement descriptif, n'eût pas tardé à dérober aux yeux le charme des détails, et le lecteur auroit bientôt demandé à son guide la fin d'une promenade fatigante. Je devois donc, avant tout, établir les rapports sous lesquels il falloit envisager le plus aimable des trois règnes de la Nature. L'homme, me dis-je, est destiné à labourer la terre, c'est-à-dire, à cultiver les plantes. Mais des pertes répétées lui font bientôt comprendre que le travail ne suffit pas, et que l'expérience elle-même a besoin d'instruction. C'est sur-tout dans le jardinage, où la culture est plus variée, que cette vérité se fait mieux sentir. Il convient donc, dans un poëme comme celui-ci, de joindre la théorie à la pratique, ou, en d'autres termes, de réunir l'étude des plantes et le travail qui les a pour objet. Je considérai encore qu'il y avoit dans notre année quatre grandes époques, le printems, l'été, l'automne et l'hiver, auxquelles la nature départ des productions différentes; et j'en conclus que je devois, à son exemple, diviser en quatre

parties les études et les travaux relatifs à ces productions. Ainsi se présentèrent le plan et la division de l'ouvrage.

Après avoir donné, au commencement du premier Chant, une idée de l'importance de la Botanique, et proposé des modèles pour la distribution d'un jardin, il falloit s'occuper des travaux du printems. De-là les couches et les soins que demandent les plantes nouvelles; l'extirpation des herbes qui les incommodent; la poursuite des insectes et des animaux qui les ravagent : de-là encore ces courses studieuses et champêtres que l'on nomme herborisations, et quelques vues des ravissantes images que nous présente la jeunesse de l'année.

L'arrosement est un secours nécessaire aux jardins, et le principal travail durant les chaleurs de l'été. Nulle part cette saison n'étale ses richesses avec plus de magnificence que dans le voisinage de l'équateur. Chez nous, beaucoup de plantes forestières, et presque toutes les plantes aquatiques atten-

dent cette époque pour se montrer dans leur éclat, et revêtues des caractères qui distinguent les genres et les espèces. Tous les végétaux puissamment échauffés montent à leur plus haut degré de vertus, et l'industrie s'empresse de les cueillir pour les besoins et les délices de la société.

Ce qui caractérise spécialement l'automne, c'est la maturité des graines et des fruits. Elle a aussi ses plantations et ses végétaux. Le potager déploie alors toute sa fécondité. Alors la terre se couvre de champignons; et les plantes marines, arrachées du fond des abymes par les tempêtes de l'équinoxe, enrichissent les rivages de l'Océan. Bientôt l'altération de la verdure annonce le déclin de l'année; plusieurs espèces d'oiseaux abandonnent un climat où l'aliment va leur manquer; les vergers laissent tomber leurs derniers fruits, et acquittent la dette de la nature envers l'homme laborieux.

L'hiver ne nous occupe guère en plein champ; c'est la serre qui demande notre pré-

sence, et qui nous dédommage de la stérilité des jardins. Ce n'est pas que nos climats tempérés n'offrent encore bien des agrémens, par comparaison sur-tout aux terres polaires où végètent à peine quelques rares et misérables buissons. Le feuillage des houx, la verdure des genêts, les pins superbes, et mille autres végétaux, ou verts, ou même en fleurs, servent alors à égayer la tristesse de la nature.

Une petite famille doit encore fixer nos regards et nos études, ce sont les mousses et les lichens. En vain une autre saison voudroit les revendiquer; ils sont exclusivement le partage et la joie de l'hiver.

En rappelant ces idées, j'ai tracé le plan et presque fait l'analyse de cet ouvrage. J'y ai cousu les épisodes et les autres ornemens dont la matière m'a paru susceptible; persuadé qu'un poète doit moins se proposer d'enseigner et d'approfondir une science que d'en montrer les avantages et de la faire aimer.

Je n'ai qu'un mot à dire de cette troisième édition : je l'ai portée au point où il m'est permis d'atteindre, dans l'espérance de reconnoître ainsi l'accueil dont le public a honoré les deux premières.

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE PREMIÈRE.

FRONTISPICE.

Le frontispice représente un bocage au milieu duquel est placé le buste de Linné. On a pensé que des arbres, des arbrisseaux et des plantes, particuliers à chaque partie du monde, et réunis dans ce petit espace, diroient assez bien à la vue que le génie de Linné a embrassé le règne végétal tout entier. Comme il a aussi ordonné le règne animal, on s'est permis de joindre aux plantes un animal ou un oiseau de leur pays, afin de donner plus de vie au paysage. Les végétaux tirés de l'Asie sont le cèdre, le fontanaisia, la couronne impériale, auprès desquels on voit l'animal qui porte le musc. L'Afrique a fourni le dattier, le grenadier, le souchet à papier d'Egypte, et l'oiseau connu sous le nom d'Ibis. On a emprunté à l'Amérique le tulipier aux larges feuilles lobées, la grenadille qui entoure le piédestal, la pomme de terre qu'on voit à gauche sur le devant, et le philandre de Surinam, qui porte sur le dos ses petits, les queues accrochées à la sienne. Les plantes d'Europe, comme moins rares pour nous, sont rejetées vers le fond :

on distingue pourtant trois pieds de chênes, sur le plus gros desquels le pivert cherche les insectes dont il se nourrit, la clématite des haies et quelques touffes d'œillets sauvages. Au pied de la colonne qui soutient le buste, rampe la petite plante boréale que Linné a décorée de son nom.

PLANCHE SECONDE.

On voit dans cette planche plusieurs végétaux printanniers en fleur. Deux époux dirigent leur promenade du matin vers une cabane, et leur jeune fille apporte avec empressement quelques plantes salutaires. Le sujet de cette scène est décrit au premier Chant.

PLANCHE TROISIÈME.

Ici est un paysage de la Zône torride. A droite un courbaril, avec ses légumes courts et pendans, sert de retraite à des aras et à différens perroquets. On remarque le latanier aux feuilles rayonnantes, le bananier avec son régime de fruits, des cocotiers chargés de noix, quelques ananas, plusieurs touffes d'indigo, la raquette et le cierge épineux. Auprès du rivage sont le tatou cuirassé et le phénicoptère aux ailes de rose, pendant que le crabier pêche sur un écueil, et que les tortues nagent dans les flots. Un Naturaliste s'occupe des plantes que lui offre cette île vierge et féconde. On voit dans les nuages deux

phaétons ou paillenculs, et plus bas la noire frégate qui rase les eaux de la mer.

PLANCHE QUATRIÈME.

Cette planche représente un site normand avec des accessoires qui indiquent l'automne. Les plantes du jardin sont la plupart en graine; le bled noir ou sarrazin, réuni en binots, c'est-à-dire, debout en petites gerbes, achève de sécher et de mûrir; la gaule abat les pommes, et sur le toit de la maison les hirondelles rassemblées préludent à leur départ.

PLANCHE CINQUIÈME.

Des arbres et des arbustes verts de toute espèce, le perceneige en fleur, une serre remplie de plantes en pleine végétation; tout annonce que la nature se prête à l'industrie humaine pour embellir jusqu'aux glaces de l'hiver.

CHANT I.



J. E. Deseve del.t *Pierron Sculp.t*

Regarde ton enfant seconder nos desseins,

LES PLANTES.

CHANT PREMIER.

CHAMPÊTRES déités, Pan, Sylvains et Dryades;
Faunes, légers Zéphirs; bienfaisantes Naïades,
Soit que vous habitiez les sauvages forêts,
Soit que de nos jardins vous gardiez les bosquets;
Je veux suivre vos pas : daignez, dieux tutélaires;
Daignez initier ma muse à vos mystères.

Et toi, qui remplissant un utile loisir,
Des sages, des héros fis toujours le plaisir;
Toi, qui d'un vif éclat relevant la verdure,
Donnes à chaque plante une aimable parure;
Flore, sois ma déesse, et répands sur mes vers
Ces poétiques fleurs qui charment l'univers.
Ton empire s'étend du couchant à l'aurore;
Tu couvres de tes dons les rivages du More;
Des bergers du Lapland tu réjouis les yeux;
Tu pares les rochers d'un émail gracieux;

Et jusqu'au fond des mers, les blanches Néréides
Te doivent l'ornement de leurs grottes humides.
C'est toi, qui pour l'abeille as dans le sein des fleurs
D'une manne secrète épanché les douceurs.
C'est toi, qui préparant une essence choisie,
A la table des Dieux présentas l'ambroisie.
D'un jus brillant et doux tu gonfles les raisins,
Et l'épi nourricier est un don de tes mains.
Sans toi, l'arbre déchu de son noble partage
N'offriroit aux humains qu'un stérile feuillage.
Ta présence embellit l'eau, la terre, les airs,
Et ton souffle divin parfume l'univers.

Salut, charme des yeux, rire de la nature!
Déroule à mes regards ta naissante verdure,
Et comme dans le cours d'un ruisseau pur et frais,
De tes fleurs en mes chants reproduis les attraits.

Quand les premiers zéphirs, de leurs tièdes haleines,
Ont fondu les frimats qui blanchissoient les plaines,
Quel œil n'est pas sensible au riant appareil
De l'herbe rajeunie et du bouton vermeil?

Mais si l'on songe encor que ces plantes nouvelles
Bientôt, en s'élevant, porteront avec elles
Le plaisir, la santé, l'aliment des humains,
Qui pourra, sans regret, ignorer leurs destins?
Qui ne verra combien leur étude facile
Doit embellir la vie et doit nous être utile?

Souvent une herbe épaisse étouffe les moissons.
Cependant, dès l'été retournant ses vallons,
Le laboureur n'omit ni peine, ni dépense,
Et le van de Cérès épura la semence;
Mais il ne connoît pas les plantes dont l'essaim
A de ses jeunes blés envahi le terrain;
Et sa main, chaque année en butte à leur outrage,
Perd, sans les extirper, son tems et son ouvrage.

D'autres pour les troupeaux sont un mortel poison.
La genisse, au retour de la verte saison,
Ne peut, sous la rosée et dans l'herbe menue,
Distinguer à l'odeur l'infidelle cigüe.
Elle meurt: l'ignorance accuse en vain le sort;
Un berger plus instruit eût prévenu sa mort.

Que si vous fréquentez des rives poissonneuses,
Si les pièges de joncs et les nasses trompeuses,
L'hameçon et la ligne ont pour vous des attraits,
Flore de vos plaisirs assure le succès.
Combien de végétaux dont l'odeur et la force
Fourniront au pêcheur une puissante amorce!
Jetez dans vos filets quelques tiges d'anis;
Du nard aromatique empruntez les épis;
Profitez du parfum qu'exhale au loin la menthe;
Vos mailles se rompront sous leur charge pesante.
Flore vous marque aussi le retour du poisson.
Si-tôt que dans les prés s'élève le cresson,
De la mer à l'envi franchissant les barrières,
Les saumons, en sautant, remontent nos rivières.

Heureux donc qui foulant les prés et les coteaux,
Apprit à vous connoître, utiles végétaux!
Il sait quel pâturage aime le bœuf fidèle;
Où la chèvre remplit sa traînante mamelle;
Quel gazon des brebis ranime la gaîté,
Et rend à ses coursiers leur brillante fierté.
D'un agréable éclat veut-il orner la laine?

Il trouve des couleurs dans la forêt prochaine.
Veut-il d'un mal cuisant détruire le poison ?
Le remède est en fleur dans le sein du vallon.
Si la pâle famine afflige la contrée,
Son cœur pour ses enfans n'en craint pas la durée:
La science d'abord sur eux étend ses soins,
Debout veille à leur porte, et chasse les besoins.
C'est elle qui l'éclaire, et découvre à sa vue
Des trésors naturels la ressource imprévue,
Tant de fruits, dans les bois aux rameaux attachés,
Et tant d'autres encor sous la terre cachés;
Qui lui dit par quel art une plante sauvage
Des présens de Cérès peut remplacer l'usage,
Et comment l'industrie a su changer en pain
Et les boutons du trèfle, et l'écorce du pin.
Il lit au sein des fleurs, il voit sur leur feuillage
Les desseins de l'autan, l'approche de l'orage,
S'il faut semer la plaine ou couper les moissons.

Sur-tout de la science écoutez les leçons,
Vous qui rendez la terre à la bêche docile,
Et courez des jardins la carrière facile.

Mais ne vous trompez pas, c'est au milieu des bois
Qu'il faut de la nature étudier les lois.
Elle veut qu'on la suive à travers les campagnes,
Qu'on gravisse avec elle au sommet des montagnes,
Qu'on cherche les réduits où croît en liberté
Le jeune végétal que ses mains ont planté:
C'est-là qu'à nos regards parlant sans interprètes,
Elle aime à dévoiler ses merveilles secrètes.

Aux rivages d'Asie, aux plus lointains vallons
Voulez-vous demander de rares nourrissons?
L'étude vous dira quel est le caractère
Du sol et du climat où leur tribu prospère,
Le vent qui les y flatte, et sous quel astre enfin
Leur fleur y montre au jour les graces de son sein.
C'est alors seulement que votre heureuse adresse,
D'un arbrisseau timide étayant la foiblesse,
Sous un ciel étranger lui rendra son pays.

Mais préférons toujours les antiques amis;
Cultivons avant tout les végétaux fertiles,
Qui nés dans nos forêts, croissans près de nos villes,

Au climat endurcis, se donnent sans efforts,
Et semblent par leur choix habiter sur nos bords.
Ils ne sont point captifs dans d'étroites enceintes.
De leurs vives couleurs nos campagnes sont peintes,
Si je veux d'un rocher visiter les détours,
De leurs bras, en montant, j'emprunte le secours;
Si d'un champ spacieux je parcours l'étendue,
Leurs fleurs suivent mes pas en récréant ma vue.
C'est pour moi qu'à l'envi leurs rameaux complaisans
Sous le doux poids des fruits se courbent tous les ans.
Je vis de leurs bienfaits, et le mal qui m'obsède
Fuit devant les vertus que leur tige possède.

Allons de leurs attraits décorer nos jardins,
Et que le Dieu du goût préside à nos dessins.

Deux superbes rivaux ont partagé la terre:
L'un, né chez les Français, de l'ordre ami sévère,
Marche au milieu des arts, de pompe environné
Son front majestueux de festons est orné,
Et la main des saisons, filles de la nature
A de bouquets choisis diapré sa ceinture.

Là, le tilleul docile, en quinconce planté;
Ombrage un vert tapis, siége de la beauté;
Ici, de marronniers les hautes avenues
S'arrondissent en voûte et nous cachent les nues.
Chaque allée, en s'ouvrant, présente à nos regards,
Ou les dieux de la Grèce, ou les enfans de Mars.
Sous le coup du trident que Neptune balance,
Un superbe coursier de la terre s'élance.
Revêtu de la peau d'un énorme lion,
Enée emporte Anchise et les dieux d'Ilion,
Et tient de l'autre main son fils qui hors d'haleine,
De frayeur se retourne, et le suit avec peine.
L'eau conduite et pressée en des canaux secrets
S'élève à la hauteur du faîte des palais;
Et des fleuves d'airain, de leurs urnes penchantes,
Semblent entretenir ces ondes jaillissantes.

L'autre, laissant la pompe et le luxe des arts,
Plus libre, du génie a les heureux écarts.
Dès long-temps il se plaît dans cette île fameuse
Que sépare de nous une mer écumeuse;
Mais que des préjugés, toujours entretenus,

Pour le malheur du monde éloignent encor plus.

Une jeune bergère, errante à l'aventure,
Traça de ses sentiers l'ondoyante courbure.
Par touffes, par bouquets les arbres partagés
Y paroissent d'eux-même et venus et rangés,
Et sans craindre jamais le ciseau téméraire,
Etendent à leur gré leur ombre volontaire.
Un troupeau de brebis, à la blanche toison,
Bondit sur la colline et tond le vert gazon;
Dans un bosquet de pins, enfans de la Norvège,
Pan, du haut du coteau, les garde et les protège.
La ferme étale ici ses champêtres attraits :
La propreté l'habite; elle y tient toujours prêts
Les doux présens d'Io, la crême, le laitage,
Et dans des joncs tressés épaissit le fromage.
La vigne forme ailleurs d'innombrables berceaux;
Le dieu de la vendange, en marbre de Paros,
Se plaît, le thyrse en main, sous ce dais de verdure.
Tantôt, sans se montrer, l'onde coule et murmure;
Tantôt elle reluit dans un large canal,
Et sur un sable d'or étendant son cristal,

Elle semble inviter la nymphe solitaire
A goûter d'un bain pur la fraîcheur salutaire.
Près de l'onde, Actéon qu'ombrage un bois vengeur
Dit à tout indiscret : Respectez la pudeur.

Telle est de ces jardins la diverse ordonnance.
Pour vous, comme Caton, donnez la préférence
Au verger fructueux dont les simples attraits
Rendent plus de profit qu'ils ne causent de frais.

Dès l'aube du printems, que le travail commence.
Semez, toujours semez ; rien de beau sans semence.
Préparez donc la terre, et d'une forte main,
En appuyant du pied, enfoncez-y l'airain.
Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage,
Si la pluie en trois nuits n'interrompt pas son cours,
Les semences, dit-on, leveront en trois jours.

Choisissez une planche à l'abri de Borée,
Et toujours à midi du soleil éclairée.
Là, sous un peu de terre, heureux berceau des fleurs,

D'une paille fumante enfermez les vapeurs.
La semence, en ce lieu bientôt développée,
Prend l'hiver pour l'été, par la chaleur trompée,
Et sans crainte confie aux rayons caressans
Sa tige frêle encore et ses boutons naissans.

Mais vous veillez pour elle. A peine la nuit sombre
Mêle aux couleurs du jour les premiers traits de l'ombre;
D'un abri de cristal, muni d'un chaume épais,
Durant ces mois douteux, offrez-lui les bienfaits.
Car souvent, dans la nuit, de subites gelées
Frappent d'un coup mortel les plantes désolées;
Eole furieux souffle, siffle, frémit;
La grêle en sautillant sur les toits retentit;
On diroit qu'échappé des antres de Norvège,
L'hiver revient armé de glaçons et de neige.
Alors Progné frissonne, et rasant les maisons,
En vain ouvre le bec et chasse aux moucherons;
Dans leurs réduits étroits l'aquilon les enchaîne;
Bientôt, près de tomber, elle voltige à peine,
Accusant les zéphirs dont le souffle trompeur
A pressé son retour et causé son malheur.

Ainsi, sans votre appui, les élèves de Flore
Tomberoient abattus à leur première aurore,
Et du seuil de la vie enlevés sans retour,
Iroient peupler les champs du ténébreux séjour.

Cependant du soleil les chaleurs épandues,
Et la fécondité que distillent les nues,
En nourrissant les fleurs, font croître en même temps
L'herbe qui les offusque et vit à leurs dépens.
C'est la commune loi. Les rameaux de l'envie
Souvent de leur ombrage étouffent le génie;
Et chaque jour hélas! sous de nouveaux chagrins
Se fane le plaisir, fleur si chère aux humains.
Ainsi dans vos carrés une foule odieuse,
L'ortie aux dards brûlans, l'æthuse vénéneuse,
L'herbe qui de Mercure a conservé le nom,
L'épiaire, et sur-tout l'indomptable gazon
Que chérit l'épagneul, mais que Flore déteste,
Pullulent, couvrent tout de leur ombre funeste;
Et ce qu'aux plus longs jours vos mains en ont détruit,
Une heure de fraîcheur le remplace la nuit.
Mais de ces végétaux l'accroissement facile

A l'homme industrieux peut devenir utile.
Livrez-les à Vulcain. Le feu, d'abord caché,
Parcourt en pétillant leur amas desséché :
On voit monter dans l'air une fumée épaisse :
Bientôt la flamme échappe, et le gazon s'affaisse,
Laissant, parmi la cendre, un sel dont la vigueur
Du terrain paresseux ranime la langueur.

Rien ne manque aux jardins, propreté, ni richesse.
Chaque plante à son tour accomplit sa promesse.
L'abeille, en bourdonnant, se coule dans leur sein ;
Le papillon doré leur fait un doux larcin,
Les quitte, les reprend, au hasard se promène,
Et de son vol léger orne, embellit la scène.

A ce peuple agréable, hôte innocent des fleurs,
Faut-il voir succéder de cruels ravisseurs ?
Déjà rôde et frémit, dans l'enceinte alarmée,
D'insectes, d'animaux une troupe affamée.
Tout est de leur domaine ; ils rongent à la fois
Les tiges, la racine, et l'écorce, et le bois.
A peine un arbrisseau, réparant leur morsure,

D'une fibre nouvelle a couvert sa blessure,
Que sur la cicatrice acharnés à l'instant,
On les voit ravager son tissu renaissant.

Tels, sous le bec retors d'un vautour en furie,
Renaissent, pour souffrir, les membres de Tityc :
Dans son sang épuisé, mais toujours reproduit,
L'implacable bourreau s'abreuve jour et nuit;
Errant dans sa poitrine, il attaque, il déchire
Son cœur qui vit sans cesse, et qui sans cesse expire.

N'attendez pas de moi que je dise en ces vers
Les piéges, les réseaux et les appâts divers
Qu'un art ingénieux emploie à les surprendre.
Les oiseaux, mieux que l'art, sauront nous en défendre.
Voyez dans les bosquets voltiger en chantant
Le bouvreuil empourpré, le pinson éclatant,
Le verdier, la mésange et la brune fauvette.
Chacun d'eux à l'envi les poursuit ou les guette;
Chacun en fait sa proie, et sous l'arbre prochain,
Les porte à ses petits pour assouvir leur faim.
Malheur aux rats des champs, aux taupes souterraines,

Si quelque tour antique, assise en vos domaines,
Suspend au haut des airs ses créneaux menaçans!
Mille chasseurs ailés, mille corbeaux bruyans
De leur fort, à grands cris, s'élancent à toute heure,
Et de ces maraudeurs purgent votre demeure.

Aimez donc les oiseaux. La fraîcheur des vallons,
Le blé mobile et vert qui rit sur les sillons,
Les grottes, les ruisseaux, seroient moins agréables
Sans les chants et les jeux de ces hôtes aimables.
Ils gardent les jardins. Le plus bel arbrisseau
En devient plus touchant s'il porte leur berceau.
Que je hais l'oiseleur dont la main mercenaire
Arrache sans pitié les petits à leur mère!
Ah! laissons-les plutôt croître dans nos bosquets,
Laissons-les animer nos champs et nos forêts.
Pourquoi les captiver? Nous ne saurions leur rendre
Le bocage où leur voix aime à se faire entendre,
Ni les plaines de l'air, ni les buissons heureux,
Témoins de leurs plaisirs, confidens de leurs feux

Par leurs chants réveillé dans son modeste asyle,

L'amant des végétaux loin des murs de la ville
Va, parmi la rosée et les fleurs du matin,
De la nature même admirer le jardin.
Quel parfum! quel éclat! par-tout sur son passage
La terre lui présente une agréable image:
L'or de la primevère embellit les coteaux,
Le narcisse incliné se peint dans les ruisseaux,
Et sous un buisson vert la douce violette
Luit comme la vertu dans une humble retraite.
Il perce des forêts la sombre profondeur,
Des rochers escarpés il franchit la hauteur,
Pour observer de près les plantes salutaires
Que Vertumne y dérobe aux recherches vulgaires;
Puis, content et chargé d'un butin précieux,
Il regagne le soir son toit laborieux.

Souvent de jeunes gens une troupe docile,
A travers les guérets, le suit d'un pas agile.
On arrive, on gravit sur les monts d'alentour,
Et les halliers épais sont fouillés tour à tour.
Si quelque coin recèle une plante inconnue,
Elle est au même instant apportée à sa vue.

Il la nomme ; la foule écoute avec transport :
Il leur fait remarquer et ses traits et son port,
Le mois qu'elle embellit, le lieu qu'elle fréquente.
Suivez, enfans, suivez cette étude charmante ;
Flore a semé ses dons au-devant de vos pas ;
Mais dans tous vos plaisirs, usez, n'abusez pas :
Laissez la part des dieux habitans des bocages.
Ils aiment comme vous ces végétaux sauvages.
On dit qu'au clair de lune on a plus d'une fois,
Dans des lieux écartés, vu les nymphes des bois,
Les faunes, les sylvains, danser sur la verdure,
Et de chapeaux de fleurs couvrir leur chevelure.
Ce sont ces déités de qui les soins secrets
Ornent la solitude et parent les forêts ;
Ce sont elles encor, qui, dans leurs jeux champêtres,
Animent de leurs sons les rochers et les hêtres,
Répètent vos discours, et formant les échos,
Font retentir vos voix de coteaux en coteaux.

Et moi, de la nature épris dès mon jeune âge,
Je recherchois aussi la retraite et l'ombrage.
Versailles rarement attiroit mes regards,

J'errois des jours entiers dans les bois de Senars;
Je parcourois d'Avron la pelouse embrasée;
Fontainebleau, Compiègne, étoient mon Elysée.
Dieux! avec quel plaisir, dans tes sentiers fleuris,
J'apperçus, ô Meudon! ce ravissant ofris,
Insecte végétal de qui la fleur ailée
Semble quitter sa tige, et prendre sa volée!
Qu'une plante pareille, à travers l'océan,
Vint des bords reculés d'Amboine ou de Ceilan,
Comme elle se verroit en tous lieux admirée!
Et pourtant de nos bois la richesse ignorée
Appelle vainement un œil observateur:
Leur vénérable enceinte est en proie au chasseur;
L'air n'y porte aux échos que l'éclat des fanfares,
Ou les coups répétés des bûcherons barbares.

Viens, ma tendre Eliza, charme de nos vallons,
Toi que Minerve orna de ses aimables dons,
Viens avec ton époux. Déjà l'aube naissante
Répand sur l'orient sa clarté blanchissante,
Et bientôt le soleil, couronné de rubis,
Va sortir radieux des célestes lambris.

Marchons à la rosée au travers de ces plaines
Où Zéphir, agitant les plantes incertaines,
Remplit l'air de parfums aussi doux que les vœux
Que ta bouche innocente élève vers les dieux.
Vois-tu près du sentier qui borde la colline,
Sous ces poiriers en fleurs, une obscure chaumine ?
Hier, le bon vieillard, de ces lieux habitant,
Suivant dans les halliers son chevreau bondissant,
Contre un rocher aigu s'est fait une blessure.
Cherchons quelque remède au tourment qu'il endure.
Regarde ton enfant seconder nos desseins;
Il t'apporte déjà, dans ses petites mains,
Les simples bienfaisans, chers au dieu d'Epidaure,
La sanicle fleurie et l'herbe du centaure.
Allons les appliquer, allons, dans sa douleur,
Lui montrer d'un ami le front consolateur.
Hélas! si j'étois seul, à sa misère en proie,
Que ta vue en mon cœur feroit couler de joie!

Ces soins délicieux, il ne les connoît pas
L'homme que la mollesse enlace dans ses bras.
Loin de pouvoir guérir les maux de son semblable,

Des malheureux lui-même est le plus misérable.
Le dégoût, triste fils de la satiété,
Sur ses plus doux plaisirs jette un souffle empesté.
C'est en vain que les fleurs renaissent dans les plaines,
Que la blonde Cérès enrichit nos domaines,
Que la cour de Bacchus brille sur les coteaux,
Que l'hiver vient offrir de sévères tableaux;
Jamais il n'admira ces scènes naturelles.
Il est tel qu'un aveugle à qui des mains cruelles
Ravirent en naissant la clarté du soleil,
Et dont la vie obscure est comme un long sommeil.

La nature, en croissant, redouble de largesse.
Une vigueur céleste anime sa jeunesse.
Tout fermente, tout vit. Les chênes verdoyans
De leur ombre tardive embellissent les champs.
L'air se fond en rosée, et coulant sous la terre,
Porte de veine en veine une humeur salutaire.
De purs torrens de sève inondent les boutons,
Parfument les sentiers des bois et des vallons,
Rafraîchissent nos sens, et dans l'ame ravie
Semblent renouveler les sources de la vie.

Les oiseaux de leurs nids s'occupent tout entiers ;
Ils ramassent le crin qu'ont perdu les coursiers,
Et les flocons légers que la ronce piquante
A ravis au passage à la brebis bêlante.
Qui pourroit exprimer leurs poursuites, leurs jeux,
Les refus agaçans, les transports amoureux ?
Voyez l'ardent moineau, quand Vénus le tourmente,
Il voltige, il s'agite autour de son amante,
Il semble en jouissant accroître ses désirs,
Meurt et renaît vingt fois dans le sein des plaisirs.

L'Amour d'un nouveau myrte a couronné sa tête ;
Du plus charmant empire il a fait la conquête ;
Le monde végétal obéit à sa voix,
Et les fleurs, comme nous, ont reconnu ses loix.
O toi que l'on adore à Paphos, à Cythère,
Que dis-je ? tes autels couvrent toute la terre,
Dieu puissant, d'un regard seconde mes efforts :
Je vais chanter ta gloire ; échauffe mes accords.

Dans des tentes d'azur, de rubis et d'opale,
Vénus a préparé la pompe nuptiale,

Les plantes, qu'agitoient seulement les zéphirs,
Par d'autres mouvemens témoignent leurs désirs.
On les voit se pencher, s'entr'ouvrir, se sourire,
Et confondre les feux que l'amour leur inspire.
Si le jour s'obscurcit, et qu'un ciel nébuleux
Leur fasse redouter quelque accident fâcheux;
Le calice à l'instant, les rameaux, le feuillage,
S'ébranlent de concert pour prévenir l'orage;
Les pavillons fermés en écartent les coups,
Et l'amour est remis à des momens plus doux.

Chaque espèce a ses loix : souvent la même tente
Réunit côte à côte et l'amant et l'amante;
Dans des séjours divers quelquefois retirés,
Loin du lit l'un de l'autre, ils vivent séparés.
Telle on voit la saussaie offrir dans les prairies
Un sexe différent sur ses tiges fleuries :
Lorsque vers le bélier le soleil de retour
Ramène en nos climats le printems et l'amour;
Le mâle fait voler, à travers la campagne,
Mille esprits créateurs sur sa verte compagne,
Et quelque large étang que le sort mette entre eux,

A l'aide des zéphirs, ils s'unissent tous deux.

Le Rhône impétueux, sous son onde écumante,
Durant dix mois entiers, nous dérobe une plante (1)
Dont la tige s'alonge en la saison d'amour,
Monte au-dessus des flots, et brille aux yeux du jour.
Les mâles, jusqu'alors dans le fond immobiles,
De leurs liens trop courts brisent les nœuds débiles,
Voguent vers leur amante, et libres dans leurs feux
Lui forment sur le fleuve un cortége nombreux:
On diroit d'une fête où le dieu d'hyménée
Promène sur les flots sa pompe fortunée.
Mais les tems de Vénus une fois accomplis,
La tige se retire en rapprochant ses plis,
Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde.

Près des pôles glacés, aux limites du monde,
Où, des hivers trop prompts succédant à l'été,
Le fruit ne peut atteindre à la maturité;
La nature déroge à sa règle constante,
Fait sortir du calice une plante vivante (2)

(1) La vallisneria. (2) Le paturin vivipare.

Qui s'attache à la terre, et pleine de vigueur
De sa mère bientôt égale la hauteur.

De nos plus doux plaisirs confidente ordinaire,
La nuit prête aux amans son ombre tutélaire;
Parmi les végétaux, le monarque du jour
Est le dieu qui préside aux mystères d'amour.
Dès qu'aux portes des cieux les Heures vigilantes
Ont remis au Soleil ses rênes éclatantes,
Et que des premiers feux de son char échappés,
Au bout de l'horizon les sommets sont frappés;
La plupart des tribus de l'empire de Flore,
Dans leurs habits de fête accompagnant l'Aurore,
Célèbrent leur hymen au milieu des concerts
Dont les oiseaux ravis font retentir les airs.
D'autres prennent le tems où la terre embrasée
A du matin humide exhalé la rosée;
Mais chacune le soir voile son front vermeil,
Se retire à son heure, et cède au doux sommeil.

Si l'on voit quelques fleurs (1) d'origine étrangère

(1) Les Belles-de-nuit.

Eviter parmi nous l'éclat de la lumière,
Et comme les beautés qui régnoient à la cour,
Veiller durant la nuit, dormir pendant le jour;
C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance,
Naît le jour, quand la nuit vers nos climats s'avance;
C'est que de leur patrie elles suivent les lois,
S'ouvrent à la même heure ainsi qu'au même mois.

Tels, non loin d'un vaisseau fracassé par l'orage,
On voit des malheureux, échappés du naufrage,
Sur une île inconnue assembler leurs débris,
Transplanter avec eux les mœurs de leur pays,
Et retenant ses lois dans un autre hémisphère,
Consoler leur exil, et charmer leur misère.

Mais quel nouveau spectacle! Un insecte léger
Est devenu des fleurs l'agile messager.
Deux époux, écartés par un destin bizarre,
Ne peuvent-ils franchir le lieu qui les sépare?
L'abeille, en voltigeant, leur porte tour à tour
Les gages désirés d'un mutuel amour.

L'homme leur prête aussi sa féconde industrie.
Dans les brûlans climats où la palme fleurie
Semble, en penchant la tête, appeler son amant
Le Maure arrache un thyrse au palmier fleurissant,
Sur elle le secoue, et revient en automne
Cueillir les fruits nombreux que cet hymen lui donne

Mais l'amour trop long-tems m'attache à ses tableau
Et trois saisons encor réclament mes pinceaux.

(1) Les dattes.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOMENCLATURE

LINNÉENNE

DES PLANTES

DU PREMIER CHANT.

La Cigüe, *Cicuta virosa, phellandrium aquaticum.*

On trouve ces plantes dans les marais et fossés aquatiques. Une variété de la phellandrie croît dans les rivières.

Le Nard, *Nardus indica.*

L'Inde.

La Menthe, *Mentha aquatica.*

Bord des eaux.

Le Cresson, *Cardamine pratensis.*

Pâturages humides.

Le Trèfle, *Trifolium pratense*, etc.

Prés, pelouses, endroits herbeux.

Le Pin, *Pinus sylvestris, cembra.*

Forêts du nord de l'Europe, les Alpes, etc.

Le Tilleul, *Tilia europœa.*

Les bois.

LE MARRONNIER, *Æsculus hippocastanum.*
L'Inde et l'Asie septentrionale, d'où il est venu en Europe vers 1576.

LE JONC, *Juncus effusus.*
Marais, bord des chemins un peu humides.

LA VIGNE, *Vitis vinifera.*
Climats tempérés des quatre parties du monde.

L'ORTIE, *Urtica dioïca.*
Jardins, bord des haies et des champs.

L'ÆTHUSE, *ou la* PETITE CIGÜE, *Æthusa cynapium.*
Jardins et lieux cultivés.

LA MERCURIELLE, *Mercurialis annua.*
Idem.

L'EPIAIRE, *Stachys annua.*
Jardins et bord des champs.

LE CHIENDENT, *Triticum repens.*
Champs, haies et jardins.

LA PRIMEVÈRE, *Primula veris.*
Prés et bord des bois.

LE NARCISSE, *Narcissus poeticus, pseudonarcissus.*
Prés et bois. Le premier plus commun dans les départemens méridionaux; le second, nommé *Porion,* dans le milieu et le nord de la France.

LA VIOLETTE, *Viola odorata.*
Orée des bois, lieux ombragés.

L'OFRIS, *Ophrys insectifera, myodes.*
Pâturages montueux.

LE POIRIER, *Pyrus communis.*

Dans nos forêts. On en connoît cent soixante-douze variétés obtenues par la culture.

LA SANICLE, *Sanicula europœa.*

Bois, au long des haies.

L'HERBE DU CENTAURE, *ou* LA CENTAURÉE, *Gentiana centaurium.*

Pâturages secs et sentiers des bois.

LE CHÊNE, *Quercus robur, œgilops.*

Dans les forêts.

LA RONCE, *Rubus fruticosus.*

Haies, lieux couverts, champs incultes.

LE SAULE, *Salix alba, purpurea, viminalis,* etc.

Endroits humides.

LA VALLISNERIA, *Vallisneria spiralis.*

Le Rhône, et quelques étangs de Normandie.

LE PATURIN VIVIPARE, *Poa alpina vivipara.*

Montagnes de Laponie.

LA BELLE-DE-NUIT, *Mirabilis jalapa.*

Le Mexique.

LE PALMIER DATTIER, *Phœnix dactylifera.*

L'Afrique, l'Inde.

Animaux, Oiseaux, Amphibies, Poissons Insectes.

L'ABEILLE, *Apis mellifera.*

LA BREBIS, *Ovis aries.*

LE SAUMON, *Salmo salar.*

LE BŒUF, *Bos taurus,*

LA CHÈVRE, *Capra hircus.*

LE CHEVAL, *Equus caballus.*

LE COUCOU, *Cuculus canorus.*

L'HIRONDELLE, *Hirundo rustica, urbica.*

LE BOUVREUIL, *Loxia pyrrula.*

LE PINSON, *Fringilla cœlebs.*

LE VERDIER, *Loxia chloris.*

LA MESANGE, *Parus major,* etc.

LA FAUVETTE, *Motacilla philomela,* etc.

LE RAT DES CHAMPS, *Mus terrestris.*

LA TAUPE, *Talpa europœa.*

LE CORBEAU, *Corvus corax,* etc.

LE MOINEAU, *Fringilla domestica,* etc.

Fin de la Nomenclature du premier Chant.

CHANT II.



J. E. Deseve del.t Pierron Sculp.t

Muse transporte-moi dans quelqu'île lointaine.

CHANT SECOND.

L'ASTRE majestueux dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes,
A passé des gémeaux le signe radieux,
Et poursuit triomphant sa route au haut des cieux.
De diverses couleurs les Saisons revêtues
Environnent son char, assises sur les nues :
Il répand par leurs mains la verdure et les fleurs,
Les trésors des guérets, l'espoir des vendangeurs,
Et l'orage bruyant dont la secousse utile
Rend l'air fluide et pur, et la terre fertile.
Aujourd'hui vers l'Eté tournant un front serein,
Viens, dit-il, ô mon fils! viens sur ce char divin,
Partager près de moi ma gloire et ma puissance :
Je veux dans l'univers signaler ta présence.
Commence ta carrière en découvrant ces monts
Hérissés de frimats qui bravent nos rayons :
Fais rouler dans le sein des mers hyperborées
L'épouvantable amas des glaces azurées,
Et que les flots, poussés du nord à l'équateur,

Des flux et des courans te proclament l'auteur.
Peuple l'air et les eaux. Fais sur les marécages
De moucherons légers voler mille nuages.
Sème sous les gazons mille essaims bourdonnans,
Et donne à chaque fleur ses petits habitans.
Que l'or, par toi formé, dans la terre étincelle.
Que le rubis s'allume à ta flamme immortelle.
Fais encore aux humains des dons plus précieux;
Mûris ces verts épis qui flottent sous tes yeux,
Et dore le froment que Cérès attendrie
Leur donna pour soutien de leur pénible vie.

Il dit : l'Eté charmé de ses nobles destins
Accomplit du Soleil les ordres souverains.
Dans la terre et dans l'air sa chaleur épandue,
Comme un fleuve de feu, circule et s'insinue.
Sans doute, loin de nuire, elle est utile aux champs.
Où la nature en paix a disposé ses plans,
Où le gazon touffu, la mousse et la fougère
Couvrent d'un voile épais la face de la terre;
Et ne laissent passer des rayons de l'été
Que ce qui peut servir à la fécondité.

Mais aux lieux découverts où du haut de son trône
L'art soumet à ses loix et Vertumne et Pomone,
Le sillon, épuisé par les mêmes chaleurs,
Bientôt verra tomber la gloire de ses fleurs,
A moins que l'arrosoir, ranimant la verdure,
N'y fasse chaque jour pleuvoir une onde pure.

Nymphes qui présidez aux sources, aux ruisseaux,
Venez donc nous prêter le secours de vos eaux.
Heureux qui dans un coin, sous une roche humide,
Voit sourdre et bouillonner la fontaine limpide !
Le fleuve a plus d'éclat; mais souvent un verger
D'un si grand voisinage atteste le danger.

Ne vous occupez pas de rafraîchir la terre
Lorsqu'au milieu du jour l'astre qui nous éclaire
De rayons enflammés frappe et durcit son sein :
L'onde, sans pénétrer, alors s'écoule en vain,
Irrite encor la soif dont elle est consumée,
S'exhale dans les airs, et se perd en fumée.

Tel l'encens d'Yémen, dans un jour solennel,

Touche à peine le feu qui brûle sur l'autel,
Qu'évaporé soudain par la chaleur puissante,
Il monte vers les cieux en nuée odorante.

C'est au tems où l'aurore, annonçant le soleil,
Découvre à l'orient son visage vermeil;
C'est sur-tout quand l'étoile à Vénus consacrée
Fait succéder au bruit la tranquille soirée,
Que le sol, respirant d'une longue chaleur,
De l'humide arrosoir implore la faveur.
Après les feux du jour, les plantes inclinées
Languissent tristement sur leurs tiges fanées;
Mais lorsque la fraîcheur a coulé dans leur sein,
Leurs organes vaincus se raniment soudain;
On les voit reverdir, et pleines de souplesse
De leur tête à l'envi relever la noblesse.

L'onde a tout réjoui; vos buveurs satisfaits
Tour à tour l'ont reçue et goûtée à longs traits.
Tandis que le soleil, au bout de sa carrière,
Oppose encore à l'ombre un reste de lumière;
Traversez de nouveau ces charmantes tribus,

Savourez leurs parfums sur vos pas épandus,
Voyez, entre les buis, reluire leur feuillage;
Et par-tout du bonheur briller la vive image.
Demain, les verts boutons des roses, des œillets,
Vous laisseront déjà deviner leurs attraits;
L'abricot odorant, la cerise vermeille
Vous paîront à l'envi le bienfait de la veille;
Et durant tout l'été, vos fertiles jardins
Seront comme ces lieux de l'équateur voisins,
Où la terre, toujours embrasée et féconde,
Nourrit, sans s'épuiser, les délices du monde.

Là, sur les champs brunis, comme sur les forêts,
Une flore plus fière a déployé ses traits.
Des arbres monstrueux y couvrent les rivages,
Et semblent y braver le tems et les orages.
Le puissant séiba, tel qu'une immense tour,
Ombrage cent arpens de son vaste contour.
Au-dessus des forêts ses branches étendues
Semblent d'autres forêts, dans les airs suspendues.
Combien de fois la terre a changé d'habitans,
Combien ont disparu d'empires florissans,

Depuis que ce géant, du pied de la bruyère,
A porté dans les cieux sa tête séculaire !

De brillans végétaux, non moins chers à Phœbus,
Offrent dans ces climats les plus rares vertus.
Délicieux moka, ta sève enchanteresse
Réveille le génie, et vaut tout le Permesse.
Là, rougit une écorce (1), antidote divin
Quand la fièvre en fureur s'allume dans mon sein :
Ici, pour me flatter, la vanille grimpante
Attache aux arbrisseaux sa silique odorante.
Amboine (2) avec orgueil voit ses belles forêts,
Et les noix de Banda (3) parfument nos banquets.

Une plante (4), ô prodige! à l'éclat de ses charmes
Unit de la pudeur les timides alarmes.
Si d'un doigt indiscret vous osez la toucher,
Le modeste feuillage est prompt à se cacher,
Et la branche mobile, aux mêmes lois fidelle,
S'incline vers la tige, et se range auprès d'elle.

(1) Le quinquina.
(2) Le giroflier.
(3) La muscade.
(4) La sensitive.

J'admire le réseau, fatal aux moucherons,
Qu'un insecte suspend autour de nos maisons;
Mais le fil animé de l'agile araignée
Egala-t-il jamais l'art de la dionée?
Sa feuille en embuscade au milieu des marais
Cache sous un miel pur la pointe de ses traits,
D'un perfide ressort elle est encore armée:
Soudain, au moindre tact de la mouche affamée,
La feuille se referme, et l'insecte imprudent,
Percé des deux côtés, expire en bourdonnant.

Détournons nos regards d'une fleur si cruelle.
Les jasmins ont blanchi, l'amarylle étincelle,
Autour de l'agathis courent de longs festons;
Et l'aimable pervenche a rougi ses boutons.
Sous un vert tamarin, frais et pompeux ombrage;
Je contemple à plaisir ce riche paysage,
Où le nopal nourrit sur ses bras épineux
De la pourpre de Tyr l'héritier malheureux (1),
Où pendent des rochers les lianes flottantes;
Où le sable est couvert de grenades brillantes;

(1) La cochenille.

Où.... l'œil ne peut suffire à les distinguer tous.
Faut-il, riantes fleurs, fruits si beaux et si doux,
Faut-il que votre aspect rappelle à ma mémoire
De cent peuples détruits la déplorable histoire ?
Et le sort, trop propice à d'affreux conquérans,
Devoit-il leur ouvrir vos rivages charmans ?

Muse, transporte-moi dans quelque île lointaine
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine ;
Découvre à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé, magnifique,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bengali soupire.
Parmi les lataniers qu'agite le zéphire,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée à l'abri du soleil.
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant, et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors

Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors ;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
Je vois de tous côtés, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,
Tandis que les oiseaux, chéris du dieu des mers,
Quittent de l'océan les immenses déserts,
Et rasant à grands cris les sables des rivages,
En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.

La nuit même ne peut, de ce riant séjour,
Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour.
A peine elle a paru, que des plantes sans nombre
S'allument de concert, et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers ;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse ; à l'instant règne l'obscurité.
Puis un folâtre essaim ramène la clarté,

Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.

Mais ni ces belles nuits que la nature enflamme,
Ni les plaines d'Asie et les monts des Incas,
France, n'égalent point tes fertiles climats.
Tu surpasses l'Egypte, où, trois fois chaque année,
D'une riche moisson la terre est couronnée;
Et la ville de Mars, triomphante des rois,
Eût, dans ses jours de gloire, envié tes exploits.
Jamais près de la Seine une bergère assise
Du crocodile affreux ne craignit la surprise:
Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
Ne recula tout pâle, à l'aspect d'un serpent
Qui, comme un long palmier, couché sur la bruyère,
Ouvre en se redressant sa gueule meurtrière.
Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux;
Des pampres renommés festonnent tes coteaux;
L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance;
Cérès de tes greniers entretient l'abondance;
Mars attelle à son char tes coursiers frémissans,
Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyans.

Combien de monumens dont la grandeur étonne!
Regardez : c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne;
C'est Descartes, du monde éclairant le chaos;
C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux;
Montesquieu, qui des lois explique les oracles;
Buffon, de la nature étalant les miracles;
Et vous, chœur immortel, par les graces orné,
Vous, Reines des beaux-arts, que conduit Sévigné.
Je reconnois Martel qui sut dans nos vieux âges
Du More débordé repousser les ravages;
Charles, qui de cent rois le vainqueur ou l'appui,
Vit l'univers entier se taire devant lui;
Des Guesclin, des Bayard la valeur souveraine,
Et plus près de nos jours, Catinat et Turenne.

Père de la nature, être puissant et bon;
Protège cet Empire où l'humaine raison,
Après de longs écarts, osa sous ton auspice
De la société rebâtir l'édifice.
Avec la douce paix, fais-y du haut des cieux
Descendre des vertus le groupe radieux,
Et la tendre amitié que ta bonté féconde

Créa pour embellir et consoler le monde.
Eclaire nos conseils, et de nos magistrats
Vers le bonheur public dirige tous les pas.
De nos nouveaux Linus daigne illustrer les veilles
Découvre à nos savans tes secrètes merveilles.
Donne à la jeune fille une aimable pudeur,
Et répands sur ses traits la grace et la candeur.
Qu'unie à son époux, l'épouse heureuse et pure
Fasse de ses enfans sa plus belle parure.
Avec la liberté, raffermis et maintien
L'amour sacré des lois, son éternel soutien.
Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance
Ne rien voir dans son cours de plus grand que la France

Rentrons dans les taillis et les hautes forêts;
Sous un ciel enflammé se fendent les guérets;
Les bois seuls aujourd'hui, dans de rians espaces,
Nous offriront encor la fraîcheur et les grâces.
Près du gazon d'olympe et des cistes dorés
Monte la véronique aux épis azurés.
Je sens au pied des pins l'ivette résineuse.
Ici, l'euphorbe étend sa famille laiteuse;

Là, de l'œillet sauvage éclatent les boutons,
Et la fraise vermeille embaume les gazons.
D'une heureuse cité les forêts sont l'image.
Chaque espèce y conspire au commun avantage;
Le fort aide au plus foible, et l'on voit de sa fleur
Celui-ci tous les ans parer son bienfaiteur.
La ronce aux traits aigus, comme un garde fidèle,
Dans différens quartiers se poste en sentinelle,
Détourne avec ses dards l'approche du troupeau,
Et des arbres naissans protège le berceau.
Mille autres rejetons, essaim jeune et fertile,
Présentent de leurs fruits la récolte facile.
Encor quelques soleils, vous verrez en ces lieux
Accourir des hameaux le peuple industrieux,
Et les bergers ravis, sous les branches légères
Cueillir la noix bronzée, et l'offrir aux bergères.
Jusqu'au ciel cependant les chênes, les ormeaux,
Et le frêne, et l'érable, élèvent leurs rameaux.
Plusieurs ont de la foudre éprouvé les outrages;
Les autres, déployant leurs antiques ombrages,
Achèvent sans atteinte un règne glorieux,
Et rendent témoignage à la faveur des dieux.

Loin de tous ses rivaux le corbeau solitaire
Au haut de leur colonne aime à bâtir son aire.
Mais qui pourra compter les êtres animés
Errans sur leur feuillage, en leur bois enfermés ?
Depuis l'hypne onduleuse à leurs pieds étendue
Jusqu'au dernier rameau qui se perd dans la nue,
Chaque fente contient mille atômes vivans,
Sur chaque nœud fourmille un monde d'habitans,
Qui nés vers le matin, auront dans la soirée
D'une vie éphémère accompli la durée.
Le jour, ces mêmes bois épanchent dans les airs
Le fluide vital qui nourrit l'univers.
Du sol le plus profond leurs fibres vigoureuses
Savent percer encor les couches ténébreuses,
Pomper l'onde invisible, et de ces sombres lieux
En fertiles vapeurs l'élever dans les cieux,
Remplir les réservoirs des nymphes des montagnes,
Et de sources sans nombre humecter nos campagnes.

Beaux lacs, fleuves pompeux, pacifiques étangs,
Ouvrez à mes regards vos trésors verdoyans.
Puissé-je pénétrer dans vos touffes humides,

Frais et riant séjour des sarcelles timides,
Distinguer les roseaux nourris dans votre sein,
Et du peuple écaillé connoître le jardin!
Arrêtons-nous au pied des collines fleuries
D'où Saint-Maur voit la Marne arroser les prairies.
Là, des saules sans nombre inclinent sur les eaux,
Ou dressent dans les airs leurs mobiles rameaux.
Un magnifique insecte (1) habite leur feuillage,
Et d'un parfum de rose embaume le rivage.
De larges nymphéa, sur les flots applanis,
Forment des deux côtés de superbes tapis.
Le séneçon doré, la rouge salicaire
Ornent de leurs attraits la rive solitaire;
Et le convolvulus, éclatant de blancheur,
Sur les buissons voisins entrelaçant sa fleur,
De ses nombreux festons couvrant leurs intervalles,
Semble le nœud charmant des grâces végétales.

Quelquefois je m'écarte, et d'un pas incertain,
Loin du hameau paisible errant dès le matin,
Un lac s'offre à ma vue entre des monts sauvages.

(1) Le Capricorne musqué.

La brume ténébreuse en couvre les rivages.
Mais à peine Phœbus pénètre ces vapeurs,
Je les vois s'élever au milieu des hauteurs;
L'eau commence à reluire, et le brouillard humide
S'enfuit le long des bois, comme un spectre livide:
Alors, dans leur éclat, j'apperçois les trésors
Dont les Dieux d'alentour ont embelli ces bords.
Les rochers, l'un sur l'autre entassés près des ondes,
M'offrent des arbrisseaux dans leurs fentes profondes;
La mousse est à leurs pieds brillante de fraîcheur,
Et du mol édredon égale la douceur.
La châtaigne aquatique, au sein du lac placée,
Promène entre deux eaux sa coque hérissée :
Si quelqu'enfant d'Eole, en traversant ces lieux,
S'amuse à soulever les flots séditieux,
Plus d'un fruit, emporté par la vague et l'orage,
Roule, et vient sous mes mains échouer au rivage.

C'étoit ainsi qu'Atys, au bord des clairs ruisseaux,
Aimoit à converser avec les végétaux,
Et que son jeune esprit, s'ornant dans la retraite,
Employoit ces beaux jours qu'on perd et qu'on regrette.

De vingt printems à peine il comptoit le retour,
Il connoissoit déjà les plantes d'alentour.
Ni le marais tremblant, ni le coteau rapide,
N'en pouvoient dérober à sa recherche avide.
D'un œil perçant et sûr il observoit leurs traits,
Distinguoit leurs penchans, et suivoit leurs progrès:
Puis, sitôt que Zéphir ouvroit leur sein fertile,
Il couroit les cueillir, chacune en son asyle;
Entre un double papier en desséchoit la fleur,
Et lui faisoit garder sa forme et sa couleur.
Ainsi vivoit Atys. Lucile, sa maîtresse,
Joignoit au même goût une égale tendresse.
Des filles de l'Olympe elle avoit la beauté,
Et l'attrait plus céleste encor de la bonté.
Près de Montmorenci s'étendoit leur domaine.
Bientôt d'heureux parens alloient former leur chaîne;
L'amour et l'hyménée, unis trop rarement,
Devoient au même autel recevoir leur serment.

Chaque année, au village, et les jeux et la danse
De la jeune Lucile annonçoient la naissance:
Pour varier la fête, on convint en secret

De l'aller célébrer au fond de la forêt.
Son amant fut chargé de disposer l'ombrage.
Jugez de quelle ardeur il part pour cet ouvrage!
De combien de projets repaissant son amour,
Il retranche, il ajoute, et change tour à tour!
On devoit s'assembler au sein d'une clairière
Embellie à la fois par l'ombre et la lumière,
Retraite des zéphirs, où le trèfle et le thym
Conservent à midi la fraîcheur du matin.
Les arbres d'alentour sous ses mains s'arrondissent;
Par des chaînes de fleurs l'un à l'autre ils s'unissent.
Il élève à leurs pieds un trône de gazon.
Là, de sa souveraine il retrace le nom;
Ici, des vers heureux, tels qu'amour en fait naître
Expriment son ardeur sur l'écorce d'un hêtre.
L'ouvrage enfin s'achève au gré de ses désirs.
Alors du lendemain devançant les plaisirs,
Il se dépeint Lucile entrant sous ce portique;
Il voit son front briller d'une rougeur pudique
A l'aspect imprévu du champêtre ornement,
Où le cœur de l'amante a reconnu l'amant.

Cependant le soleil a quitté l'hémisphère.
La forêt s'obscurcit, et le bruit du tonnerre,
Qui sur les monts lointains rouloit depuis long-tems,
Approche, et retentit en éclats menaçans.
Adieu, s'écrie Atys, bois heureux, cher asyle,
Demain sous vos rameaux vous recevrez Lucile;
Qu'amour, en sa faveur, écarte loin de vous
Et les traits de l'orage, et les vents en courroux!
Que nul objet fâcheux n'afflige ici sa vue!
A ces tendres souhaits, un éclair fend la nue,
Et la flèche de feu perce l'infortuné.

Le jour a reparu, jour aux pleurs destiné,
Sans qu'aucun bruit sinistre ait frappé les oreilles.
Les filles du hameau remplissent leurs corbeilles
Du fruit des cerisiers qui couvrent leurs guérets,
De fromages exquis, et des dons de Cérès.
Le bluet et la rose ornent leur chevelure.
On emmène Lucile au temple de verdure,
Lucile triomphante, et qui ne prévoit pas
Quel est l'affreux spectacle où l'on conduit ses pas.
On arrive en chantant aux portes du bocage.

Elle entre, elle apperçoit sous un aride ombrage
Son amant sans couleur, debout, inanimé,
Appuyé contre un tronc à demi-consumé.
Est-ce lui? ciel! Atys! Elle avance éperdue,
Et semble à sa pâleur chez les morts descendue.
On vole à son secours; ses compagnes en pleurs
Soulagent à l'envi ses muettes douleurs;
Puis, portant sur leur sein sa tête appesantie,
L'entraînent hors du bois froide et presque sans vie.

Son cœur durant huit mois flétri, désespéré,
Tout entier à l'objet dont il est séparé,
Fermé pour l'amitié, sourd même à la nature,
Entretint en secret sa profonde blessure.
Des plantes qu'elle aimoit les attraits délicats
Ne purent supporter l'hiver et les frimats;
Tout périt. Elle-même, avant le temps fanée,
Alloit bientôt finir sa triste destinée.
Un enfant se présente, et parmi ses soupirs
D'une mère malade expliquant les désirs,
Demande quelques fleurs dont l'utile amertume
Bannisse promptement le mal qui la consume.

Lucile se souvient qu'à la voix du malheur
Jamais Atys hélas! n'avoit fermé son cœur :
Aussi-tôt, soulevant le chagrin qui l'oppresse,
Elle ose vers les champs diriger sa foiblesse.

C'étoit l'heure où Phœbus, quittant le sein des eaux,
De ses premiers rayons colore les coteaux.
Par l'éclat du matin chaque plante éveillée
Levoit sa tête humide et de fleurs émaillée.
Mille esprits odorans circuloient dans les airs.
Les oiseaux s'échappoient de leurs bocages verts;
Les uns, par la campagne, alloient à la nature
De leurs nids bégayans demander la pâture;
Les autres, voltigeant de buissons en buissons,
De mille accens d'amour animoient leurs chansons.
Lucile les regarde, et gémit à leur vue.
A la sauge cueillie elle ajoute la rue,
Revient les préparer, et grâce à leur secours,
Voit le mal impuissant disparoître en trois jours.
Dès-lors, par des bienfaits adoucissant ses peines,
Elle aima, comme Atys, à parcourir les plaines;
Et fidelle à sa cendre, elle fut, comme lui,

De tous les malheureux l'espérance et l'appui.

Venez donc dans les champs, vous que l'ennui dévore;
Et vous, fils de Chiron, élèves d'Epidaure,
Venez : la main des dieux, sensible à tous nos maux,
En a mis le remède au sein des végétaux.
Trois élémens sur-tout composent leur nature;
L'un père de l'acide, et l'autre de l'eau pure,
Enfin le noir charbon. Ces principes divers
De sa robe de fleurs ont paré l'univers,
Et selon les climats variant les espèces,
Ils ont à nos besoins mesuré nos richesses.

Quand l'importune toux, par de fréquens efforts,
D'un vieillard haletant fatigue les ressorts;
La douce violette, en sirop préparée,
Soulage en l'humectant sa poitrine ulcérée.
La racine des lys, sous sa molle épaisseur,
D'une plaie enflammée amortit la chaleur.
Regardez Machaon, près des murs de Pergame,
Aux Atrides blessés apportant le dictame;
D'abord leur sang s'arrête, et docile à la main
Le fer lâche sa proie, et tombe de leur sein.

Du pavot pour les grands on découvrit l'usage.
Le sommeil, qui se plaît sous l'humble toit du sage,
Fuyoit d'un pied léger les superbes lambris
Où sur la soie et l'or s'agitent les soucis.
Que ne peut la richesse? Une plante nouvelle
Usurpa les sillons, et distilla pour elle
Un lait assoupissant, un lait dont les effets
Du paisible Morphée imitent les bienfaits.

Dans les champs où fut Sparte, entre les murs d'Athènes,
Aux poétiques bords d'Argos et de Mycènes,
Une rose odorante (1) étale sa blancheur,
Et sur leurs grands débris laisse courir sa fleur.
Son huile précieuse, aux reines réservée,
Et dans des flacons d'or avec soin conservée,
Surpasse le nectar dont jadis ces beaux lieux
Firent aussi présent à la table des Dieux.

On a long-tems cherché dans les bois et les plaines
Un remède infaillible aux amoureuses peines:
On croyoit que le jus de quelques végétaux
Dans des cœurs agités ramenoit le repos,

(1) La rose musquée.

Fléchissoit un objet orgueilleux et sauvage;
Et pouvoit à ses fers rendre un amant volage.
Antique illusion! frivole et vain espoir!
La fille du soleil, dont le fatal pouvoir,
Renversant à son gré les lois de la nature,
Aux humains étonnés déroboit leur figure;
Et celle que Jason a vue en sa faveur
Du dragon de Colchos endormir la fureur,
Malgré tous les efforts de leur magique adresse,
N'ont su fixer d'un cœur l'inconstante tendresse.

Pourquoi chercher un don que les plantes n'ont pas?
Il nous suffit des biens répandus sous nos pas:
Qui les pourroit compter? L'humble mousse procure
La chaleur aux Lapons, aux rennes la pâture;
Elle abrite les œufs que couve un tendre oiseau,
Et l'agile écureuil en forme son berceau.
C'est aux mousses qu'on doit mille couleurs nouvelles,
Et d'un feu sans danger les vives étincelles.
D'un courant inconnu, d'un cristal souterrain
Leur humide épaisseur est l'indice certain.
Epars sur le sommet des monts et des collines,

Ces foibles végétaux réparent leurs ruines.
Ils savent arrêter les nuages poudreux,
Le sable et les débris que l'aquilon fougueux
Elève, en balayant les arides campagnes,
Et par noirs tourbillons pousse autour des montagnes.
Dans le creux des rochers et jusques sur leurs flancs
Ces débris retenus, malgré l'effort des vents,
A des germes nombreux donnent la nourriture;
De tous côtés s'étend une riche verdure,
Et de jeunes forêts, attirant les vapeurs,
Font jaillir des ruisseaux de toutes les hauteurs.

Le port des végétaux, leurs grâces naturelles
Aux arts dans tous les temps ont servi de modèles.
A leur exemple, on vit l'ingénieux pinceau
Varier ses couleurs dans le même tableau.
De l'émail élégant des champs et des prairies
L'aiguille de Minerve orna ses broderies,
Et sur les plis flottans d'un long tissu de lin
Fit éclater la rose et croître le jasmin.
Le burin les grava jusques sur les couronnes,
Et la feuille d'acanthe embellit les colonnes.

Ah! combien l'amitié, la vertu, les talens
Ont trouvé dans les fleurs d'aimables monumens!
Combien de noms fameux ravis à la mémoire,
Sans l'herbe ou l'arbrisseau qui consacre leur gloire!
La richesse se perd, la force se détruit;
Le sort jaloux abat ce que l'homme a construit;
Sur le front des rois même imprime ses outrages;
Renverse leurs palais, et brise leurs images.
Plus durable lui seul que le marbre et l'airain,
L'arbuste où vit leur nom triomphe du destin.
C'est une inscription que le temps renouvelle,
Qu'offre chaque printems, que chaque hiver rappelle.

Quel nom, mieux que le tien, a jamais mérité,
O Linné, d'obtenir cette immortalité!
Tu vins, l'ordre parut. Une vive lumière
Rejaillit tout-à-coup sur la nature entière.
Le lit sombre et profond des riches minéraux,
L'agile enfant de l'air et l'habitant des eaux,
Les plantes que Zéphir au printems fait renaître,
Tu vis, tu connus tout, et tu fis tout connoître.

FIN DU SECOND CHANT.

NOMENCLATURE

LINNÉENNE

DES PLANTES

DU SECOND CHANT.

Le Froment, *Triticum hibernum, œstivum.*
Originaire de l'Asie.

L'Encens, *An juniperus lycina?*
Dans l'Arabie.

La Rose, *Rosa maxima*, etc.
Hollande, jardins.

L'Œillet, *Dianthus caryophillus.*
Friches des départemens méridionaux, jardins.

L'Abricotier, *Prunus armeniaca.*
Originaire d'Arménie.

Le Cerisier, *Prunus cerasus*,
Originaire du Pont.

Le Séiba, *Bombax ceiba.*
L'Afrique, l'Inde.

Le Moka *ou* Café, *Coffea arabica.*
Arabie, Antilles, etc.

Le Quinquina, *Cinchona officinalis.*
Pérou.

La Vanille, *Epidendrum vanilla.*
Mexique, etc.

Le Giroflier, *Caryophillus aromaticus.*
Amboine, Moluques.

La Noix de Banda ou Muscade, *Myristica officinalis.*
Banda, Moluques.

La Sensitive, *Mimosa pudica.*
Brésil.

La Dionée, *Dionœa muscipula.*
Mexique.

Le Jasmin, *Nyctantes sambac.*
L'Inde.

L'Amarylle, *Amaryllis formosissima.*
Amérique méridionale, connue à l'Europe en 1593.

L'Agathis, *Æschinomene grandiflora.*
L'Inde.

La Pervenche rose, *Vinca rosea.*
Madagascar, Java.

Le Tamarin, *Tamarindus indica.*
L'Inde, etc.

Le Nopal, *Cactus tuna.*
Mexique et climats chauds de l'Amérique.

La Grenade, *Punica granatum.*
Mauritanie, Espagne, etc.

Le Bluet, *Centaurea cyanus.*
Dans les moissons.

Le Myrte, *Myrtus communis.*
Europe australe, Asie, Afrique.

Le Latanier, *Chamœrops excelsa.*
L'Inde, l'Afrique.

Le Coco, *Cocos nucifera.*
Rivages de l'Inde.

L'Ananas, *Bromelia ananas.*
Nouvelle-Espagne, Surinam.

L'Oranger, *Citrus aurantium.*
Originaire de l'Inde.

Le Gazon-d'Olympe, *Statice armeria.*
Bois, coteaux et lieux secs.

Le Ciste, *Cistus helianthemum.*
Idem.

La Véronique, *Veronica spicata.*
Idem.

Le Pin, *Pinus sylvestris.*
Bois montueux.

L'Ivette, *Teucrium chamœpithis.*
Bois, lieux arides et sablonneux.

L'Euphorbe, *Euphorbia sylvatica.*
Taillis et forêts.

L'Œillet, *Dianthus prolifer, carthusianorum.*
Bois, lieux incultes.

La Fraise, *Fragaria vesca.*
Idem.

LA RONCE, *Rubus fruticosus, cæsius.*
Idem.

LE NOISETIER, *Corylus avellana.*
Taillis.

LE CHÊNE, *Quercus robur.*
Forêts.

L'ORMEAU, *Ulmus campestris.*
Idem.

LE FRÊNE, *Fraxinus excelsior.*
Idem.

L'ERABLE, *Acer pseudoplatanus*, etc.
Idem.

L'HYPNE, *Hypnum serpens*, etc.
Bois, pied des arbres.

LE SAULE, *Salix caprœa*, etc.
Lieux humides.

LE NYMPHAEA, *Nymphœa alba.*
Rivières, étangs.

LE SÉNEÇON, *Senecio paludosus.*
Bord des eaux.

LA SALICAIRE, *Lytrum salicaria.*
Idem.

LE CONVOLVULUS *ou* LISERON, *Convolvulus sepium.*
Au long des haies.

LA CHATAIGNE-D'EAU *ou* MACRE, *Trapa natans.*
Etangs limoneux.

Le Trèfle, *Trifolium repens, filiforme*, etc.
Pelouses.

Le Thym, *Thimus serpillum.*
Bruyères, lieux secs.

Le Hêtre, *Fagus sylvatica.*
Forêts.

La Sauge, *Salvia sclarea.*
Bord des prés.

La Rue, *Ruta graveolens.*
Endroits stériles.

La Violette, *Viola odora.*
Lisières des bois, etc.

Le Lys, *Lilium candidum.*
Originaire de Syrie.

Le Dictame, *Origanum dictamnus*;
La Crète, le mont Ida.

Le Pavot, *Papaver somniferum.*
Asie, Afrique, jardins.

La Rose musquée, *Rosa moschata.*
Morée, Archipel, côtes de Barbarie.

Le Jasmin, *Jasminum officinale.*
Originaire de l'Inde.

L'Acante, *Acanthus mollis.*
La Grèce, l'Italie, la Sicile.

Animaux, Oiseaux, Amphibies, Poissons, Insectes.

LA COCHENILLE, *Coccus cacti.*

LE BENGALI, *Fringilla amadava.*

LA PERRUCHE, *Psittacus versicolor*, etc.

LE LORI, *Psittacus lory*, etc.

L'ARA, *Psittacus, macao*, etc.

LA TORTUE, *Testudo caretta*, etc.

LE CROCODILE, *Lacerta crocodilus.*

LA SARCELLE, *Anas querquedula*, etc.

LE CAPRICORNE, *Cerambix moschatus.*

LE RENNE, *Cervus tarandus.*

L'ECUREUIL, *Sciurus vulgaris.*

Fin de la Nomenclature du second Chant.

CHANT III.



J. E. Deseve del.t Pierron sculp.t

Des rameaux ébranlés je vois le fruit pleuvoir.

Celui qui retira d'un éternel repos
Les germes répandus dans la nuit du chaos,
Qui leur donna leur forme, et tint chaque partie
A d'immuables lois pour jamais asservie;
Ce Dieu voulut peupler le naissant univers.
Il dit, et le lion rugit dans les déserts,
L'aigle osa s'élever au séjour de l'orage,
Et l'homme enfin montra son auguste visage.
Mais les monts nus encor, les plaines sans gazon,
N'offroient de toutes parts qu'un stérile limon;
A sa puissante voix, une immense verdure,
Comme un beau vêtement, entoura la nature.
Il voulut que la terre aux nouveaux habitans
De ses fruits annuels dispensât les présens;
Et qu'à se reproduire à l'avenir fidelle,
Chaque plante portât sa semence avec elle.
De l'humble violette au chêne sourcilleux,
Tout fut ainsi pourvu d'instrumens merveilleux.
Au centre de la fleur, des colonnes légères
Lancent de leur sommet de fécondes poussières;
Ces atômes subtils, sur l'ovaire épandus,
Par de secrets canaux jusqu'au fond descendus,

De cellule en cellule, à la graine engourdie
Vont porter à la fois la chaleur et la vie.
La corolle bientôt s'effeuille ou se flétrit (1),
Et l'œil peut déjà voir les prémices du fruit.

De graines cependant les plantes couronnées
A vivre aux mêmes lieux ne sont pas destinées;
L'une doit habiter sur d'arides sommets,
L'autre aux humides bords des lacs et des marais.
Selon ces stations la semence varie.
Celle que sur les monts le soleil a mûrie,
Dans le vague des airs, émule des oiseaux,
Aime à voler comme eux de coteaux en coteaux;
Elle a pour s'élever des panaches mobiles,
Une aigrette plumeuse, ou des ailes agiles.

Tel, plein d'un air subtil, un globe ingénieux
Se balance avec grâce et monte vers les cieux.

(1) Dans la plupart des plantes, la corolle tombe après la fécondation; elle se flétrit, sans tomber, dans les campanules, les orquis, le melon, le concombre, la bryone, etc.

Il domine en son vol les camps et les armées,
Plane au-dessus des tours des villes alarmées,
D'un ennemi rusé déconcerte les plans,
Observe tous ses pas, suit tous ses mouvemens,
Et guidant des Français la fougue belliqueuse,
Fixe, aux champs de Fleurus, la victoire douteuse.

Les graines que leur goût attire près des eaux,
Au lieu d'aile ou d'aigrette, ont différens bateaux:
L'une au déclin du jour oriente ses voiles,
Et sur un lac uni vole au gré des étoiles.
L'autre avec l'aviron remonte les courans,
Ou suit d'un cours heureux les rapides torrens.
On voit, sur l'océan, ces flottes végétales
Franchir sans conducteur d'immenses intervalles,
Repeupler en passant des rivages déserts,
Et voguer d'île en île au bout de l'univers.
Ne craignez pas que l'onde, à travers la nacelle,
Porte aux germes enclos une atteinte mortelle;
Tous les ais sont cousus avec un art divin;
Et même la nature a souvent de sa main,
Pour fermer toute entrée à la vague orageuse,

Enduit le bâtiment d'une cire onctueuse:
Tel surnage le fruit du cirier odorant,
Des présens de l'abeille aimable supplément;
Tels mille végétaux qu'en ses rades profondes
L'Américain charmé voit courir sur les ondes.

Sages enfans de Pen, à l'ombre de la paix,
D'une terre féconde étendez les bienfaits.
Sur les bords verdoyans de vos larges rivières,
Dans les monts dont la chaîne embrasse vos frontières,
Allez cueillir ces fruits qui tombent sans témoins,
Et que peut-être ici réclament nos besoins.
Vos asters étoilés, rayonnantes parures,
Déjà de nos jardins couronnent les bordures;
Sous vos cèdres pompeux nous méditons vos lois;
Et tant d'arbres déjà nous viennent de vos bois,
Que le Français, assis sous leur ombre étrangère,
Doute s'il est en France, ou dans l'autre hémisphère.

Mais parmi les attraits de ces hôtes nouveaux,
Vers l'année à venir étendons nos travaux.
L'oignon qui reposoit enfermé dans la serre,

Souhaite en s'éveillant de revoir le parterre.
Interprète à vos yeux de ce naissant désir,
Son feuillage s'alonge et commence à verdir.
N'attendez pas l'hiver. Quand le doux chant des grives
Charme dans les forêts les nymphes attentives,
Armé d'un fer luisant, venez dès le matin
Préparer de vos fleurs le berceau souterrain.
Là, docile au cordeau, vous rangez par famille
Le narcisse penché, l'odorante jonquille,
La tulipe superbe, et cette tendre fleur
Qui du bel Hyacinthe atteste le malheur.
Chacune multiplie en son alcove obscure,
Et de cayeux naissans se forme une ceinture.

Du mérite modeste emblême gracieux,
L'utile potager appelle aussi les yeux.
Il nous rend aujourd'hui pour loyer de nos peines
Autant de rejetons qu'il a reçu de graines;
Et ses arbres divers, sur leurs rameaux pendans,
Egalent en fruits mûrs les fleurs de leur printems.
Jadis d'un vain dégoût nos poètes esclaves
N'entroient dans les jardins qu'environnés d'entraves.

Phœbus ne nommoit pas sans un tour recherché
Le haricot grimpant à la rame attaché.
La carotte dorée et les bettes vermeilles,
En flattant le palais, offensoient les oreilles.
Ce temps n'est plus. Le chou dont Milan s'applaudit,
Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
Sans dégrader les vers ose aujourd'hui paraître
Dans les chants élégans de la muse champêtre.

Bientôt, grâce à mes soins, prenant des sucs plus dou
L'ache (1), au sein de la terre, iroit blanchir pour vo
L'oseille et le cerfeuil s'étendroient en bordure;
Le persil, près des eaux, nourriroit sa verdure;
Et la jeune laitue, au soleil de l'hiver,
Bravant le long d'un mur l'inclémence de l'air,
Sauroit, dès le printems, de sa feuille agréable
Vous payer son tribut, et parer votre table.
Mais le goût ne doit pas embrasser tant d'objets.
Il suffit qu'au milieu de ces rians sujets
Je vous trace en passant quelque vive peinture.
Je suis comme l'abeille, et vole à l'aventure.

(1) Le Céleri.

Tantôt, environné d'œillets et de jasmins,
Je me plais à chanter la gloire des Jardins;
Et tantôt, préférant les graces négligées,
J'aime à suivre des bois les routes ombragées.

Gnomes de ces lieux frais, sylphes des verts rameaux,
Quittez vos souterrains, descendez des ormeaux;
Vous, petits dieux des airs, à l'aile transparente;
Qui versez du matin la rosée odorante,
Des nuages légers conducteurs vagabonds;
Déjà l'ombre croissante obscurcit les vallons;
Hâtez-vous de venir dans les forêts paisibles
Semer des champignons les germes invisibles:
Sous ses voiles mouillés la nuit dérobe aux yeux
Et le travail magique et les folâtres Dieux;
Mais le jour en naissant révèle tout l'ouvrage:
De jeunes rejetons, sans fleur et sans feuillage,
Debout, le front couvert de brillans chapiteaux,
Par leur pompe soudaine étonnent les coteaux.
Les uns en divers lieux habitent solitaires;
D'autres sont rapprochés, comme il sied à des frères,
Et l'œil se plaît à voir au pied des troncs moussus

Leur aimable union et leurs groupes confus.
Déjà plus d'un insecte a déroulé sa vrille
Pour loger dans leur sein sa rongeante famille :
Prévenons ce ravage, et courons nous saisir
De ceux que Bulliard nous apprit à choisir.
Le ceps épais et blanc sous sa robe enfumée
Nous offre de sa chair la douceur parfumée.
Là, croît ce champignon, délice des festins,
Que l'art fait chaque jour naître dans nos jardins ;
Ici, le mousseron pullule sous les herbes,
Et l'oronge a dressé ses pavillons superbes.

Chère au fils de Sémèle, odieuse à Cérès,
La fougère à son tour fleurit dans les guérets.
Je vous découvrirois ses semences cachées,
Dans des plis amoureux sous la feuille attachées ;
Mais la voix de l'orage éclate dans les airs :
Les autans déchaînés ont soulevé les mers ;
L'abîme au loin mugit, et les vagues fumantes
Battent avec fracas leurs rives écumantes.
Approchons, c'est l'instant où sur ses vastes bords
Le terrible océan répand tous ses trésors.

Qui pourroit pénétrer la voûte de ses ondes,
Qui jamais atteindroit ses merveilles profondes;
Si des champs de Neptune, interdits à nos pas;
La main de l'ouragan ne les arrachoit pas?

Autant on voit de fleurs embellir nos vallées;
Autant il en éclôt dans les plaines salées.
Le jour où la nature en ces profonds bassins
Moula les animaux sur de nouveaux dessins,
Elle voulut aussi que la plante marine
Se nourrît par la tige, et vécût sans racine:
Mais le varec privé des solides pivots
Que plongent dans nos champs les autres végétaux;
Reçut, pour s'attacher, la glu qui l'environne,
Et du pied de sa tige aux rochers se crampone:
Tout berceau lui convient. Il naît sur les débris;
Téthis le voit germer autour de ses lambris;
Il lève sur le toît du brillant coquillage,
Et parcourt les écueils sur le dos qu'il ombrage:
D'autres, sans nul secours, fendant les flots amers;
Couvrent de verts tapis la surface des mers;
Tels les bancs de gazon qui bordent les Açores;

Triste et sombre séjour des tempêtes sonores.
A l'éclat des fucus les Dieux ont ajouté
Le don cher ou fatal de l'immortalité.
Arrachés et rompus par les courans rapides,
Long-tems ensevelis sous des sables arides,
Si le flot les atteint, vous voyez leurs rameaux,
Tout-à-coup ranimés, soulever leurs tombeaux,
Et la plante, déjà boutonnée ou fleurie,
Traverser en nageant son humide patrie.

Quittons le sein des mers. Sur un autre élément
Un spectacle nouveau s'ouvre dans l'orient.
Imagination, fée active et légère,
Pars, et d'un vol hardi parcours cet hémisphère.
Observe des Germains les cités et les mœurs;
Du généreux Sarmate écoute les malheurs;
Vois, sur les bords fleuris que le Volga féconde,
Les melons parfumés s'abreuver de son onde;
Reconnois au Tangut ces puissans végétaux (*)
Qui de l'avide Parque émoussent les ciseaux;
Poursuis, et côtoyant le long mur de la Chine,

(*) La Rhubarbe.

Abaisse enfin ton vol sur la terre voisine.

Le signal est donné : sous différens drapeaux
Dix mille hommes déjà grimpent sur les coteaux.
Ce n'est point pour aller, précédés du tonnerre,
Porter dans les hameaux les fureurs de la guerre.
Ne craignez pas non plus, hôtes légers des bois,
Echo n'entendra point vos gémissantes voix;
Suivis de vos petits, et près de vos compagnes,
Vous pouvez à loisir errer dans vos montagnes.
Cette nouvelle armée, amante de la paix,
Ne poursuit qu'une plante à travers les forêts.
C'est aux bords escarpés des profondes ravines,
C'est aux pieds des rochers suspendus en ruines,
Dans le fort d'un taillis, près d'un antre ignoré,
Que se découvre enfin le panax désiré (*).
Sans peine on le connoît. Trois rameaux sur sa tête,
Par cinq feuilles chacun, en ombragent le faîte.
Du lever de l'automne aux glaces des hivers,
L'armée, infatigable en de vastes déserts,
Enlève à ce climat le trésor qu'il enfante,

(*) Le Ginseng; Panax foliis ternis quinatis. *L.*

Puis retourne à Péking chargée et triomphante.

Cependant la nature a pris d'autres atours.
La sève vagabonde, arrêtée en son cours,
Du plus beau vermillon colore les feuillages,
Et marque de traits d'or la robe des bocages.
Il semble, en contemplant l'érable au haut des monts,
Qu'un soleil lumineux le couvre de rayons.
Mais ce nouvel éclat, cette riche parure
Ne vaut pas du printems la naissante verdure:
L'ame rêveuse et sombre y voit avec regrets
Du départ des beaux jours les sinistres apprêts.
Descendez dans ces fonds où la vapeur grossière
Dessine en serpentant le cours de la rivière;
L'année à son déclin s'y pare encor de fleurs,
Mais l'atteinte des froids a terni leurs couleurs.
Montez sur la colline où des plantes tardives
Courbent en frissonnant leurs ombelles craintives;
La scabieuse en deuil s'y présente à vos yeux :
C'est la fleur la plus chère aux amans malheureux;
Comme eux, elle se plaît sur les rochers sauvages;
Comme eux, elle est sans cesse exposée aux orages.

Ah! ma chère Eliza, si quelque affreuse loi,
Si ton père irrité m'eût séparé de toi;
Si dans cette abbaye, où l'oiseau des ténèbres
Roule seul aujourd'hui ses cadences funèbres,
Le voile..... Mais tu vis, tu vis pour mon bonheur!
D'une tendre union nous goûtons la douceur.
Dans le bruit des cités ou la paix des campagnes,
Absente ou près de moi, toujours tu m'acompagnes.
Si, parmi les objets qui viennent me frapper,
J'apperçois quelques traits dignes de t'occuper,
Mon cœur s'en applaudit, et d'un pinceau rapide
J'accours les retracer à ton esprit solide.

Des habitans de l'air vois-tu les légions
Prêtes à déserter nos tristes régions?
Ce sont les végétaux, c'est l'aspect de l'automne
Qui règlent tous les ans ce départ qui t'étonne.
Si-tôt que le soleil leur a sur le chemin,
Par la main des saisons, préparé leur festin,
On les voit s'éloigner de la rive africaine,
Et diriger au nord leur course aérienne.
Mais lorsqu'ils ont enfin, de climats en climats,

Vidé les magasins disposés sur leurs pas;
Ils s'appellent entre eux, chaque tribu s'assemble,
Part dans un soir propice, et voyageant ensemble
Revole à l'équateur où les champs plus féconds
Ont déjà vu mûrir de nouvelles moissons.
Les petits, fendant l'air d'une aile encor timide,
Cheminent sans savoir où leur père les guide:
Mais aux froids de l'automne, aux étranges couleurs
Dont elle a bigarré la verdure et les fleurs,
Ne reconnoissant plus l'agréable bocage
Où parmi les zéphirs folâtroit leur jeune âge,
Après des lieux plus doux soupirant en secret,
Ils quittent leur berceau sans plainte et sans regret.

A peine ils sont partis, de pommes couronnée
Pomone vient remplir l'attente de l'année.
Des rameaux ébranlés je vois le fruit pleuvoir,
Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir,
Les cuves, les tonneaux, et la meule pesante
Qui broye en tournoyant la récolte odorante.

Pourquoi des vins d'Aï l'éloquent défenseur,

Du Champenois paisible oubliant la douceur,
A-t-il osé flétrir d'une satire amère
Un jus délicieux qu'il ne connoissoit guère?
Qu'il vante ses raisins, et ce goût délicat
Qu'une douce fumée annonce à l'odorat:
C'est toi, fils de la pomme, étincelant breuvage,
C'est toi qui sus jadis enflammer le courage
De ces fameux Normands dont le bras indompté
Fit ployer d'Albion la rebelle fierté.
Animé par ton feu, le père de la scène (*)
Aux rivages français amena Melpomène,
Et ressuscitant Rome aux yeux du spectateur,
D'Auguste et de Pompée atteignit la hauteur.
Quand tu viens pétiller sur la table enchantée,
Tu joins à des flots d'or une mousse argentée.
La fièvre, aux yeux ardens, que rallume le vin,
Abandonne sa proie à ton aspect divin.
L'arbre qui t'a produit n'occupe pas sans cesse
Les mains du laboureur autour de sa foiblesse;
Il se suffit lui-même, et ses bras vigoureux

(*) Le grand Corneille, né à Rouen en 1606

Savent bien, sans nos soins, porter leurs fruits nombreu
C'est l'ami de Cérès : à l'ombre de sa tête
Les épis fortunés méprisent la tempête,
Et dans le même champ une double moisson
Nous donne l'aliment auprès de la boisson.

Salut, pommiers touffus qui couvrez la Neustrie ;
Puisse votre liqueur, nectar de ma patrie,
Si je vous ai vengés d'injurieux rivaux,
Me faire, non sans gloire, achever mes travaux !

Du fragile débris des feuilles arrachées
Déjà le long des bois les routes sont jonchées.
La sombre humidité sort du fond des marais,
Assemble les vapeurs et les brouillards épais,
Etend sur la campagne un immense nuage,
Et voile du soleil la consolante image.
Alors la terre en pleurs implore en vain ses feux
Pour la graine tardive et le fruit paresseux :
Ils ne mûriront point. L'affreuse pourriture
S'en va tout infecter de son haleine impure.
Jusques sur les rameaux où pend encor le fruit ;

L'immonde Cœléno le souill et le détruit;
Et soufflant sur la graine en sa loge enfermée,
La corrompt dans son lait, molle et demi-formée.

Quelquefois la nature écarte ce malheur :
Des cieux brillans d'azur, une aimable chaleur,
Un air pur, mollement balancé par Zéphire,
Favorisent les fleurs, prolongent leur empire,
Et dans les champs vermeils rappellent à nos sens
Le passage si doux des grâces du printems.

N'avons-nous pas aussi vu la terre embrasée,
Durant l'automne entier sans pluie et sans rosée (*)?
De funèbres vapeurs obscurcissoient les cieux :
Le soleil, presqu'éteint, ne présentoit aux yeux
Qu'un orbe ensanglanté, sombre et funeste image :
Les flots toujours émus écumoient sur la plage :
Du tonnerre à toute heure on entendoit le bruit;
Et pour comble d'horreur, dans l'ombre de la nuit,
L'effrayant météore et la comète ardente
Agitoient dans les airs leur queue étincelante.

(*) L'automne de 1782.

L'Ibère et le Germain, par la terreur glacés;
D'inévitables maux se croyoient menacés,
Lorsque de ta ruine, un courrier trop fidèle,
Malheureuse Calabre, apporta la nouvelle.

Le Vésuve en courroux, sous ses monts caverneux,
Recommence à mugir avec un bruit affreux,
Et déchaîne, en poussant une épaisse fumée,
Sur son gouffre tonnant, la tempête enflammée.
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts
En colonne de feu s'élance dans les airs.
Des foudres souterrains et des roches fondues
La suivent jusqu'au ciel, et retombent des nues.
Le bitume et le soufre, épandus en torrens,
Roulent sur la montagne, en sillonnent les flancs,
Et dans les creux vallons se traçant un passage,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.

L'incendie a gagné les antiques forêts.
Les animaux, fuyant dans les sentiers secrets,
Vingt fois pour s'échapper, retournent sur leur trace;
Par-tout la mort en feu les repousse et les chasse.

On voit, loin du volcan et de leurs toîts brûlans,
Errer de toutes parts les pâles habitans;
Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante;
Et du vieillard courbé la marche chancelante;
Et la mère qui croit dérober au trépas
Son fils, unique espoir, qu'elle tient dans ses bras.
Inutiles efforts. Les vagues irritées
Franchissent en grondant leurs rives dévastées :
L'Apennin a tremblé jusqu'en ses fondemens :
La terre ouvre en tous lieux des abîmes fumans;
Des plus fermes cités ébranle les murailles,
Et les ensevelit au fond de ses entrailles.

Un jour peut-être, un jour nos neveux attendris
Découvriront enfin, sous de profonds débris,
Ces villes, ces palais, ces temples, ces portiques,
De nos arts florissans monumens authentiques.
Ainsi dans les remparts qu'Hercule avoit bâtis,
Par un malheur semblable autrefois engloutis,
Nous allons admirer de superbes ruines,
Et de l'antiquité fouiller les doctes mines.

Quel sera le destin de tant de malheureux
Echappés par hasard à ce désastre affreux ?
De cendres, de cailloux une pluie enflammée
Couvre tout le pays de feux et de fumée.
Le laboureur a vu les trésors des sillons
Sortir de ses greniers en brûlans tourbillons.
En vain il cherche encor dans les arides plaines
Ses buffles vigoureux, compagnons de ses peines ;
Ils ne reviendront plus d'un pas obéissant
Sur ce sol calciné traîner le soc pesant.
Nul secours, nul espoir ne s'offre à sa misère.
Comment nourrir hélas! ses enfans et leur mère ?
Ira-t-il secouer le gland dans les forêts ?
Mais l'orage par-tout a fait tomber ses traits ;
Et les chênes, séchés jusques dans leurs racines,
De ces lieux désolés ont accru les ruines.

Alors parmi les feux, les laves, les tombeaux,
La Famine apparoît, et traînant ses lambeaux,
Traverse les cités, rôde dans les villages ;
D'abord sous l'humble toît exerce ses ravages ;

Puis, des palais pompeux franchissant les degrés,
Entre avec le Besoin sous les lambris dorés.

Dans l'air en même temps les sombres Euménides
Soufflent de toutes parts leurs poisons homicides.
Une fréquente toux, de longs étouffemens
Sont du premier accès les signes alarmans.
Dès la seconde aurore, une brûlante haleine
Du poumon embrasé ne s'échappe qu'à peine.
La toux du corps entier fait crier les ressorts,
Et l'humeur, sans sortir, résiste à ses efforts.
Un feu séditieux étincelle au visage.
Le pouls du sang à peine annonce le passage.
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.
Une barre d'acier traverse le cerveau;
Et le mal, redoublant sa fureur intestine,
Comme un affreux vautour, déchire la poitrine.

Après la triste nuit, qu'alonge la douleur,
La langue se noircit, le teint perd sa couleur.
Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible présage.

Douce espérance, alors tu quittes ses lambris!
Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.
Son esprit égaré, que la fièvre tourmente,
Erre sur le sommet d'une montagne ardente,
Croit rouler dans un gouffre, et frémit de terreur
En regardant au loin l'immense profondeur.
A ce transport succède une stupeur mortelle.
Le sang glacé s'arrête, et la foible prunelle
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,
Il meurt avant la fin du quatrième jour.

Dieux! qui reconnoîtroit ces campagnes fertiles!
Des hameaux fortunés et d'opulentes villes,
Des maisons qu'entouroient des bocages fleuris,
Charmoient à chaque pas le voyageur surpris.
Deux fois sur les coteaux les brebis étoient pleines
Et les moissons deux fois jaunissoient dans les plaines
La manne y distilloit. Les humains trop heureux
Y ployoient sous les fruits qui renaissoient pour eux
L'Amour et le Plaisir, enfans de l'abondance,
Présidoient les concerts, animoient à la danse.
Echo ne répétoit que les chants des bergers.

Des vignes s'élevoient dans le sein des rochers.
Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,
De leur ombre odorante embellissoient les routes.
C'étoit un grand jardin où de nombreux canaux
Portoient de toutes parts la fraîcheur de leurs eaux.

Quel désastre imprévu! quelles terribles scènes!
Des torrens sulfureux, de brûlantes arènes,
Tous les feux des enfers, tous les fléaux des cieux,
En un vaste cercueil ont changé ces beaux lieux.

Ainsi dans un état que le faste environne,
Mais que ne soutient pas sa plus ferme colonne,
Son véritable appui, le bonheur des sujets;
Tandis que les plaisirs règnent dans le palais,
Que les grands, enivrés par leur destin prospère,
Des peuples opprimés irritent la misère;
Le désespoir public, la haine et les fureurs,
Les tragiques complots fermentent dans les cœurs,
Eclatent tout-à-coup, réduisent en poussière
Ces colosses pompeux qui pesoient sur la terre,

Et brisant de l'état les fondemens pourris,
Le couvrent tout entier de ses propres débris.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOMENCLATURE

LINNÉENNE

DES PLANTES

DU TROISIEME CHANT.

LE CHARDON, *Carduus*, etc.
Dans les champs incultes, au bord des chemins.

LA BARDANE, *Arctium lappa.*
Idem.

L'HIÈBLE, *Sambucus ebulus.*
Idem.

LE CIRIER, *Myrica cerifera.*
Originaire de l'Amérique septentrionale.

L'ASTER, *Aster grandiflorus*, etc.
Idem.

LE TULIPIER, *Liriodendron tulipifera.*
Idem.

LE NARCISSE, *Narcissus tazetta.*
Originaire des départemens méridionaux.

LA JONQUILLE, *Narcissus jonquilla.*
Originaire d'Orient et de quelques cantons d'Espagne.

La Tulipe, *Tulipa Gesneri.*
Originaire de Cappadoce, apportée en Europe en 1559.

La Jacinthe, *Hyacinthus orientalis.*
Originaire d'Asie et d'Afrique.

Le Haricot, *Phaseolus vulgaris.*
Originaire de l'Inde.

La Carotte, *Daucus carotta.*
Dans nos prés, au bord des champs.

La Bette, *Beta vulgaris, v. rubra.*
Peut-être issue d'une bette maritime étrangère.

Le Chou, *Brassica oleracea, v. capitata.*
L'espèce primitive aux bords de la mer.

L'Ache *ou* Céleri, *Apium graveolens, v. dulce.*
Dans les marais, au bord des ruisseaux.

L'Oseille, *Rumex acetosa.*
Prés et pâturages.

Le Cerfeuil, *Scandix cerefolium.*
Champs de l'Europe méridionale.

Le Persil, *Apium petroselinum.*
Originaire de Sardaigne.

La Laitue, *Lactuca sativa.*
Europe méridionale.

Le Ceps, *Boletus edulis;* Bulliard.
Bois et vallées.

L'Agaric comestible, *Agaricus campestris.*
Coteaux, pelouses.

LE MOUSSERON, *Agaricus albellus autumnalis.*
Champs et pâturages secs.

L'ORONGE, *Agaricus aurantiacus.*
Départemens méridionaux, environs d'Etampes, etc.

LA FOUGÈRE, *Pteris aquilina.*
Bois, lieux stériles.

LE MELON, *Cucumis melo.*
Originaire d'Orient.

LA RHUBARBE, *Rheum undulatum,* etc.
Tartarie.

LE GINSENG, *Panax quinquefolium.*
Chine, Canada.

L'ERABLE, *Acer pseudoplatanus.*
Bois, montagnes.

LA SCABIEUSE, *Scabiosa succisa.*
Collines sèches, etc.

LE POMMIER, *Pyrus malus.*
Originaire de Normandie, où la culture en a obtenu plus de deux cents variétés.

L'HYEUSE AUX GLANDS DOUX, *Quercus ilex.*
Europe méridionale.

L'ARBRE A MANNE, *Fraxinus ornus.*
Calabre, Sicile.

LE LAURIER, *Laurus nobilis.*
Grèce, Italie.

LE JASMIN, *Jasminum fruticans.*
Italie, Europe méridionale, etc.

Animaux, Oiseaux, Amphibies, Poissons, Insectes.

LE LION, *Felis leo*, etc.

L'AIGLE, *Falco chrysaetos*, etc.

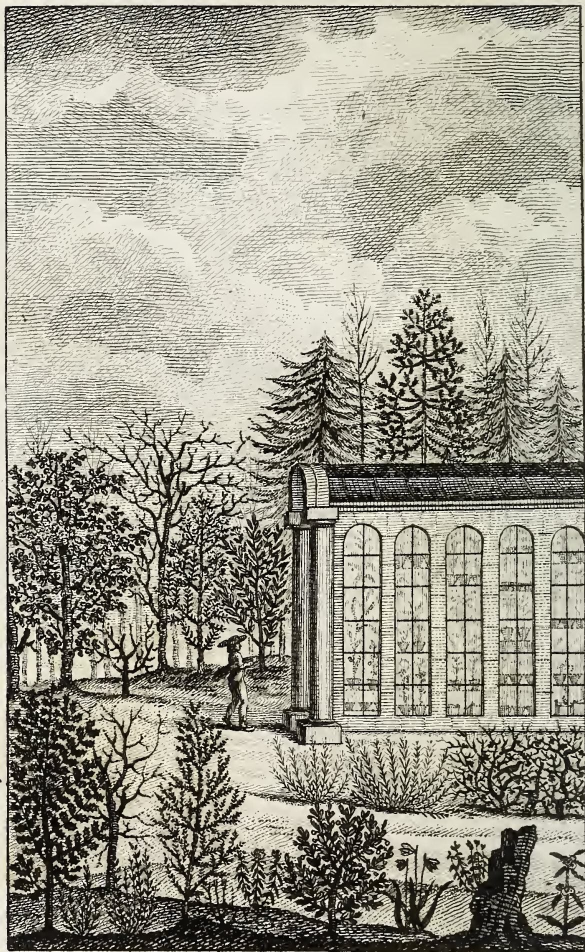
LA GRIVE, *Turdus musicus*, etc.

L'OISEAU DES TÉNÈBRES, *Strix bubo*, etc.

LE BUFFLE, *Bos bubalus*.

Fin de la nomenclature du troisième Chant.

CHANT IV.



J. E. Deseve del.t Pierron Sculp.t

Ainsi le sombre hiver se déride et se pare.

CHANT QUATRIÈME.

L'HIVER, enveloppé d'épais et longs nuages,
Dans les airs obscurcis commence ses ravages,
Détruit l'ouvrage heureux des trois autres saisons,
Et pétrit en grondant la neige et les glaçons.
Plus de chants : l'amour fuit son haleine mortelle.
Aux flûtes des bergers, aux sons de Philomèle,
Succède le fracas des torrens écumeux,
Et le rugissement des aquilons fougueux.

Muse, soutiens mon vol à travers les tempêtes.
La rose et le jasmin n'orneront plus nos têtes;
Les jardins sont déserts, les bosquets sont flétris,
Eole sur la plaine en roule les débris.
Mais du moins apprends-moi quelle cause étonnante
Peut ainsi dépouiller la nature tremblante,
Effacer ses couleurs, et dans ce vaste corps
Enchaîner les esprits qui mouvoient ses ressorts.

Des présens de l'olympe en naissant enrichie,

La terre avoit reçu tous les germes de vie.
Là reposoient les sucs qui font monter aux cieux
Des cèdres du Liban le front audacieux;
Là l'humble sève, encor plus chère à nos contrées,
Riches de verts gazons et de moissons dorées.
Mais dans leurs sombres lits ces germes sans vigueur
Attendoient, pour agir, une heureuse chaleur.
Ce fut le Dieu du jour, noble époux de la terre,
Qui lui donna ce feu puissant et nécessaire.
A leur brillant hymen l'univers applaudit,
D'allégresse et d'amour la terre tressaillit,
Quand, déployant l'éclat de sa gloire immortelle,
Il couvrit de splendeurs son épouse nouvelle.
Chaque fois qu'avançant vers son char lumineux
Elle en peut recevoir les rayons amoureux,
On la voit s'embellir d'une riche verdure,
Et sa fécondité s'épanche sans mesure.
Mais quand l'ordre éternel qui fixa son chemin
L'oblige à s'écarter de ce centre divin,
Sa beauté disparoît, sa force l'abandonne,
Et de son front pâli s'échappe la couronne.
Les vents que du soleil le radieux aspect

Tenoit, au fond du nord, dans un morne respect,
Sortent en mugissant, suivis des noirs orages,
La chargent de frimats, la ceignent de nuages,
Et comme en un tombeau, font rentrer dans ses flanc
Les plantes qui l'ornoient dans un plus heureux tems.

Vous, qui loin des faux biens que méprise le sage,
Cultivez de vos mains un modique héritage,
Hâtez-vous de venir avec l'osier pliant
Attacher à vos murs l'arbrisseau chancelant.
Que le fer recourbé, par sa rigueur utile,
Fasse tomber la branche importune ou stérile.
Là se bornent vos soins. Tandis qu'autour de vous
La tempête et les vents rugiront en courroux;
Paisibles, retirés près d'un foyer rustique,
Vous prêterez l'oreille aux leçons du Portique;
Ou redisant les vers des doctes nourrissons,
Peut-être à leurs accens vous unirez vos sons.
O des arts de Phœbus nobles dépositaires,
Puissiez-vous m'inspirer dans les nuits solitaires,
Et guidant mon essor, loin du tombeau jaloux,
Sur des ailes de feu m'élever jusqu'à vous!

Et toi Silence, ami des sublimes pensées,
Ecarte loin de moi les rumeurs insensées,
La visite importune, et tous les froids discours
Qui d'une sainte ivresse interrompent le cours.
Veille sur ma demeure, et n'en permets l'approche
Qu'à l'ami véritable, à l'homme sans reproche,
Dont l'utile entretien, charme de la saison,
Des fleurs de l'enjouement embellit la raison;
M'élève à la nature, et dans tout son domaine
De sujets en sujets sans effort me promène.

Si Plutus vous sourit, l'arbre odorant et vert
Qu'Hercule osa ravir dans les jardins d'Hesper,
Loin des fureurs du nord, sous un pompeux portique,
Vous formera l'hiver une cour magnifique.
Tel l'or pur étincelle au milieu des métaux,
Tel brille l'oranger parmi les arbrisseaux.
Seul, dans chaque saison, il offre l'assemblage
De fruits naissans et mûrs, de fleurs et de feuillage.
Ni l'ambre que la mer épure dans ses flots,
Ni le myrte qu'Amour apporta de Paphos,
Ni le souffle charmant de l'aube matinale,

Ne sauroient approcher du parfum qu'il exhale.
Inaltérable, il voit le père et les enfans
Blanchir et succomber sous le fardeau des ans;
Et tel, que dans son parc admire encor Versailles,
De douze de nos rois a vu les funérailles.

Non loin du bâtiment qui leur est réservé,
Qu'un temple de vitrage, élégant, élevé,
Dans ses murs transparens présente réunies
De l'Inde et du Niger les vertes colonies.
Ces hôtes délicats, nés sous des cieux plus doux,
Du secours de Vulcain ont besoin parmi nous:
Ils périroient sans lui. Tenez donc à toute heure
Des vases allumés au sein de leur demeure,
Et que de longs tuyaux, s'étendant alentour,
D'un feu toujours égal échauffent leur séjour.
Ainsi, dans le tems même où glacée et déserte,
D'un tapis de frimats la campagne est couverte,
En un espace étroit mille arbustes charmans
Vous offrent les parfums et l'éclat du printems;
C'est le palais de l'art comme de la nature;
Osez dans son enceinte appeler la sculpture.

On se plaît à trouver l'Asie en longs habits ;
Belle, et le front chargé de perles, de rubis,
Auprès du bananier dont elle aime l'ombrage.
L'Afrique, au teint d'ébène, à l'air un peu sauvage,
Riante, demi-nue, ornera les cantons
Où vos mains ont placé ses nombreux rejetons.
Que la serre toujours soit riche de verdure.
C'est aux fleurs, c'est aux fruits à former sa parure:
Des bouts de l'univers rassemblez sous vos lois
L'herbe de Parana, la feuille des Chinois,
L'ananas couronné, le lazer de Libye,
Le girofle, le quin, le baume d'Arabie ;
Et sur-tout l'arbrisseau dont le suc précieux
Monte avec la prière, et va fléchir les Dieux.
A ce peuple étranger la vigne réunie
Serpente sur les murs, de ses grappes garnie ;
De globules vermeils les fraisiers sont couverts,
Et la rose rougit dans le fort des hivers.
Nuit et jour cependant on voit tomber la neige.
Le mulot affamé sans cesse vous assiége,
De la cité de Flore observe le contour,
S'agite pour entrer dans l'odorant séjour ;

Gravit auprès des lieux où le fruit se colore,
Saisit la tige absente, et des yeux la dévore.

Mais aux bords où l'Obi termine enfin son cours,
Et la serre et les feux ne sont qu'un vain secours.
Nul arbre n'y peut croître; ou si malgré Borée,
Un bouleau, quelque saule habitent la contrée,
Ils rampent tristement; leurs tiges sans vigueur
A peine de nos joncs surpassent la longueur.
Phœbus, six mois entiers, y laisse régner l'ombre,
Et six mois, n'y répand qu'un jour livide et sombre.
Toujours des vents perçans, toujours d'âpres frimats.
L'étang solide et dur retentit sous les pas,
Et le peuple muet, dans des prisons de glace,
Cherchant à se mouvoir, ne peut trouver d'espace.
La neige que les vents roulent en tourbillons,
S'élève sans mesure, et comble les vallons:
L'élan, au large bois, dans sa course rapide
Tombe, et se perd au fond de l'abîme homicide;
En vain il s'y débat: sous le faix blanchissant
L'impitoyable hiver l'ensevelit vivant.
Hérissé de glaçons, et secouant la tête,

L'ours cède en rugissant aux coups de la tempête :
Vers un antre moussu, creusé des mains du tems,
Au travers de la neige il chemine à pas lents ;
S'enfonce en sa caverne, et tant que l'hiver dure,
Solitaire et caché, reste sans nourriture.

Escaladons ces rocs dont les sommets déserts
S'avancent vers le pôle, et ceignent l'univers.
Qui peut voir sans effroi cet océan terrible
Montant et retombant avec un bruit horrible,
Où la confusion, fille du noir chaos,
Appelle la tempête, et plane sur les flots ?
Malheur au bâtiment dont la proue intrépide
Oseroit visiter cette plage homicide !
Tantôt, sur des écueils poussé par les courans,
La mort avec les flots pénètre dans ses flancs ;
Tantôt, semblable au fer, l'immobile surface
Le retient enchaîné par des liens de glace.
Les ours blancs rassemblés, l'œil fixé sur les mers,
De hurlemens affreux épouvantent les airs :
Le vent et les échos, au travers des ténèbres,
Jusqu'au nocher transi roulent ces cris funèbres ;

Achèvent de l'abattre, et d'avance en son cœur
Du trépas qui l'attend lui font sentir l'horreur.
Sur tout ce qu'il chérit son ame se replie.

Trois fois de ces dangers triompha ton génie,
Cook, qui loin d'Albion, l'olive dans les mains,
Cherchant d'autres climats et de nouveaux humains,
Et sillonnant les flots du midi jusqu'à l'ourse,
Parcourus l'univers, et l'accrus par ta course.
C'est toi qui le premier sus dans ton vol hardi
Embrasser le contour du pôle du midi,
Suivre ce long amas de glaces effroyables,
T'avancer à travers leurs fentes formidables,
Et malgré ses remparts, sur son trône de fer,
Aborder, sans pâlir, l'inabordable hiver.
Là, nul être vivant ne se montre à la vue:
Par-tout c'est une morne et solide étendue.
Les ailes des oiseaux n'osent fendre les airs:
Seulement aux confins de ces affreux déserts,
De lugubres pétrels, au milieu des orages,
Font ouïr quelquefois leurs cris durs et sauvages.

Mais quels sont les climats que n'embellit la paix!
Sur une île où l'hiver épuise aussi ses traits,
Un peuple d'animaux de race différente
Offre encor du bonheur l'image consolante.
Le rare et vert gazon qui croît au bord des eaux,
Des lions d'Amphitrite attire les troupeaux :
Ils habitent la côte. Au sein même de l'île
Repose d'ours marins une troupe immobile;
Tandis que les pingoins, aux ailerons pendans,
Viennent creuser leurs nids dans les sables mouvans.
On voit ces animaux, au gré de leur caprice,
Se fuir ou s'aborder sans crainte et sans malice.
On diroit qu'un traité, bannissant tout soupçon,
Ait de la colonie assuré l'union.
Les rois mêmes de l'air, oubliant le carnage,
A la commune loi conforment leur courage :
Posés sur les rochers, les éclairs de leurs yeux
N'alarment point l'oiseau qui se joue autour d'eux.

Eh! parmi l'abondance, eh! sous un ciel prospère,
L'homme déclare à l'homme une implacable guerre!
Dans les champs de Cérès campent des bataillons,

Et le boulet sanglant y trace les sillons.
Aux orages des mers joignant d'autres tempêtes,
Il embarque avec lui mille morts toujours prêtes.
Le feu, présent des dieux, agent conservateur,
De la foudre en ses mains surpasse la fureur.
Nouvel Icare enfin, du milieu des nuages,
Il préside aux combats, et dicte les ravages.
Ici, la pâle Envie exprime ses poisons;
Là, cachant leur poignard, veillent les Trahisons;
Le Crime prend cent voix, cent visages, cent formes.
La Discorde triomphe, et sur des tas énormes
De frères égorgés par leurs frères sanglans,
Rit du nombre des morts et du mal des vivans.
Ainsi le genre humain vide jusqu'à la lie
La coupe du malheur que lui-même a remplie.

Du globe cependant plus d'un tiers dévasté
Des fertiles moissons ignore la beauté.
Nul champ ne voit les bœufs vers la grange conduire
Autant de blonds épis qu'il en pouvoit produire :
Aucun peuple n'apprend combien d'utiles dons
Recèlent ses forêts, ses plaines, ses vallons.

Ah! qu'il vaudroit bien mieux, plus humains et plus sag
Imiter l'habitant de ces côtes sauvages,
Qui des flots en courroux resserrant le bassin,
Semblent joindre l'Asie au monde Américain!
La nature est son livre; il se plaît à connaître
Chacun des végétaux que son pays voit naître;
Et transmet d'âge en âge à sa postérité
Leur nom, leur caractère, et leur propriété.

Cruels Européens, de vos guerres impies
Abjurez donc enfin les tragiques manies.
Si le calme et la paix pèsent à votre cœur,
Disputez de vertu, de savoir, de bonheur:
Que tels soient désormais vos débats politiques.
Venez; décomposant les élémens antiques,
La chimie a pour vous allumé ses fourneaux,
Et va vous découvrir des miracles nouveaux.
Pour vous la poésie, aimable enchanteresse,
De myrte et de laurier a bordé le Permesse.
Chaque Muse, empressée à combler vos désirs,
Sans cesse vous convie à de nobles plaisirs.
Combien n'en offrent pas aux regards du génie

La majesté des cieux, leur divine harmonie!
Qui peut se figurer les sublimes transports
D'une ame qui, planant loin des terrestres corps,
Suit ces globes de feu dans leurs sphères immenses,
Mesure leurs grandeurs, calcule leurs distances,
Les contemple en leurs cours l'un par l'autre attirés,
Découvre, avec Herschel, des astres ignorés,
Et qui, de tant de gloire éblouie et lassée,
Va dans le sein de Dieu reposer sa pensée!

Si de mon sang trop froid les débiles esprits
N'osent tenter l'accès de ces divins lambris,
Je suivrai les ruisseaux. Au pied d'un roc sauvage,
Du rossignol caché j'entendrai le ramage.
Murmurantes forêts, ombrages ravissans,
Vous serez mon amour et l'objet de mes chants.

Après les nuits de fer que la gelée amène,
Les humides autans ramollissent la plaine:
L'uniforme blancheur qui couvre les coteaux
S'efface par degrés, se fond en longs ruisseaux,
Et des fleuves grossis les eaux embarrassées

Roulent en mugissant leurs chaînes fracassées.
Mais l'hiver règne encor. Les bois sont sans beauté.
Le chêne sourcilleux pleure sa nudité.
Cependant, au travers de cette foule obscure,
On voit, par intervalle, éclater la verdure.

Salut, couleur aimable, ombrages précieux!
Dans ce deuil général vous récréez mes yeux.
Semblables aux plaisirs semés sur la vieillesse,
De l'hiver ténébreux vous charmez la tristesse.
Rassurez mes esprits encor tout effrayés
Des sentiers périlleux que je me suis frayés,
Du tumulte des flots, des glaces boréales,
Et de l'affreux aspect des tempêtes australes.

Veut-on à peu de frais, durant l'âpre saison,
D'une riche verdure entourer sa maison?
Sans recourir aux bois du Cap ou de la Chine;
Il suffira d'entrer dans la forêt voisine.
Là, le buis au tronc d'or, le genièvre azuré,
Le front piquant des houx, de corail entouré,
Les fragons dont la fleur éclôt sur le feuillage,

Sont prêts à vous donner leur immortel ombrage.
L'aune, ami des marais, le coudre, les bouleaux
Embelliront aussi vos champêtres tableaux :
Si-tôt que l'aquilon, ramenant la froidure,
De leur cime agitée a détruit la verdure;
Leur fleur se développe, et pendante en festons,
Balance au gré des vents ses mobiles boutons.
Le daphné sous la neige à son tour se colore,
Et parmi les glaçons vient rougir l'ellébore.
Toutefois de ces fleurs les précoces appas
Sont un foible ornement près du lierre aux cent bras,
Soit que d'un orme antique il ombrage la tête,
Soit qu'au bout d'un vieux toît, dont il verdit le faîte,
Alongeant dans les airs ses tortueux rameaux,
Il forme un globe épais, asile des oiseaux,
Où viennent sur le soir et le merle et la grive
Réunir, égayer leur troupe fugitive,
Courir en gazouillant, et becqueter ses fruits
Plus noirs que les raisins que l'automne a mûris.

Mais au groupe natal de ces tiges prospères,
Voulez-vous ajouter des plantes étrangères?

Un fils de Trébisonde (1) a, malgré les frimats,
Depuis deux cents hivers, adopté nos climats.
Emule du laurier, les Muses et Bellone
De ses feuilles souvent composent leur couronne :
Qu'il règne en vos jardins, et que de toutes parts
Le thuya s'y déploie, et flotte en étendards.
Cachez à l'aquilon l'oléandre africaine (2),
Qui des monts de Libye embellissant la chaîne,
De longs rubans de pourpre y borde les ruisseaux,
Entend mugir l'hyæne, et voit sous ses rameaux
Du tigre ensanglanté sommeiller la colère.

Tel est le goût des champs. Le coteau plus sévère,
Pour décorer son front, ne demande à vos mains
Que les froids picéas et les sombres sapins.
A son cône aisément chaque espèce est connue;
L'un pend la pointe en-bas, l'autre est droit vers la nue.
Joignez-y ces grands pins, élémens des vaisseaux,

(1) Le laurier-cerise ou laurier-amande, venu de Trébisonde en 1576.

(2) Le laurier-rose : c'est avec son bois que les Africains font le charbon de leur poudre à canon.

Dont la feuille se touche, et rayonne en pinceaux.
On se plaît, au sortir de la plaine fangeuse,
A revoir la colline où la bise orageuse
Bat, sans les ébranler, leurs troncs retentissans.
Là, sous l'abri pompeux de ces dômes puissans,
Des sons inattendus, un foible et doux ramage
Rappellent du printems l'harmonieuse image.
Vous voyez la loxie attacher aux rameaux,
Et de son bec croisé façonner des berceaux:
Ses petits, revêtus de leurs plumes nouvelles,
Embelliront déjà les voûtes paternelles,
Que les autres oiseaux, à peine réunis,
N'auront pas achevé l'ouvrage de leurs nids.

Et vous, fille d'hiver, mousse épaisse et confuse,
Venez vous présenter aux crayons de ma Muse.
C'est parmi les frimats, sous l'urne du verseau,
C'est quand les autres fleurs vont descendre au tombeau,
Que l'on vous voit renaître, et que votre verdure
Semble par sa fraîcheur rajeunir la nature.
C'étoit à pénétrer vos mystères charmans
Que le peintre d'Emile, au déclin de ses ans,

Devoit, dans les loisirs d'une humble et douce étude,
De son dernier hiver passer la solitude.
Tantôt la fontinale eût fixé ses esprits,
Et quelque jour peut-être il nous auroit appris
Par quel heureux secret un si foible feuillage
Du feu prêt à s'étendre empêche le ravage.
Tantôt du lycopode il eût vu les rameaux,
Formant dans les forêts d'innombrables réseaux,
De leur tête en massue épancher une poudre
Qui luit comme l'éclair, tonne comme la foudre.
Ces petites tribus, éparses en tous lieux,
Ce peuple imperceptible eût offert à ses yeux
Un spectacle, non moins frappant pour le génie
Que le faîte élevé des pins de Virginie,
Ou que le cèdre altier qui depuis mille hivers
Couronne le Liban de ses ombrages verts.
Il savoit que souvent la nature resserre
Dans des cadres étroits sa grandeur tout entière.
Mais le sort a rompu ces innocens desseins.
Dans les paisibles lieux où calmant ses chagrins
Il couroit oublier et le monde et la gloire,
Qu'un pieux monument s'élève à sa mémoire.

J'emprunterai la main de la simplicité;
Car tu fus sa compagne, aimable déité,
Et seule il te convient d'approcher de son ombre.
Des arbres de la mort loin la tige trop sombre!
Il ne nous faut ici que des bois gracieux
Pour couvrir le sommeil de cet ami des dieux.
Déjà le chèvrefeuil, cher aux ames sensibles,
Embrasse le tombeau de ses branches flexibles;
Tandis que le laurier, noble prix des talens,
Dresse avec majesté ses rameaux éclatans.
J'y veux de peupliers étendre un frais bocage:
Venez, enfans de l'air, en habiter l'ombrage;
Peuple timide et doux dont il aimoit la voix,
De vos tendres concerts charmez encor ces bois:
Venez-y voltiger loin des regards profanes;
Vos jeux, votre bonheur y plairont à ses manes.

Si la faveur du sort, surpassant mes souhaits,
Eût voulu m'accorder de plus riches guérets,
Des taillis étendus et de gras pâturages;
J'aurois, dans mes jardins, rassemblé les images
De ces mortels chéris, qui secondés des dieux,

Ont chanté la nature en vers mélodieux.
Hésiode et Rosset, de la main de Cybèle,
Recevroient tous les deux une palme immortelle.
Comme un orme élevé voit presqu'à sa hauteur
Croître un brillant ormeau dont il est créateur,
Ainsi le grand berger, la gloire de Mantoue,
Auroit à ses côtés Delille qu'il avoue.
Théocrite et Gessner, tenant leurs chalumeaux,
Présideroient encore aux danses des hameaux.
J'irois voir chaque jour notre bon Lafontaine.
Et toi, chantre des Mois, à ta Muse hautaine,
Digne d'un autre tems et d'un destin meilleur,
D'un berceau de cyprès j'offrirois la douleur.
Masson, Marnésia, de mon frais paysage
Sembleroient dessiner l'élégant assemblage.
Vanière souriroit au fertile verger,
Et Rapin de mes fleurs se verroit ombrager.
Près d'un torrent fougueux, sous des bois prophétiques
Thompson entonneroit ses sublimes cantiques.
Bernis de lacs d'amour uniroit les saisons;
Et sur un beau tapis de verdoyans gazons,
Saint-Lambert, inspiré par la philosophie,

Présenteroit aux grands la charrue ennoblie.

Heureux qui peut jouir de ces brillans tableaux!
Plus heureux qui sans faste habitant les hameaux,
Satisfait des écrits où respirent ces sages,
Aime à les contempler dans leurs vivans ouvrages!
Ses désirs ne vont point au-delà du vallon
Où le soleil naissant éclaire sa maison,
Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline,
Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.
Qu'iroit-il demander au luxe des cités?
Il a vu du printems la pompe et les beautés;
Les champs ont su répondre à l'espoir de ses granges,
Et ses pieds ont foulé de fertiles vendanges.

Si le char du soleil, aux portes du matin,
Promet à la nature un jour pur et serein;
A travers la forêt il mène sa compagne,
Et son fils, jeune encor, en courant l'accompagne.
Des fruits, et quelques mets que la ferme a fournis,
Posés, près d'un ruisseau, sur les gazons fleuris,
Leur procurent sans frais un repas délectable.

Ni remords, ni soucis n'approchent de leur table;
Tout rit aux environs, et ce commun bonheur
Les charme, les pénètre, et coule dans leur cœur :
Il semble que pour eux, sous ces ombres propices,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

L'hiver, d'autres plaisirs. Il sait aux aquilons
Dérober des jardins les tendres nourrissons,
Embellir sa demeure, et s'entourer d'ombrage.
Il entre dans les soins du champêtre ménage,
Soins d'agrémens remplis, détails légers et doux,
Quand l'estime et l'amour unissent deux époux.
Avec quels yeux il voit nos grandeurs éphémères,
Nos plaisirs apparens, nos réelles misères!
Chaque jour, sur les flots de ce monde orageux,
Contemplant des mortels les débris malheureux,
Il s'applaudit d'avoir, dans ce commun naufrage,
Confié ses destins au tranquille rivage.

Pour charmer ses loisirs au retour de la nuit,
Guidé par Tournefort, du sein de son réduit
Il voyage, il parcourt les îles de la Grèce;

Et Samos, le berceau de l'antique sagesse (1);
Et la terre fameuse où Minos commanda;
Les verts sommets du Cynthe et les forêts d'Ida.
Il se plaît à revoir les plantes dont Homère
Célèbre dans ses chants la vertu salutaire,
Et que les immortels ont daigné quelquefois,
Pour guérir les héros, arracher dans ces bois.

Philosophe sans faste et convive agréable,
Tantôt il réunit ses voisins à sa table;
Avec plaisir lui-même il se rend à leurs vœux,
Et sous leur toit charmé va s'asseoir avec eux.
Des fertiles buissons que son jardin recèle
Il aime à leur porter la dépouille nouvelle.
Une plante leur plaît? l'aube du lendemain
La voit, en se levant, entrer dans leur jardin.
L'envie et la satyre, hôtesses de la ville,
Ne franchissent jamais le seuil de leur asyle.
L'un parle des douceurs et des plaisirs touchans
Que le cours des saisons offre à l'homme des champs;

(1) La doctrine de Pythagore, né à Samos, 600 ans avant J. C.

L'autre de nos succès que la gloire publie ;
Et l'on boit au vainqueur d'Egypte et d'Italie.
La timide Chloé, rougissant à ces mots,
Pense à son jeune amant qui suivit le héros,
Mais qu'une heureuse paix va rendre à sa tendresse.
Elle voudroit cacher le trouble qui l'oppresse ;
Sa mère l'apperçoit, et d'un autre discours
Prête à son embarras le facile secours.
L'assurance renaît, et la vierge charmante
D'aise en secret palpite, et semble indifférente.

A ces heures de joie, à ces rians destins,
De vos jours nébuleux opposez les chagrins,
Vous, que l'ambition d'un feu livide et sombre
Tourmente dès l'aurore, et consume dans l'ombre ;
Qui, de rivaux jaloux à tout moment pressés,
Les déchirez des traits dont ils vous ont percés,
Et même en triomphant de leur foule importune,
Voyez, près de l'atteindre, échapper la fortune.
Vous cherchez le bonheur ! il est dans ce vallon ;
La faucille à la main il coupe sa moisson.
Vous cherchez le bonheur ! dans ces vertes prairies

Il promène à son gré ses douces rêveries;
Ou sous l'ombre d'un saule, au bord de ces étangs,
Il repose, entouré de songes caressans.

Ainsi, loin des partis, loin du fracas des armes,
Des champs et des jardins je célébrois les charmes.
Aux maux de ma patrie, interdit et sans voix,
J'ai vu souvent ma lyre échapper de mes doigts;
Puis, semblable à l'oiseau qui chante après l'orage,
J'allois de nouveaux sons récréer le rivage.
O toi, chère Debieu, toi que mon cœur épris
Sous le nom d'Eliza rappelle en mes écrits,
Permets que ton ami t'unisse à sa mémoire,
Et partage avec toi sa périssable gloire.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOMENCLATURE

LINNÉENNE

DES PLANTES

DU QUATRIÉME CHANT.

Le Cèdre, *Pinus cedrus.*
Liban, mont Taurus, Sibérie.

L'Osier, *Salix vitellina.*
Terreins humides.

L'Oranger, *Citrus aurantium.*
Originaire de l'Inde.

Le Myrte, *Myrtus angustifolia.*
Europe méridionale, Asie, Afrique.

Le Bananier, *Musa paradisiaca.*
L'Inde, etc.

L'Herbe de Parana ou du Paraguay, *Cassine Peragua.*
Paraguay, Floride.

Le Thé, *Thea bohea, viridis.*
Chine et Japon.

Le Baume, *Amyris opobalsamum, gileadensis.*
Arabie.

L'Arbre a l'Encens, *Juniperus lycina.*
Idem.

Le Saule, *Salix herbacea, lapponum.*
Laponie, zone glaciale arctique.

Le Bouleau, *Betula nana.*
Idem.

Le Buis, *Buxus semper virens.*
Forêts et montagnes.

Le Genièvre, *Juniperus communis.*
Bois sablonneux.

Le Houx, *Ilex aquifolium.*
Bois et haies.

Le Fragon, *Ruscus aculeatus.*
Idem.

L'Aune, *Betula alnus.*
Lieux humides.

Le Coudre, *Corylus avellana.*
Taillis.

Le Bouleau, *Betula alba.*
Idem.

Le Daphné, *Daphne laureola.*
Bois du Lyonnois, du Dauphiné.

L'Ellébore ou Rose de Noel, *Helleborus niger.*
Lieux couverts et montagneux.

Le Lierre, *Hedera helix.*
Europe, sur les arbres et les masures.

Le Laurier-Cerise, *Prunus lauro-cerasus.*
Environs de Trébisonde.

Le Thuya, *Thuja orientalis.*
La Chine.

Le Laurier-Rose, *Nerium oleander.*
Le mont Atlas.

Le Picéa, *Pinus abies.*
Hautes montagnes.

Le Sapin, *Pinus picea.*
Idem.

Voyez la note 17 du quatrième chant.

Les Pins, *Pinus sylvestris, pinea, tæda, cembra, strobus.*
Idem.

La Fontinale, *Fontinalis antipyretica.*
Etangs et fossés aquatiques.

Le Lycopode, *Lycopodium clavatum.*
Bois, cantons montagneux et couverts.

Le Pin de Virginie, *Pinus canadensis.*
Amérique septentrionale.

Le Cyprès, *Cupressus semper virens.*
Originaire de Crète.

Le Chèvrefeuille, *Lonicera semper virens.*
Originaire du Mexique et de la Virginie.

Le Peuplier, *Populus nigra, alba.*
Bois et lieux humides.

L'Orme, *Ulmus campestris.*
Forêts.

Animaux, Oiseaux, Amphibies, Poissons, Insectes.

LE MULOT, *Mus sylvaticus.*

LE ROSSIGNOL, *Motacilla luscinia.*

L'ELAN, *Cervus alce.*

L'OURS, *Ursus arctos.*

L'OURS BLANC, *Ursus maritimus.*

LE PÉTREL, *procellaria antarctica.*

LE LION MARIN, *Phoca jubata.*

L'OURS MARIN, *Phoca ursina.*

LE PINGOIN, *Aptenodyta patagonica.*

LE MERLE, *Turdus merula.*

LA GRIVE, *Turdus viscivorus, iliacus*, etc.

L'HIÆNE, *Canis hyœna.*

LE TIGRE, *Felis tigris.*

LA LOXIE, *Loxia curvirostra.*

LA PERDRIX, *Tetrao perdix.*

Fin de la Nomenclature du quatrième Chant

NOTES.

NOTES DU PREMIER CHANT.

NOTE I.

Des sages, des héros fis toujours le plaisir.

Il faudroit un volume pour citer tous les hommes célèbres dont la culture des plantes a fait les délices. Je me bornerai à trois exemples : celui de l'empereur Dioclétien,

Qui se fit jardinier pour trouver le bonheur ;

du grand Condé, qui ne dédaignoit pas d'accommoder de ses mains guerrières les feuilles d'un œillet ; et de Descartes, qui, comme dit Thomas, après avoir le matin arrangé une planète, alloit le soir cultiver une fleur.

NOTE 2.

C'est toi qui pour l'abeille as dans le sein des fleurs
D'une manne secrète épanché les douceurs.

Les abeilles puisent le miel dans les nectaires ou petites glandes des fleurs ; elles cueillent la

cire sur le pollen ou la poussière fécondante des étamines. Ces insectes vivent en société, sous l'empire d'une reine plus haute et plus longue que ses sujets. Ceux-ci sont partagés en deux classes. Les bourdons ou mâles, au nombre quelquefois de seize cents, forment le sérail de la reine, et n'existent que pour engendrer de nouveaux citoyens. Les ouvrières ou mulets, dont le nombre va souvent à vingt mille, sont chargées des travaux, construisent les rayons, remplissent les magasins, veillent à la défense de la république, et nourrissent tout ce qui la compose. La reine, qui seule a le privilége de la maternité, pond jusqu'à quarante mille œufs dans un an.

NOTE 3.

Distinguer à l'odeur l'infidelle ciguë.

Nous donnons le nom de *ciguë* à quatre plantes de genres différens, toutes plus ou moins vénéneuses.

1°. La ciguë vireuse, *cicuta virosa.* Elle habite les marais, le bord des étangs et des fleuves. On croit que c'est la ciguë des anciens, avec le suc de laquelle Socrate fut empoisonné. Elle est rare en France. Cette plante fait périr les bœufs, mais les chèvres la broutent impunément.

2°. La ciguë des jardins, *æthusa cynapium.* Sa

ressemblance avec le persil a occasionné plus d'une fois de dangereuses méprises. Elle croît dans les lieux cultivés.

3°. La ciguë aquatique, *phellandrium aquaticum*. Elle vient indifféremment dans les mares ou dans les ruisseaux. On trouve au printemps, dans l'intérieur de la partie submergée de sa tige, la lave blanchâtre du charançon paraplectique, dont le venin augmente encore les effets nuisibles de cette plante.

4°. La ciguë tachetée, *conium maculatum*. Elle se plaît dans les décombres, les lieux incultes et ombragés. Ses tiges sont ordinairement parsemées de taches purpurines ou noirâtres. On l'appelle encore ciguë de Storck : c'est en effet par l'usage de cette plante qu'Antoine Storck, médecin à Vienne, est parvenu à guérir radicalement, sans opération chirurgicale, un mal affreux qui attaque trop souvent le sein des femmes, et qui les précipite avant l'âge au tombeau.

NOTE 4.

Jetez dans vos filets quelques tiges d'anis ;
Du nard aromatique empruntez les épis ;
Profitez du parfum qu'exhale au loin la menthe.

Les plus puissans appâts qu'on puisse présenter aux poissons se tirent du règne végétal. Tels

sont les sucs de joubarbe et de tithymale, la coque du Levant, l'ail, le souchet de Smyrne, le nard celtique ou l'indien, l'anis, le fenouil, l'ortie, les menthes, l'origan, la racine d'aristoloche et la graine de chénevis.

L'anis proprement dit est une ombellifère, originaire d'Egypte et cultivée dans les jardins. On le nomme *pimpinella anisum*. Ses semences sont douces, aromatiques; on en fait, à l'aide du sucre, des dragées utiles à l'estomac. On donne quelquefois le nom d'anis à la semence du fenouil; la racine de cette dernière plante a un goût fort agréable; les Italiens la mangent en salade.

Le nard n'est recherché que pour sa racine, qui porte le nom d'épi de nard. Cette plante de la famille des graminées nous vient des Indes orientales. Nos départemens méridionaux produisent aussi un nard odoriférant, mais moins estimé que celui des Indes.

Le genre des menthes est nombreux; on en connoît vingt espèces. Plusieurs semblent destinées à purifier par leurs émanations balsamiques l'air pestilentiel des marécages; d'autres parfument les coteaux arides. On en cultive quelques-unes dans les jardins, entre autres la menthe poivrée, avec laquelle on fait ces pastilles qui causent une sensation de froid dans la

bouche, et dont l'usage est recommandé aux estomacs débiles.

NOTE 5.

Quel gazon des brebis ranime la gaîté.

On a observé que les moutons se plaisent beaucoup, et engraissent plus vîte, dans les pâturages où croît abondamment l'espèce de gramen appelé pour cette raison *festuca ovina.*

NOTE 6.

Il lit au sein des fleurs, il voit sur leur feuillage
Les desseins de l'autan, l'approche de l'orage,
S'il faut semer la plaine ou couper les moissons.

Linné a remarqué le premier que les fleurs se lèvent et se couchent, pour ainsi parler, à des heures réglées. Il a donné aux unes le nom de météoriques, à cause de leur sensibilité aux changemens de l'atmosphère. Elles s'ouvrent en effet plutôt ou plus tard, à raison de l'ombre, de l'humidité ou de la sécheresse de l'air. Il distingue les autres par celui de tropiques, parce qu'elles semblent suivre les mouvemens du ciel; qu'elles avancent ou retardent leur lever, suivant la longueur ou la briéveté des jours. Il appelle les troisièmes équinoxiales, parce qu'elles

s'ouvrent constamment, et même se ferment, pour la plupart, à une heure précise. C'étoit avec ces dernières qu'il avoit formé une horloge de Flore, où il trouvoit, comme sur un cadran, les divisions du tems, depuis trois heures du matin jusqu'à huit heures du soir. On s'en fera une idée, en observant à quelle heure s'ouvre et se ferme la fleur du pissenlit, de la laitue, de la mouronnette, des laitrons, de la piloselle, du nénuphar, du souci des champs et de celui d'Afrique. Cette dernière plante peut aussi servir de baromètre, par la propriété qu'elle a d'annoncer le beau tems ou la pluie. Le jour sera pur et serein, si sa fleur s'épanouit de bonne heure. Il faut, au contraire, s'attendre à la pluie, chaque fois que sa fleur restera fermée après sept heures du matin. Le laitron de Sibérie a des habitudes encore plus singulières; sa fleur demeure ouverte toute la nuit la veille des jours de pluie, comme s'il vouloit se dédommager d'avance du mauvais tems qui l'obligera de la tenir close pendant la journée. Mais ces plantes ne font pas éviter les pluies d'orage. Il faut recourir aux trèfles et à l'oxalis qui ne manquent point de replier leurs feuilles quelque tems avant les tempêtes; il faut consulter la drave printanière qui penche sa petite tête aux approches de la pluie, comme à la chute de la nuit.

On pourroit tirer des plantes un tout autre avantage, celui de fixer le tems le plus favorable aux travaux du jardinage et de l'agriculture; mais il faudroit une suite d'observations qui nous manquent. On voit presque tous les ans que les zéphirs et les fleurs ne s'assujettissent point à paroître à l'époque du printems astronomique; qu'ils retardent ou pressent leur retour par des raisons qui nous sont inconnues, et forment à leur arrivée le véritable printems de la nature, fort différent de celui de nos almanachs. Cette différence est souvent d'un mois entier. La maturité des graines et des fruits varie pareillement en automne. Cependant on laboure et l'on sème à-peu-près au même tems dans toutes les années, quelque dissemblable que soit leur température. Aussi, combien de jardiniers forcés de recommencer leur ouvrage! combien de récoltes moins abondantes, parce que la terre a été ensemencée quinze jours trop tôt ou trop tard! Ce seroit donc un avantage précieux pour l'agriculture, si le développement des feuilles et des fleurs une fois bien observé, on pouvoit fixer le temps des semailles dans chaque climat, et selon la diverse température de chaque année.

NOTE 7.

Là, le tilleul docile, etc.

On fabrique d'excellentes cordes à puits avec l'écorce du tilleul. L'enveloppe moyenne servoit de papier aux anciens ; on la file quelquefois aujourd'hui pour faire de grosses toiles. Le tilleul argenté, ainsi que le tilleul du Canada à grandes feuilles, sont les plus belles espèces, et méritent la préférence dans toute plantation qui a l'agrément pour objet.

L'histoire générale des plantes de Rai fait mention d'un tilleul dont la tige, mesurée en Angleterre, avoit jusqu'à seize mètres (quarante-huit pieds) de circonférence.

NOTE 8.

Ici, de marronniers les hautes avenues.

Cet arbre, originaire des Grandes-Indes, a été connu assez tard en Europe. Clusius, qui décrivit en 1588 le premier marronnier planté à Vienne en Autriche, nous apprend qu'on ne l'y cultivoit que depuis douze ans. Bachelier l'apporta de Constantinople à Paris en 1615. Quelques médecins ont cru voir dans son écorce une partie des vertus du quinquina ; mais en attendant

qu'on vérifie cette propriété douteuse, on lui en connoît plus d'une autre non moins importante et bien assurée. Son bois est excellent pour revêtir les appartemens humides; son fruit, coupé en deux et desséché, chaufferoit sans frais le poële du pauvre durant l'hiver; cette même amande nourrit les vaches, les moutons, et peut, à l'aide de quelques préparations, servir à la nourriture même de l'homme.

NOTE 9.

Pour vous, comme Caton, donnez la préférence
Au verger fructueux dont les simples attraits
Rendent plus de profit qu'ils ne causent de frais.

Caton vouloit que l'on acquît des héritages et maisons où il y eût plus à semer et à pâturer, que non pas à balayer et à arrouser. *Plut. d'Amyot.*

Rien de plus agréable sans doute que nos jardins des deux genres, lorsque le bon goût en a choisi l'emplacement et dirigé les détails. Mais enfin ils ne conviennent qu'aux grandes fortunes; et celui même des deux qui paroît aimer davantage la simplicité, demande souvent autant de dépense que son rival pour sa construction et pour son entretien. D'ailleurs, le plaisir n'y a pas exclusivement fixé sa demeure. Un potager peuplé d'arbres à fruit, rempli de légumes

variés et savoureux, a bien aussi ses charmes qui l'emportent peut-être sur tous les ornemens du parc anglais et du jardin français. C'est l'ami de la maison; les autres n'en sont que d'aimables voisins.

Voici, de la main d'Homère, la description d'un de ces jardins du genre utile.

« Au palais d'Alcinoüs touche un beau jardin qui embrasse quatre arpens, et autour duquel est conduite une haie vive. Là, toutes les espèces d'arbres, rejetons les plus heureux de la terre, portent jusqu'au ciel leurs rameaux nombreux et florissans; là, se confondent la poire balsamique, l'orange éclatante, la pomme, charme de l'œil et de l'odorat, et la douce figue, et l'olive toujours verte. Ces arbres, soit l'été, soit l'hiver, sont éternellement chargés de fruits; tandis que les uns sortent des boutons, les autres mûrissent et cuisent à la constante haleine des zéphirs: l'olive, à son automne, fait voir l'olive naissante qui la suit; la figue est poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade remplace la grenade, et à peine a disparu l'orange qu'une autre orange s'offre à être cueillie.

» D'un autre côté, rangés avec ordre, étoient fortement enracinés dans la terre de longs plants de vigne qui portoient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert,

séchoient aux feux du soleil; les autres étoient coupés par les vendangeurs, et d'autres encore foulés dans le pressoir. Les fleurs, dans ces vignobles, étoient confondues avec les noires grappes. A l'extrémité du jardin, est un beau potager, dont les nombreux parterres sont symétriques, où, durant toute l'année, verdissent les plantes les plus variées, et où brillent et font la joie du possesseur mille espèces de fleurs odorantes. On voyoit jaillir deux fontaines limpides; l'une, utile au roi, en dispersant ses ondes, arrosoit chaque plante du jardin; l'autre, coulant en canaux sous le seuil de la cour, formoit devant le palais un large bassin où les citoyens venoient puiser en foule. Ainsi les immortels embellirent de leurs riches dons la demeure d'Alcinoüs ». (*Odyssée*, *Chant VII*, *trad. de Bitaubé.*)

NOTE 10.

Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage.

Tout le monde connoît le chant du coucou, du moins son chant le plus ordinaire; il est si bien articulé et répété si souvent, que dans presque toutes les langues il a influé sur la dénomination de l'oiseau. Ce chant appartient exclusivement au mâle, et c'est au printems, c'est-

à-dire, au tems de l'amour, que ce mâle le fait entendre, tantôt perché sur une branche sèche, et tantôt en volant; il l'interrompt quelquefois par un râlement sourd, tel à-peu-près que celui d'une personne qui crache, et comme s'il prononçoit *crou, crou,* d'une voix enrouée et en grasseyant: outre ces cris, on en entend quelquefois un autre assez sonore, quoiqu'un peu tremblé, composé de plusieurs notes, et semblable à celui du petit plongeon; cela arrive lorsque les mâles et les femelles se cherchent et se poursuivent. Les jeunes coucous ne chantent point la première année, et les vieux cessent de chanter, ou du moins de chanter assidûment vers la fin de juin; mais ce silence n'annonce point leur départ; on en trouve même dans les plaines jusqu'à la fin de septembre, et encore plus tard. Ce sont sans doute les premiers froids et la disette d'insectes qui les déterminent à passer dans des climats plus chauds; ils vont la plupart en Afrique. A leur arrivée dans notre pays, ils semblent moins fuir les lieux habités; le reste du tems ils voltigent dans les bois, les prés, etc. et par-tout où ils trouvent des nids pour y pondre et en manger les œufs, des insectes et des fruits pour se nourrir. Sur l'arrière-saison, les adultes, sur-tout les femelles, sont bons à manger, et aussi gras qu'ils étoient maigres au printems; leur graisse se réunit particulièrement sous le çou,

et c'est le meilleur morceau de cette espèce de gibier; ils sont ordinairement seuls, inquiets, changeant de place à tout moment, et parcourant chaque jour un terrein considérable, sans cependant faire jamais de longs vols. Les anciens observoient le tems de l'apparition et de la disparition du coucou en Italie. Les vignerons qui n'avoient point achevé de tailler leurs vignes avant son arrivée, étoient regardés comme des paresseux, et devenoient l'objet de la risée publique. (*M. de Montbelliard.*)

NOTE II.

Les semences, dit-on, leveront en trois jours.

Quand le chant du coucou, perché sur la cime des arbres nouvellement reverdis, réjouit les hommes par le retour du printems, si Jupiter fait pleuvoir sans interruption pendant trois jours, les semences leveront dans ce court intervalle. *Hésiode.*

Cette phrase poétique d'Hésiode signifie seulement que les pluies chaudes du printems avancent la germination. Les anciens, aussi bons observateurs que nous, n'ignoroient pas que les graines des différentes plantes sont plus ou moins de tems à lever. Il y en a de très-promptes et qui ne restent qu'un jour en terre; d'autres y demeurent des mois ou des années. Mais une

saison plus ou moins favorable, des tems plus ou moins humides, causent toujours quelque variation dans cette durée, et avancent les graines ou les retardent. Les plantes les plus hâtives sont les graminées, ensuite les crucifères, les légumineuses, etc. On n'en connoît point de plus tardives que les rosiers et les noisetiers.

Le froment, le millet lèvent en. . .	1 jour.
L'épinard, la fève, le haricot, la rave, le navet, en.	3
La laitue, en.	4
Le melon, le cresson, en.	5
La poirée, en.	6
L'orge, en.	7
L'arroche, en.	8
Le pourpier, en.	9
Le chou, en.	10
Le persil, en.	40
Le pêcher, le châtaignier, en. . . .	1 an.
L'aubépine, le rosier, le noisetier, le cornouiller, en.	2

NOTE 12.

Alors Progné frissonne, etc.

L'hirondelle arrive dans nos climats peu après l'équinoxe du printems; elle part vers le milieu de vendémiaire. On en connoît trente-sept

espèces, dont sept seulement viennent visiter chaque année l'Europe, et lui annoncer les beaux jours. L'hirondelle de fenêtre a la bouche jaune, et les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc. Elle attache son nid aux corniches et à l'embrasure des fenêtres. Elle pond deux ou trois fois l'an ; la première fois cinq œufs, la seconde trois ou quatre, et la troisième deux ou trois. Leur couleur est blanche, noirâtre vers le gros bout. L'hirondelle de cheminée a les pieds très-courts et noirâtres, la tête d'un rouge marron. Elle niche le plus souvent dans l'intérieur des cheminées, à leur partie la plus élevée. Elle pond deux fois l'an, quatre à six œufs blancs tachetés de rouge. Je parlerai encore de l'hirondelle de rivage qui porte une bande cendrée sur la poitrine, et dont le dessus du corps est de la même couleur. Celle-ci niche dans des trous qu'elle creuse ou qu'elle trouve prêts le long des rivages maritimes, au bord des rivières et des étangs. Elle ne pond qu'une fois l'an, cinq à six œufs tout blancs. Comme il est certain que les hirondelles sont des oiseaux voyageurs qui arrivent dans nos contrées avec le printems, et qui nous abandonnent aux approches des frimats ; comme il n'est pas moins vrai qu'on en trouve souvent d'amoncelées et d'engourdies pendant l'hiver aux voûtes des cavernes et dans des crévasses sur le bord des fleuves, ces faits, en appa-

rence contradictoires, ont long-tems embarrassé les naturalistes. La difficulté a disparu, quand on a cessé de confondre les mœurs et les habitudes des différentes espèces de ces oiseaux. L'hirondelle de fenêtre et de cheminée fait régulièrement chaque année le voyage d'Afrique en Europe et d'Europe en Afrique. L'hirondelle de rivage, plus sédentaire, s'arrête souvent aux lieux où elle a goûté les plaisirs de l'amour, et s'attroupe l'hiver avec sa famille et les oiseaux de son espèce, dans des carrières et des trous profonds, où elle demeure engourdie à la manière de plusieurs animaux.

NOTE 13.

L'ortie aux dards brûlans, etc.

On connoît la douleur que cause la piqûre de l'ortie, on ignore les services et l'utilité de cette plante. L'écorce de l'ortie dioïque sert, comme le chanvre, à la fabrication de la toile, et fournit la matière de cordes solides et durables. Les jeunes feuilles se mangent comme l'épinard. Le suc en est employé pour arrêter les hémorrhagies et le crachement de sang. La graine et la fleur de cette espèce, ainsi que celles de l'ortie-grièche, prises en substance, infusées dans le vin jusqu'à la dose d'un gros, sont dans plu-

sieurs cas un aussi bon fébrifuge que le quinquina. Ce remède simple est encore un excellent préservatif contre l'air malsain des habitations marécageuses.

NOTE 14.

D'insectes, d'animaux une troupe affamée.

Nous connoissons quinze mille espèces d'insectes, et plus de mille espèces de vers. Chacune a ses ruses et ses instrumens de dommage. Elles vivent pour la plupart aux dépens de nos cultures, souvent de notre propre substance. Les plantes, et chaque partie des mêmes plantes, outre leurs ennemis généraux, ont d'ordinaire un insecte particulier et domestique qui ne les perd pas de vue un seul instant. Commençons par cette brillante partie des végétaux, dans laquelle la nature a placé le siége de leur reproduction. La corolle est couverte de pucerons, de cigales, de punaises qui pompent sans cesse le suc nécessaire au développement de la fleur, et qui la font couler. Si elle échappe à cette foule d'ennemis, les bruges se logent dans la graine; les guêpes, les fourmis attaquent les dehors du fruit, pendant que les larves d'un grand nombre de mouches et de charançons dévorent dans l'ombre sa substance intérieure. Les feuilles sont la proie des chenilles, des hannetons, des sau-

terelles. Les cossus et les lucanes vont chercher la sève entre le bois et l'écorce. D'autres se nourrissent aux dépens du bois même ; et pour détruire les plus belles forêts, il suffit des larves des lymexilons, des necydales, etc. Les naturalistes qui accompagnèrent le capitaine Cook à la Nouvelle-Galle, trouvèrent sur une espèce d'arbre une petite fourmi noire qui trouoit toutes les branches, et qui, après en avoir fait sortir la moelle, se plaçoit dans le tuyau qui la contenoit. Enfin les larves de la plupart des scarabées, et celles des hannetons s'attachent aux racines qu'elles rongent sans cesse, et font périr beaucoup de végétaux en les minant pour ainsi dire sourdement.

Mais dans les plans de la nature, le remède est toujours à côté du mal ; ou plutôt, il règne une si belle harmonie dans ses ouvrages, que ce qui paroît inutile ou discordant à notre ignorance, concourt en effet à la perfection générale. Sans parler de l'industrie humaine que l'on peut mettre au nombre des obstacles opposés à la multiplication et aux ravages des insectes, la nature a formé parmi eux des tribus toutes guerrières, qui ne s'occupent que de combats, qui ne vivent que de proie ; elle a enfin assigné sur leurs différentes familles la nourriture de plusieurs animaux, d'une multitude de poissons, et de la plupart des oiseaux.

NOTE 15.

Tels, sous le bec retors d'un vautour en furie,
Renaissent, pour souffrir, les membres de Titye.

Necnon et Tityon, terræ omniparentis alumnum,
Cernere erat, per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur; rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

VIRG. Æneid. lib. VI, v. 595.

NOTE 16.

Le bouvreuil empourpré, le pinson éclatant,
Le verdier, la mésange et la brune fauvette.

Le bouvreuil passe la belle saison dans les boi ou sur les montagnes. Il y fait son nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors. Après l'éducation des petits, les pères et mères restent appariés, et le sont encore tout l'hiver. Ceux qui voyagent partent avec les bécasses aux environs de la Toussaint, et reviennent dans le mois d'avril. Ils se nourrissent en été de toutes sortes de graines, de baies, d'insectes, de prunelles; et l'hiver, de grains de genièvre, des

bourgeons du tremble, de l'aune, du chêne, des arbres fruitiers, etc. On les entend pendant cette saison siffler, se répondre, et égayer par leur chant, quoiqu'un peu triste, le silence encore plus triste qui règne dans la nature.

Le pinson est un oiseau fort vif; on le voit toujours en mouvement. Il commence à chanter de fort bonne heure au printems, et plusieurs jours avant le rossignol; il finit vers le solstice d'été. Il a encore un cri peu agréable qui annonce la pluie.

Le verdier passe l'hiver dans les bois: il se met à l'abri des intempéries de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts, et même sur les charmes et les chênes touffus qui conservent encore leurs feuilles, quoique desséchées. Au printems il fait son nid sur ces mêmes arbres, et quelquefois dans les buissons. Souvent on voit le mâle se jouer autour de l'arbre où est le nid, décrire en voltigeant plusieurs cercles dont ce nid est le centre, s'élever par petits bonds, puis retomber comme sur lui-même, en battant des ailes avec des mouvemens et un ramage fort gai.

Les mésanges pincent les boutons naissans, et s'accommodent des œufs de chenilles, notamment de ceux que l'on voit autour des petites branches, rangés comme une suite d'anneaux ou de tours de spirale. Souvent on les voit revenir

au nid, ayant des chenilles dans le bec; elles font entendre, sur-tout la veille des jours de pluie, un chant qui ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou. Au printems ce chant prend une autre modulation, et devient si agréable et si varié, qu'on ne croiroit pas qu'il vînt du même oiseau. Elles commencent à s'apparier dès les premiers jours de février; mais elles sont long-tems appariées avant de travailler à construire leur nid qu'elles établissent dans un trou d'arbre ou de muraille. Il y en a une espèce qui se plaît sur les aunes dans les lieux humides et marécageux. Toutes, excepté la bleue, ont la tète noire ou marquée de noir. Elles se pendent aux branches. Une autre espèce, la mésange huppée, a une jolie huppe noire et blanche. Elle exhale une odeur agréable qu'elle contracte sur les genévriers et autres arbres ou arbrisseaux résineux sur lesquels elle se tient presque toujours. Les forêts et les bruyères sont le séjour qui lui plaît; elle y vit seule et fuit la compagnie des autres oiseaux, même de ceux de son espèce.

Les fauvettes habitent dans les jardins, les bocages, les champs semés de légumes, comme féves ou pois; toutes se posent sur la ramée qui soutient ces légumes; elles s'y jouent, y placent leur nid, sortent et rentrent sans cesse. La fauvette est vive et gaie: c'est des rameaux les plus

touffus qu'elle fait entendre son chant ; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instans au bord des buissons, et rentre vîte à l'intérieur, sur-tout pendant la chaleur. Le matin on les voit recueillir la rosée, et après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées, et se baigner dans les gouttes qu'elles secouent du feuillage. Elles partent au milieu de l'automne. Leur départ se fait avant que les premiers froids viennent détruire les insectes, et flétrir les petits fruits dont elles vivent.

Buffon et Montbelliard.

NOTE 17.

Va, parmi la rosée et les fleurs du matin,
De la nature même admirer le jardin.

Roucher a parfaitement exprimé le charme de ces promenades matinales, dans lesquelles notre ame ne semble ouverte qu'aux douces impressions des objets champêtres.

Qu'il est doux en effet, au retour du matin,
Qu'il est doux d'égarer sa vue et sa pensée
Sur cette plaine au loin d'un beau vert tapissée !
Que j'aime à contempler ces vallons enrichis
De superbes moissons et de pommiers blanchis ;

Ces limpides étangs, la paix de leur rivage,
Ces jardins, ces forêts, cette chaîne sauvage
De rocs, qui l'un sur l'autre au hasard suspendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus!
Ici, dans sa beauté le printems se déploie;
Ici, sur le gazon, je renais à la joie;
Je suis heureux: un calme, aussi pur que les cieux,
M'enlève dans l'extase, et m'approche des dieux.

A moi-même rendu je vais jouir encore.
Le long de ce ruisseau, que l'églantier décore,
Je promène mes pas de détour en détour;
Je le vois se cacher, se montrer tour à tour:
Je descends avec lui dans la vallée ombreuse,
Agreste labyrinthe, où ma voix amoureuse
A soupiré jadis mes plaisirs, mes tourmens.
Ce lieu réveille en moi de trop chers sentimens,
Et par degrés, au sein de la mélancolie,
Mon ame doucement tombe, rêve et s'oublie,
Quand frappé tout-à-coup d'une éclatante voix
J'écoute, et reconnois l'Orphée ami des bois:
Le tendre oiseau, caché sous un taillis sauvage,
De ses tons variés animant le rivage,
Traîne tantôt sa voix en soupirs languissans,
Tantôt la précipite en rapides accens,
La coupe quelquefois d'un gracieux silence,
Et plus brillante encor, la roule et la balance.

Poëme des Mois.

NOTE 18.

Et sous un buisson vert la douce violette.

Les racines de nos violettes, et même l'émulsion de leurs graines, sont purgatives. C'est la racine d'une espèce de ce genre, *viola ipecacuanha,* qui fournit une partie de l'ipécacuanha du commerce. Je dis une partie, parce qu'une apocinée de l'Ile de France et un Euphorbe sont employés sous le même nom dans la pharmacie, et produisent les mêmes effets.

NOTE 19.

J'apperçus, ô Meudon! ce ravissant ofris.

La fleur de cette plante ressemble si bien à une abeille, quelquefois à un gros bourdon, que les personnes peu accoutumées à la voir craignent d'y mettre la main, comme si elle étoit réellement couverte de ces insectes. On trouve encore des ofris qui ont l'apparence d'une araignée, et d'autres qui approchent même de la forme humaine. Ces plantes fleurissent en floréal et prairial.

NOTE 20.

De purs torrens de sève inondent les boutons.

On a poussé très-loin dans ce siècle les découvertes sur la physique végétale. On en est venu au point de soumettre au calcul la transpiration des plantes et la force montante de la sève dans les différentes espèces. Hales a prouvé par des expériences qu'un pied de soleil, à masses égales, dans des temps égaux, transpire dix-sept fois plus qu'un homme, et que la sève monte dans la vigne avec cinq fois plus de force que le sang ne circule dans l'artère crurale du cheval. Depuis peu un nouveau phénomène a encore fixé l'attention. Le cit. Coulon a découvert que quand on perce jusqu'au centre, dans le printems, des peupliers ou autres arbres dont la végétation est très-vigoureuse, on entend un bruissement à-peu-près semblable à celui de l'eau bouillante. Ce bruit, que la poésie appelleroit un murmure plaintif et le dernier soupir de l'arbre expirant, provient des bulles d'air qui montent en grand nombre avec la sève.

NOTE 21.

Si l'on voit quelques fleurs, etc.
Veiller durant la nuit, dormir pendant le jour.

Telle est la belle-de-nuit, *mirabilis jalapa*, qui nous vient du Mexique. Il est bon d'observer que ce n'est pas cette plante qui fournit le jalap à la médecine : on tire ce remède de la racine d'un liseron, nommé *convolvulus jalapa.* Au reste il y a plusieurs plantes qui dans leur patrie même ne fleurissent que la nuit. De ce nombre est l'arbre triste du Malabar, *nyctantes arbor tristis :* le jour, sa verdure est brillante, mais ses boutons sont fermés : sur les neuf heures du soir ils s'épanouissent, et l'arbre paroît tout couvert de fleurs blanches qui répandent la plus agréable odeur. Parmi les cestrum, arbrisseaux voisins des jasminoïdes, originaires du Chili et des Antilles, une espèce s'ouvre le jour, et on l'appelle pour cette raison galant de jour; une autre ne fleurit que la nuit, et on la nomme galant de nuit. Enfin le *silene noctiflora* qu'on trouve en Suède et en Allemagne, ne commence à s'épanouir qu'à six heures du soir.

NOTE 22.

Le Maure arrache un thyrse au palmier fleurissant.

J'ai pris le plus grand soin pour ne rien avancer d'inexact dans la partie poétique de cet ouvrage. La nature et la vérité sont si belles, que l'écrivain qui choisit l'erreur pour y adapter les ornemens du langage, ressemble au sculpteur qui, pour un monument, préféreroit le plâtre de Paris au marbre éternel et pur de Carrare. Sans doute le droit de feindre appartient essentiellement à la poésie; mais elle n'en doit user que pour rendre la vérité plus aimable, et non pour donner plus d'attraits au mensonge. Si toutefois le charme des vers faisoit pardonner quelque erreur, la prose qui n'a pas le même agrément ne pourroit prétendre à la même indulgence. Aussi n'ai-je rien négligé pour assurer à toutes les notes le mérite de la vérité.

En voici une dont je dois le fond à l'amitié du cit. Desfontaines, qui a passé deux ans et demi dans la patrie des palmiers, et qui vient d'enrichir la botanique de 300 plantes nouvelles, recueillies sur le mont Atlas.

Le palmier dattier croît presque par-tout sur les côtes septentrionales de l'Afrique; mais les chaleurs n'y sont pas assez fortes pour en mûrir les fruits, et on ne le cultive avec soin qu'au-

delà de l'Atlas. Comme tous les autres arbres cultivés, il offre une grande variété de fruits pour la forme, la grosseur, la qualité et la couleur. On en compte au moins vingt sortes différentes. Il s'élève à la hauteur de vingt-six mètres (soixante-dix-huit pieds), et vit très-long-tems. Parvenu au dernier terme d'accroissement, il n'éprouve aucune altération durant l'espace de trois générations humaines.

Le vaste désert, connu sous le nom de Zâra, est absolument inhabité, à l'exception de la partie qui avoisine le mont Atlas, et qui produit un peu d'orge, de maïs, de sorgo. Son sol sablonneux et brûlé se refuse à la culture du froment. La chair même des moutons qu'on y élève est un aliment mal-sain; l'Arabe n'y a des troupeaux que pour la laine. C'est-là que, depuis la plus haute antiquité, est établie en grand la culture des dattiers.

Ces arbres sont plantés sans ordre à douze ou quinze pieds de distance les uns des autres, dans le voisinage des rivières et des ruisseaux qui sortent des sables. On en voit çà et là des forêts de plusieurs lieues de circonférence. L'étendue des plantations dépend d'ordinaire de la quantité d'eau qu'on peut employer à leur arrosement, car ils aiment beaucoup l'humidité. Toutes ces forêts sont entremêlées d'orangers, d'amandiers, de vignes qui grimpent le

long du tronc des dattiers, et dont le fruit, quoique rarement exposé aux rayons du soleil, mûrit néanmoins dans l'atmosphère brûlante qui l'environne.

Là, comme chez nous, l'hiver est la saison des plantations. On prend les rejetons des palmiers qui produisent les meilleures dattes; on les plante à la distance dont nous avons parlé, et dès la troisième ou la quatrième année ils commencent à rapporter. Mais ces fruits sont encore peu sucrés et même sans noyau; ce n'est qu'à la quinzième année qu'ils ont acquis leur degré de perfection. Le dattier venu de semence produit toujours des fruits maigres et de mauvais goût; aussi la méthode des provins est-elle généralement préférée.

On sait que les organes sexuels du dattier naissent sur des pieds différens. Le nombre des femelles cultivées est beaucoup plus considérable que celui des mâles, parce qu'elles sont plus profitables. Lorsque ces arbres sont en fleur, ce qui arrive dans nos mois de germinal et de floréal, les Arabes vont couper des rameaux mâles pour féconder les femelles. Ils fendent légèrement le tronc de ces dernières, et y implantent une tige de fleurs mâles: sans cette précaution, les dattiers ne produiroient que des fruits avortés. Dans quelques cantons on secoue seulement les rameaux mâles sur les femelles.

La récolte se fait vers le commencement de frimaire. L'usage de féconder ainsi les dattiers est fort ancien ; on le trouve décrit avec beaucoup d'exactitude dans l'Hist. natur. de Pline, liv. 13, chap. 4.

Toutes les parties du dattier ont leur utilité. Le bois, quoique d'un tissu assez lâche, se conserve un si grand nombre d'années, que dans le pays on le croit incorruptible. On en fait des poutres, des solives, des instrumens de labourage, etc. Il brûle lentement, mais son charbon répand une vive chaleur.

Les branches du dattier, nouvellement coupées, fournissent un lait aussi salubre qu'agréable. On enlève souvent l'écorce et les parties fibreuses des jeunes tiges pour manger la substance blanche contenue dans le centre ; elle est nourrissante et d'un goût sucré ; on la connoît sous le nom de moelle de dattier. On mange aussi, lorsqu'elles sont encore tendres, les feuilles et les fleurs mâles, assaisonnées avec du jus de citron : ces dernières passent pour aphrodisiaques ; l'odeur qu'elles exhalent leur a sans doute fait attribuer cette propriété. Les feuilles anciennes sont mises à sécher ; elles servent ensuite à faire des tapis et autres ouvrages de sparterie qui sont d'un grand usage, et dont on fait un commerce considérable dans l'intérieur du pays. Des côtés du pétiole, à l'endroit où il s'unit

au tronc, se détachent un grand nombre de filamens déliés, avec lesquels on fabrique des cordes, et qu'on pourroit aussi convertir en toile.

La datte elle-même, le plus précieux produit du palmier, est un aliment sain, nourrissant et très-agréable, sur-tout dans sa fraîcheur. Les Arabes la mangent d'ordinaire sans assaisonnement. Séchée au soleil et réduite en farine, elle forme toute leur provision pour les voyages de long cours qu'ils entreprennent souvent au travers des déserts. Ils la mangent sans autre préparation que de la délayer avec un peu d'eau.

Les habitans du désert retirent encore des dattes un miel d'une saveur douce et sucrée. Pour cet effet, ils choisissent celles dont la pulpe est la plus molle; ils en remplissent une grande jarre, percée d'un trou à sa base, et les compriment à l'aide d'un poids. La substance la plus fluide qui sort par le trou de la jarre est le miel de datte.

Les noyaux même, quoique d'une substance très-dure, ne sont point inutiles. On les donne à manger aux chameaux et aux moutons, après les avoir broyés ou mis à ramollir dans l'eau.

Il se fait un grand commerce de dattes dans

l'intérieur du pays et au-dehors ; on en fait surtout des envois considérables pour la France et l'Italie.

Fin des notes du premier Chant.

NOTES DU SECOND CHANT.

NOTE I.

Et mûris le froment que Cérès attendrie
Leur donna pour soutien de leur pénible vie.

Un infatigable botaniste, le cit. Michaux, a découvert en Perse, sur une montagne à quatre journées d'Hamadan, le lieu natal du froment épautre, *triticum spelta;* ce qui peut faire présumer que le froment ordinaire tire son origine de la même contrée, ou de quelque partie de l'Asie peu distante de la Perse.

NOTE 2.

Tel l'encens d'Hyémen, etc.

L'encens est une gomme-résine qui découle par incision d'un arbre que produit l'Arabie heureuse. Cette précieuse substance a eu dans tous les tems le privilége de servir au culte de la divinité. Nous n'en connoissons pas mieux l'arbre qui nous la donne. Théophraste et Pline ont laissé d'assez longs détails sur la manière de la recueillir; aucun des deux n'a décrit le végétal d'où elle sort. Théophraste pense que

c'est une espèce de laurier; Linné soupçonne qu'il appartient plutôt à la famille des genévriers.

NOTE 3.

Là, sur les champs brunis, comme sur les forêts,
Une Flore plus fière a déployé ses traits.

Saint-Lambert et Léonard nous offrent deux descriptions de la Zone torride, que je vais rapprocher ici. Rien n'est plus propre à flatter un goût exercé, et peut-être à former celui qui ne l'est pas, que la vue d'un même sujet traité par des mains différentes.

Voici le tableau de Saint-Lambert :

C'est-là que la nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est-là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers;
Et le vent d'orient y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errans les cocotiers fertiles

Offrent des alimens, des boissons, des asyles.
Les fleurs du cannellier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor embaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine;
Et là, changeant l'année et doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.

Voici celui de Léonard:

J'aime à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du Tropique et leurs forêts sauvages;
Lieux charmans, que mon cœur ne sauroit oublier!
Je crois sentir encor le baume de vos plaines,
Dont les vents alisés parfument leurs haleines,
Et qui va sur les mers saisir le nautonier;
Je crois me retrouver sur ces rives lointaines,
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Rafraîchissoient mon sang allumé dans mes veines.
O champs de ma patrie, agréables déserts!
Antille merveilleuse où les brunes dryades
A ma Muse naissante ont inspiré des vers!
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des coteaux panachés descendre dans les mers?
N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades,
Du jasmin virginal qui formoit des arcades,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs?

Là, le soleil brillant n'attend pas que l'aurore
Ouvre devant son char les barrières du jour;
Il part, comme un géant, des rivages qu'il dore,
Atteint, du premier pas, la moitié de son tour,
Et commande aux vents frais qui composent sa cour,
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là, des bois sont couverts d'un feuillage éternel,
Et des fleuves roulans dans un vaste silence,
Baignent des régions qui, loin de l'œil mortel,
Etalent vainement leur superbe opulence.
D'antiques animaux habitent ces déserts :
Peuple heureux ! de nos traits il ignore l'atteinte;
Et tandis que sa race a végété sans crainte,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.

NOTE 4.

Le puissant séiba, etc.

Cet arbre est un des végétaux les plus gros et les plus élevés qui existent sur le globe. Son tronc seul, creusé en canot, est capable de contenir deux cents hommes. On en connoît deux espèces : le fruit de l'une et de l'autre a le goût de la figue; leurs feuilles se couvrent d'une manne pareille à celle de la Calabre.

NOTE 5.

Délicieux moka, etc.

Le cafier est originaire de la haute Ethiopie, où il est cultivé de tems immémorial. Un moine arabe, pour se délivrer de l'assoupissement, ou pour tirer ses religieux du sommeil qui les empêchoit de vaquer à leurs offices nocturnes, est, à ce que l'on croit, le premier de sa nation qui ait fait usage du café. Un berger lui en fit naître l'idée, par le récit des effets que cette baie avoit produits sur des chèvres. Le cafier conserve toujours sa verdure. Il s'élève dans quelques endroits à la hauteur de treize mètres (39 pieds), mais son tronc n'est jamais gros. Celui que l'on cultive dans l'Hyémen, vaste contrée de l'Arabie heureuse, celui d'Ouden spécialement, porte un fruit d'une couleur jaunâtre, d'une bonne odeur, appelé par excellence café moka. C'est le plus parfait de l'univers.

Les immenses plantations de cafiers qui enrichissent l'Amérique, viennent toutes, dans l'origine, de deux pieds que fournit le Jardin des plantes de Paris. Il ne faut pas oublier que c'est M. Declieux qui porta ce trésor aux Antilles, et que l'eau étant devenue rare sur le vaisseau, il partagea chaque jour avec ses arbustes la foible ration qu'on lui donnoit.

NOTE 6.

Là rougit une écorce, antidote divin
Quand la fièvre en fureur s'allume dans mon sein.

Le quinquina du Pérou croît dans les forêts de la province de Quito, particulièrement sur la montagne de Cajanuma, à deux lieues au sud de Loxa. Sa grosseur ne passe point celle d'un homme ordinaire, et rarement il s'élève au-dessus de sept mètres ou vingt-un pieds. Sa seule partie précieuse est l'écorce; on préfère celle qui tire sur le rouge ou sur le jaune. Les jésuites ont les premiers fait connoître à l'Europe ce remède spécifique contre les fièvres intermittentes : ils l'apportèrent à Rome en 1639, par ordre de la comtesse de Chinchon, vice-reine du Pérou.

Cet arbrisseau, de la famille naturelle des rubiacées, porte cinq étamines et un style : il a, pour marques distinctives, la corolle en entonnoir, le limbe laineux, la capsule infère avec deux loges séparées par une cloison parallèle, la semence embriquée.

Ce caractère une fois bien connu, d'exactes recherches au nord de la ligne et en d'autres lieux nous ont procuré jusqu'à dix nouvelles espèces, parmi lesquelles le quinquina de Santa-Fé, à long fruit, *cinchona macrocarpa*, décou-

vert en 1776, possède toute la vertu de celui du Pérou.

NOTE 7.

Ici, pour me flatter, la vanille grimpante.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement et s'élève par leur secours. Sa gousse, destinée particulièrement à parfumer le chocolat, renferme une pulpe roussâtre, aromatique, remplie d'une huile où nagent une infinité de grains noirs, luisans et presque imperceptibles. On n'estime dans le commerce que la vanille qui croît sur les montagnes inaccessibles de la Nouvelle-Espagne.

NOTE 8.

Amboine avec orgueil voit ses belles forêts.

Le giroflier est une de ces productions charmantes où la nature semble avoir répandu à plaisir tous ses parfums et toutes ses grâces. Elle ne l'a donné qu'à un petit nombre d'îles placées au fond de l'orient, sous les feux directs du soleil. Cet arbre a la forme du laurier. Il a été inconnu des anciens; la description que Pline fait d'un fruit appelé de son temps *caryophillus* ne convient nullement au giroflier. Le

médecin grec Paul Æginète est le premier qui en fasse mention.

Avant que les Français eussent porté le giroflier à l'Ile de France et à Cayenne, la culture en étoit concentrée dans Amboine, où l'on en comptoit près de cinq cent mille pieds qui rapportoient chacun, année commune, environ quatre livres de girofle.

NOTE 9.

Et les noix de Banda parfument nos banquets.

L'arbre qui produit la noix muscade a été, comme le giroflier, caché par la nature à l'extrémité des mers orientales. Il fait l'ornement et la richesse de trois îles, sur les cinq auxquelles on donne le nom de Banda. Son fruit est de la grosseur d'une petite orange, et composé de trois enveloppes destinées à garantir la noix qui occupe l'intérieur. La seconde enveloppe que l'on appelle macis, est elle-même un aromate précieux. Tout le monde au reste connoît l'usage du girofle et de la muscade.

NOTE 10.

Une plante, ô prodige! à l'éclat de ses charmes
Unit de la pudeur les timides alarmes.

Les sensitives diffèrent tellement entr'elles par les fleurs et par les fruits, qu'on pourroit faire autant de genres qu'il y a d'espèces. Mais un point par lequel elles se rapprochent toutes, c'est que leurs étamines sont toujours plus longues que les corolles. Les plus curieuses sont la sensitive ou acacie de Farnèse à fleurs jaunes, en boules, odorantes; l'acacie d'ivoire dont les épines sont d'une blancheur éclatante; l'acacie à cornes, armée d'épines longues comme le bras et de la grosseur d'une corne de bœuf; l'acacie grimpante, qui d'une petite fleur produit une gousse énorme; et l'acacie pudique que l'on cultive dans les serres, moins encore pour la beauté de ses fleurs azurées, que pour la sensibilité exquise de ses branches et de son feuillage.

Ce sont des arbres de la famille des sensitives qui produisent la gomme rouge et la gomme blanche, confondues mal-à-propos dans les boutiques sous le nom de gomme arabique. Les anciens ne connoissoient que la première; ils donnèrent à l'arbre d'où elle sort le nom d'acacia. Il croît dans l'Arabie; on l'a trouvé aussi

dans les sables du Sénégal. Il s'élève peu et sous la forme d'un buisson irrégulier ; ses feuilles sont armées d'épines à leur base ; son bois est d'un rouge brun. Des diverses parties du tronc et des branches découle naturellement, pendant la fleuraison, une gomme rougeâtre, en larmes ou en boules, transparente et d'une saveur amère ; c'est la gomme arabique proprement dite. Adanson, qui le premier nous a donné une connoissance satisfaisante des gommiers, observe que le nom de *mimosa nilotica* ne convient guère à cet arbre, puisque, par le défaut d'une chaleur suffisante, il ne produit point de gomme sur les bords du Nil.

L'arbre d'où nous tirons la gomme blanche, plus estimée que la précédente, a la même hauteur et la même forme à peu près que le gommier rouge; mais son bois est blanc. Il se plaît sur les côtes maritimes et sablonneuses de cette partie de l'Afrique qui avoisine le Sénégal. C'est le *mimosa senegal* de Linné.

NOTE II.

L'amarylle étincelle.

Cette plante, nommée aussi lys Saint-Jacques ou Croix de Calatrava, produit une fleur dont le tissu ressemble à un velours rubis, parsemé

de poudre d'or. On voit quelquefois une grosse goutte à l'extrémité du style : elle paroît au lever du soleil, et est resorbée vers dix heures du matin. Mais sitôt qu'il est tombé dessus des poussières fécondantes, elle éprouve une véritable fermentation, change de couleur, et rentre dans le pistil pour n'en plus sortir.

NOTE 12.

Autour de l'agathis courent de longs festons.

Sa fleur est la plus grande des papilionacées : il en sort une gousse remplie d'amandes que l'on emploie comme alimens. On dit que dans les années pluvieuses, ce bel arbre se couvre trois et quatre fois de fleurs et de fruits.

NOTE 13.

Et l'aimable pervenche a rougi ses boutons.

Cette espèce, qu'on appelle communément pervenche de Madagascar, prend la forme d'un petit arbuste, brillant par ses feuilles du plus beau vert, et par ses fleurs d'un rose très-vif. Elle a besoin d'une chaleur artificielle pour passer l'hiver dans notre climat; mais comme elle fleurit l'année qu'on la sème, on en peut

jouir jusqu'à la fin de l'automne, sans le secours de la serre.

NOTE 14.

Sous de verts tamarins, etc.

Le tamarin est un arbre élevé, d'un vaste ombrage, originaire des montagnes du Guzarate, répandu aujourd'hui dans la Perse, l'Egypte, les parties méridionales de l'Asie, et jusqu'en Amérique. Ses fleurs ressemblent assez à celles de l'amandier. Il en sort une silique courte, épaisse, pareille aux gousses de nos fèves, divisée intérieurement en trois ou quatre cellules, qui contiennent chacune un petit noyau enveloppé d'une pulpe filamenteuse, dont l'acidité se trouve tempérée par un goût agréable de sucre. Cet arbre est très-sensible aux changemens que l'air éprouve par la vicissitude des jours et des nuits. On dit que son fruit se retire régulièrement sous les feuilles au coucher du soleil, et que le lendemain il reparoît dès le lever de l'aurore.

Les Hollandais emploient la plus grande partie des fruits du tamarin à faire cette bière sucrée qui forme la boisson ordinaire de l'Inde.

NOTE 15.

Où le nopal nourrit, sur ses bras épineux,
De la pourpre de Tyr l'héritier malheureux.

On compte vingt-quatre espèces de nopal, raquette, figuier d'Inde, opuntia ou cierges. Le plus éclatant de ces derniers, est le cierge à grande fleur, originaire du Pérou. Il a fleuri quatre ans de suite chez un cultivateur, au même jour et à la même heure, le 27 messidor, correspondant au 15 juillet. C'est d'ordinaire vers le soir qu'il développe ses pétales d'or et d'argent, et qu'il répand une odeur également suave et pénétrante. Il faut être attentif pour jouir de cette brillante apparition ; car, au bout de quatre heures, la fleur se fane et la beauté disparoît.

Mais l'espèce la plus utile est, sans contredit, celle que Linné nomme *cactus tuna*, laquelle porte et nourrit la cochenille. Cet insecte, dit Raynal, auquel nous devons nos belles couleurs de pourpre et d'écarlate, est de la grosseur et de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée sur un point de la plante presqu'au moment de sa naissance, y reste toujours attachée par une espèce de trompe, et ne présente qu'une croûte presque hémisphérique qui recouvre toutes les autres parties. Cette en-

veloppe change deux fois en vingt-cinq jours, et est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce terme, qui est l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit, et dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux, à l'aide d'ailes dont il est pourvu. Il voltige au-dessus des femelles immobiles, et s'arrête sur chacune d'elles. La même femelle est ainsi visitée par plusieurs mâles qui périssent bientôt après la fécondation. Son volume augmente sensiblement jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elle, annonce la sortie prochaine des œufs qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant, et se répandent bientôt sur la plante, pour choisir une place favorable et pour s'y fixer. Ils cherchent surtout à se mettre à l'abri du vent d'est : aussi l'arbrisseau sur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paroît-il tout vert, tandis qu'il est blanc du côté opposé sur lequel les insectes se sont portés de préférence. La récolte de la cochenille doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, et on les

fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords applati s'applique exactement contre la plante que l'on nettoie ensuite avec le même couteau ou avec un linge.

Elles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun-roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal, qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production nous vient du Mexique, et sur-tout d'une de ses provinces appelée Oaxaca.

NOTE 16.

Où le sable est couvert de grenades brillantes.

Le grenadier est originaire de Carthage, comme l'indique son nom de *punica ;* il ne s'élève jamais à plus de quatre ou cinq mètres (douze ou quinze pieds). A ses fleurs de couleur écarlate, succèdent des fruits d'un beau rouge, couronnés par les pointes du calice. Sous leur épaisse

et brillante enveloppe est une pulpe d'une saveur agréable, placée entre des cloisons membraneuses, remplie de semences assez semblables aux grains du raisin. L'écorce de la grenade servoit, du tems de Pline, à tanner les cuirs; elle sert encore aujourd'hui au même usage, et de plus à préparer les maroquins jaunes. On employoit chez les anciens la fleur, nommée balloste, pour teindre les habits.

NOTE 17.

Sur les myrtes voisins le bengali soupire.

Cet oiseau est une espèce de pinson dont le chant est doux et mélodieux. Il habite les régions les plus chaudes; son bec est rouge. Le plumage du mâle a une teinte fort agréable de pourpre; celui de la femelle tire sur le cendré.

NOTE 18.

Parmi les lataniers, etc.

Le latanier est un arbre de la famille des palmiers; on le distingue aisément par la forme singulière des quinze ou vingt feuilles qui couronnent sa tige. Elles sont d'abord plissées comme un éventail; elles s'ouvrent ensuite, s'étendent en rond, et au moyen des longues pointes qui

les terminent, imitent la forme d'un soleil rayonnant.

NOTE 19.

Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors.

Le fruit du cocotier, ou le coco, égale souvent en grosseur la tête d'un enfant. Sa première enveloppe est une écorce filamenteuse, épaisse d'environ deux centimètres (un pouce); la seconde, que l'on nomme la coque, est noirâtre et aussi dure que de la corne : celle-ci contient une substance molle comme celle d'une amande à demi-formée, mais d'un goût bien plus agréable. Si le fruit du cocotier n'est pas mûr, il renferme, au lieu de cette moelle savoureuse, un bon verre d'une liqueur claire, parfumée et légèrement acide. La plus grosse graine que l'on connoisse, est celle du coco; elle est de la grosseur d'un œuf d'oie : les feuilles du cocotier à fruit double des îles Séchelles, ont près de cinq mètres (quinze pieds) de long sur deux mètres et demi (sept pieds et demi) de large.

NOTE 20.

Je sens au pied des pins l'ivette résineuse.

Cette espèce de germandrée se plaît, comme les pins dont elle a l'odeur, dans les lieux

arides et sablonneux. Elle rétablit, suivant Tournefort, le cours ordinaire des esprits et des liqueurs dans les nerfs et dans les vaisseaux capillaires : c'est pourquoi elle est fort propre pour les maladies où le genre nerveux est attaqué.

NOTE 21.

Ici, l'euphorbe étend sa famille laiteuse.

Le nom d'euphorbe, donné à ces plantes, vient d'Euphorbius, médecin du roi Juba, et frère de Musa, médecin d'Auguste. Les euphorbes rendent par incision un suc blanc et ordinairement caustique. Ce lait a la propriété de chasser rapidement les corps légers placés à la surface de l'eau dans laquelle on en a laissé tomber une goutte. Il seroit à désirer que la chimie essayât de préparer de la gomme élastique avec le suc de nos euphorbes, d'autant plus que l'*hevea* de Cayenne, duquel on la retire, appartient à cette famille.

NOTE 22.

Loin de tous ses rivaux le corbeau solitaire,
Au haut de leur colonne, aime à bâtir son aire.

Il est souvent arrivé aux modernes de passer beaucoup trop légèrement sur les observations

des anciens. Aristote dit qu'on ne trouve que deux corbeaux dans les lieux resserrés et où les vivres ne sont pas abondans; que lorsque les petits peuvent voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid, et les bannissent bientôt de tout leur domaine. De nos jours, un auteur célèbre a paru reléguer ce fait parmi les fables; néanmoins la vérité est ici du côté de l'ancien naturaliste. A trois lieues de l'endroit où j'ai pris naissance, deux bois de haute-futaie ornoient les ailes d'un château assez considérable. Des milliers de corneilles s'étoient établies à la droite, et l'on y voyoit au printems presqu'autant de nids que de feuilles. Comme un peuple si nombreux faisoit de grands dégâts dans les campagnes, le seigneur du château permettoit alors de venir tirer dans son bois. La jeunesse des environs y accouroit. C'étoit durant quinze jours un bruit continuel de mousquetterie; c'étoit un carnage effroyable des pauvres corneilles. Cependant ces oiseaux voyoient tous les ans leur vie attaquée, leurs nids percés de balles, leurs petits sanglans tomber à terre, sans passer jamais sur la gauche, et sans chercher un asyle dans la futaie voisine. Celle-ci n'avoit que deux habitans, un corbeau mâle et femelle, que le château seul séparoit de la république désolée. Rien ne troubloit ce couple heureux; une paix profonde régnoit dans son territoire, car il étoit

expressément défendu aux tirailleurs d'en approcher. A moins qu'on ne dénichât quelquefois leurs petits, pour avoir de leur espèce, ils les élevoient avec une sécurité parfaite, jusqu'au moment où les ailes pouvant les porter, ils les envoyoient fonder ailleurs une colonie. On n'a point vu ces jeunes fugitifs tenter de s'établir dans le bois aux corneilles; la place étoit occupée, et il est à croire qu'on l'auroit défendue. Ils alloient donc au loin, ordinairement vers les bords de la mer, chercher quelque futaie encore inhabitée. Par-tout leur arrivée faisoit plaisir, parce qu'on savoit que le bois dont ils prenoient possession, ne seroit point envahi par les corneilles.

J'ai vu détruire depuis l'habitation de ces dernières : elles ont presque disparu; soit que dispersées sur une vaste étendue, leur multitude ne frappe plus les yeux comme auparavant; soit que leur émigration forcée en ait fait périr un grand nombre. Mais la seconde futaie qui subsiste, n'en a point accru sa population, et elle est demeurée tout entière aux deux corbeaux qui la possédoient.

Je puis ajouter d'autres témoignages non moins décisifs. Anderson dit qu'on a remarqué dans plusieurs petites îles situées aux environs de l'Islande, sur-tout dans les îles inhabitées, que sur chacune il ne se trouve qu'une seule couple

de vieux corbeaux qui, s'étant emparés de tout le district, s'y maintiennent de force. Ils attaquent les autres corbeaux qui veulent s'y établir, et ne les quittent qu'après les avoir chassés de leurs états.

Le docteur Martin (description des îles occidentales d'Ecosse) rapporte la même chose en parlant de trois petites îles, dans chacune desquelles il n'y a qu'une seule paire de corbeaux, qui chassent avec beaucoup d'impétuosité et de bruit tous les oiseaux de proie que le hasard ou qu'un projet d'établissement y amène, et qui en font sortir de même leurs petits aussi-tôt qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

Les éditeurs de la Bibliothèque Britannique, dans le tome premier, année 1796, citent une lettre datée de Belle-Isle dans le lac Erné, au nord de l'Irlande, laquelle leur a été communiquée, et renferme le fait suivant.

Un de nos amusemens dans nos promenades autour de cette île charmante, est de donner du pain à deux corbeaux qui l'habitent depuis au moins trente ans. Mylord Ross les y a trouvés lorsqu'il est venu s'établir dans sa terre, et il ne les a jamais perdus de vue depuis. S'ils apperçoivent quelqu'un, ils volent au-devant pour se faire voir, et vont se percher sur l'arbre le plus voisin, en attendant qu'on ait jeté ce qu'on veut leur donner: dès que nous sommes éloignés de huit

à dix pas, ils viennent prendre le pain que nous avons mis à terre pour eux; s'ils n'ont pas faim, ils vont le cacher. Ils nous suivent toujours, dans l'espérance qu'on leur donnera encore quelque chose, ce que nous faisons ordinairement dans trois ou quatre endroits différens. Ils connoissent mylord Ross mieux que personne, et ils l'ont suivi souvent à une demi-lieue hors de l'île. Ces deux corbeaux, qui sont mâle et femelle, ne permettent à aucun autre de même espèce de s'établir dans l'île; ils chassent tous ceux qui viennent, et mylord Ross a été souvent témoin de leurs combats. Dès que leurs petits sont en état de voler et de se nourrir eux-mêmes, ils les chassent aussi de l'île.

NOTE 23.

Le jour, ces mêmes bois épanchent dans les airs
Le fluide vital qui nourrit l'univers.

Ce fluide est le gaz oxigène, base de l'air pur, principe de la vie et de la combustion, un des plus grands agens de la nature. Il fut découvert par Priestley, en 1774. Les anciens, sans avoir décomposé l'air, en connoissoient une des plus intéressantes propriétés, celle de nourrir et d'entretenir la vie. *Spiritus etiam alimentum est,* dit Hippocrate. L'air ne doit cette propriété qu'au

gaz oxigène, le seul propre à la respiration. Les plantes, et sur-tout les forêts à raison de leur masse, répandent sans cesse durant le jour comme une rosée d'oxigène qui épure l'atmosphère, et répare la perte de celui que les hommes et les animaux absorbent en respirant.

NOTE 24.

Frais et riant séjour des sarcelles timides.

Nous avons en France trois espèces de ce genre; la sarcelle commune, *anas querquedula;* la sarcelle d'été, *anas circia;* et la petite sarcelle, *anas crecca.* Celle-ci reste dans le pays toute l'année. Elle cache, dit Buffon, son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moelle et de quantité de plumes : ce nid fait avec beaucoup de soin, est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle; la ponte qui se fait dans le mois d'avril, est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon; ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette; les femelles seules s'occupent du soin de la couvée; les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce temps; mais en automne ils retournent à leur famille. On voit sur les étangs ces sarcelles par compa-

gnies de dix à douze qui forment la famille; et dans l'hiver, elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes; elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage; sur les étangs, elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons. Elles ont le vol très-prompt; leur cri est une espèce de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars.

NOTE 25.

Un magnifique insecte habite leur feuillage.

Cet insecte est le capricorne odoriférant ou musqué, à corcelet épineux, d'un vert-doré luisant, à antennes médiocres d'un bleu-violet. Il se trouve en Europe sur les saules, et répand une odeur très-suave, semblable à celle de la rose.

NOTE 26.

De larges nymphæa, etc.

La fleur du nymphæa ou nénuphar blanc, est comparable à celle des plus belles plantes, soit indigènes, soit exotiques. Il suffira de dire qu'elle est aussi éclatante et plus étoffée que celle du lys. Vers sept heures du matin, elle commence à sortir de l'eau, et à midi elle est élevée de sept centimètres (trois pouces) au-dessus de

sa surface. Sur les quatre heures du soir, elle fait ses préparatifs pour la nuit, se ferme et rentre peu à peu dans son habitation aquatique, où elle demeure jusqu'au lendemain.

Dans un mémoire du citoyen Ribaucourt, au sujet des buccins d'eau douce qui naissent sur les feuilles du nénuphar, et qui, en les rongeant par dessous, y causent les taches jaunes et transparentes dont elles sont couvertes, se trouvent des observations curieuses sur le développement des feuilles de cette plante, et sur l'indice certain qu'il nous fournit du retard ou de l'accélération de l'hiver et des beaux jours. Ce fut sans doute au moyen de quelque observation semblable que Thalès donna autrefois une si noble leçon aux habitans de Milet. On lui reprochoit que sa science étoit stérile, puisqu'elle ne lui produisoit ni or ni argent. Pour réponse, le philosophe acheta, avant la saison, tous les fruits des oliviers qui étoient autour de la ville. Il avoit prévu que l'année seroit très-abondante; elle le fut, et Thalès tira de son marché un profit considérable. Mais, content d'avoir prouvé que le sage sauroit, plus vîte qu'un autre peut-être, arriver à la fortune, s'il la jugeoit digne de ses pas, il distribua aux marchands de Milet la totalité de son bénéfice.

Revenons aux observations du naturaliste moderne. La feuille du nénuphar sort du collet de

sa racine dès les premiers jours d'automne; elle reste très-petite et totalement roulée, pendant cette saison et la suivante; aux approches du printems, elle commence à grandir, à se dérouler peu à peu; son pétiole, d'abord à peine sensible, s'alonge, monte insensiblement à mesure que le tems s'échauffe, restant à son point dès qu'il survient le moindre refroidissement dans l'atmosphère; elle parvient à fleur d'eau et se déploie à la surface, aux beaux jours du mois de mai qui ramènent la chaleur d'une manière durable.

Me promenant avec un ami, dans le courant de septembre 1788, le long d'un étang où se trouvoit beaucoup de nénuphar, je fus surpris de ne plus voir aucune de ses feuilles hors de l'eau, ce qui n'a lieu d'ordinaire que vers la fin d'octobre; j'en augurai que les gelées commenceroient incessamment, et je conclus que l'hiver pourroit être long. L'événement n'a que trop vérifié ma prédiction, et mon ami, qui doutoit du pronostic, me l'a rappelé depuis plus d'une fois.

NOTE 27.

Et du mol édredon, etc.

L'édredon est ce duvet élastique, si chaud, si léger, dont la nature a couvert l'estomac d'une espèce de canard habitant des mers gla-

ciales, connu parmi nous sous le nom d'Eider, et que Linné appelle *anas mollissima.*

Le plus estimé est celui que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid, et qu'on recueille dans le nid même.

NOTE 28.

La châtaigne aquatique, etc.

Elle nage sur les eaux des étangs. La capsule qui contient l'amande est armée de quatre piquans durs et recourbés. Son fruit est farineux, nourrissant; on le vend dans plusieurs marchés d'Italie. L'industrie chinoise a su fertiliser jusqu'aux marais, en y cultivant cette plante. Elle couvre aujourd'hui presqu'entièrement le bassin d'Apollon à Versailles.

NOTE 29.

Aux Atrides blessés apportant le dictame.

Homère a célébré cette plante qui a mérité aussi les louanges du père de la médecine. Elle se plaît principalement dans la Crète, au milieu des rochers du mont Ida. Elle n'est pas inconnue aux chèvres sauvages, dit Virgile, quand la flèche rapide demeure attachée à leur flanc. C'étoit une opinion populaire chez les anciens,

qu'il suffisoit à un animal blessé de se frotter contre le dictame pour faire tomber le fer qui le déchiroit, et pour recouvrer ses forces avec la santé.

NOTE 30.

Du pavot, pour les grands, on découvrit l'usage.

Il s'agit ici du pavot à opium, cultivé en plein champ dans plusieurs provinces d'Asie. La graine de ce végétal ne participe point de la vertu enivrante et soporifique du suc de sa capsule. On la mange de tout tems en Orient, bouillie et assaisonnée avec quelques aromates. L'huile, qu'on nomme d'œillet dans le commerce, est faite avec cette graine.

NOTE 31.

Une rose odorante étale sa blancheur.

La rose musquée ou muscate, que désigne ce vers, est celle dont on fait dans la Grèce, le Levant et à Tunis, l'huile ou essence de rose si estimée. Il est étonnant que cette espèce, si facile à multiplier, ne soit pas plus commune en France, et que nos parfumeurs ne l'emploient pas de préférence aux autres roses dont ils font usage.

NOTE 32.

Et la feuille d'acanthe embellit les colonnes.

C'est à son feuillage que l'acanthe doit sa célébrité. On dit qu'une fille de Corinthe étant morte peu de jours avant un heureux mariage, sa nourrice désolée mit dans un panier divers objets qu'elle avoit aimés, le plaça près de son tombeau sur un pied d'acanthe, et le couvrit d'une large tuile pour préserver ce qu'il contenoit. Au printems suivant l'acanthe poussa; se larges feuilles entourèrent le panier, mai arrêtées par les rebords de la tuile, elles se courbèrent et s'arrondirent vers leur extrémité. Prè de là passa un architecte nommé Callimaque; il admira cette décoration champêtre, et résolut d'ajouter à la colonne corinthienne la belle forme que le hasard lui offroit.

Fin des Notes du second Chant.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

NOTE I.

Les unes (les graines)
Se conservent sous l'herbe et germent dans leur tems.

Presque toutes les graines, abritées du contact de l'air, conservent pendant des siècles leur vertu germinative. La terre en renferme des milliards dans ses entrailles, et lorsqu'elle vient à être tournée ou creusée, ces graines jusqu'alors enfouies lèvent et couvrent sa surface. On voit souvent, à la place d'anciens bâtimens détruits, paroître des végétaux qui ne croissent pas aux environs. Ainsi le *sisymbre irio*, qui ne venoit point autour de Londres, couvrit, après un incendie, le sol d'un quartier de cette capitale. La même chose est arrivée auprès de Versailles, sur le terrein d'une vieille tour démolie. Peut-être les graines qui ont levé alors, étoient-elles cachées dans la terre depuis deux ou trois cents ans. Il semble, d'après cela, qu'il ne seroit pas impossible, en semant des terres de tourbières, de se procurer quelques plantes inconnues.

NOTE 2.

La bardane a bientôt reconquis ses domaines.

Le caractère distinctif de cette plante se trouve dans son calice globuleux dont les écailles sont terminées par des aiguillons crochus, et dans ses grandes feuilles pétiolées cordiformes et sans épines. Ses racines cuites ne sont guère moins bonnes que celles des scorsonères.

NOTE 3.

Et l'hièble touffu domine sur les plaines.

Cette plante est un véritable sureau herbacé. Même port, même caractère de fleurs et de fruits, hormis toutefois que les corymbes du sureau noir sont partagés en cinq, et que ceux de l'hièble le sont en trois. Sa racine, son écorce moyenne et ses feuilles sont purgatives.

NOTE 4.

Tel surnage le fruit du cirier odorant.

L'Amérique septentrionale produit deux espèces de ciriers; l'un est originaire de la Louisiane, c'est celui que Linné a décrit sous le nom

de *myrica cerifera*, et qui s'élève à la hauteur de trois à quatre mètres (neuf ou douze pieds). Il fut le premier connu en Europe. Les graines qu'on apporta en France ne levèrent que dans les serres chaudes; sa culture demande des soins, et il ne fleurit que très-rarement. L'autre est le cirier de Pensylvanie, dont la tige ne monte pas au-delà d'un mètre et demi (cinq pieds), qui porte des feuilles plus larges et plus courtes, dont le fruit enfin est plus gros. Celui-ci s'est parfaitement acclimaté. Il végète avec vigueur, et résiste au froid le plus rigoureux. Les marécages, les bords humides et sablonneux de la mer sont des terreins qui lui conviennent. Un arbrisseau bien fertile peut fournir jusqu'à sept livres de baies qui rendent près de deux livres de cire. On retire cette cire par le moyen de l'eau bouillante, en ayant soin, pour la détacher, de remuer et de froisser les graines contre les parois du vase. Peu de tems après on la voit s'étendre en forme de graisse à la surface de l'eau. Les bougies de cette cire végétale parfument les appartemens; leur lumière est vive et claire, sur-tout si, dans la manipulation, l'on ajoute un peu de suif, comme en Amérique. Le cirier se multiplie de graines et de drageons; cette dernière méthode est la plus prompte. Il récrée la vue par le vert animé de son feuillage, dont l'hiver même ne le dépouille pas; il flatte l'odorat, et purifie, par

ses émanations balsamiques, l'air insalubre des marais au milieu desquels il habite.

NOTE 5.

Vos asters étoilés, rayonnantes parures.

Ce magnifique genre est très-nombreux; il renferme trente-huit espèces, dont le plus grand nombre nous vient de l'Amérique septentrionale. Catesby a le premier apporté en Europe l'aster à grande fleur. Il est bon d'observer que les plantes vivaces et annuelles, dont l'Amérique septentrionale a émaillé nos jardins, ne fleurissent que pendant notre automne. En général, les plantes des climats les plus froids et celles des hautes montagnes fleurissent au printems de la France; celles des tropiques, dans les chaleurs de notre été; et celles du cap de Bonne-Espérance, durant notre hiver qui répond à l'été de leur pays.

NOTE 6.

Quand le doux chant des grives
Charme, dans les forêts, les nymphes attentives.

Les grives, dit Montbelliard, viennent des climats septentrionaux dans nos contrées vers le commencement de l'automne, avec ces volées

innombrables d'oiseaux de toute espèce qu'on voit, aux approches de l'hiver, traverser la mer Baltique, et passer de la Laponie, de la Sibérie, de la Livonie dans les pays plus méridionaux. S'il survient au printems de fortes gelées, les grives se retirent vers les fontaines où elles maigrissent. Celles qui restent l'été en Europe, se tiennent dans les bois en montagnes. Aux approches de l'hiver, elles quittent l'intérieur des bois où elles ne trouvent plus de fruits ni d'insectes, et elles s'établissent sur les lisières des forêts ou dans les plaines contiguës : c'est sans doute dans le mouvement de cette migration que l'on en prend une si grande quantité, au commencement de novembre, dans la forêt de Compiègne. Il est rare, suivant Belon, que dans le même tems les différentes espèces se trouvent en grand nombre dans les mêmes endroits.

NOTE 7.

Il nous rend aujourd'hui pour loyer de nos peines
Autant de rejetons qu'il a reçu de graines.

Le jardinage, cet art charmant né du travail le plus opiniâtre et de la plus heureuse industrie, nous a enrichis de fleurs doubles, de fruits aussi admirables par leur grosseur et par l'éclat de leur robe, que par la délicatesse de leurs sucs

et la diversité de leurs goûts. Nous lui devons les tendrons, les asperges, les herbes potagères, les savoureux légumes. Toutes ces richesses s'évanouiroient si l'homme suspendoit ses peines. Les plantes qui nous donnent d'aussi précieuses dépouilles, abandonnées à elles-mêmes dans un sol négligé, reprendroient leur naturel agreste. Ainsi la vigne, mère des doux raisins, n'en produiroit que d'acides; à la suavité de la reinette succéderoit l'âpreté de la pomme sauvage; au lieu des sucs délicieux de la poire, une chair revêche offenseroit le palais; l'abricot, charme de l'odorat et du goût, la pêche, pleine d'un sucre relevé, n'offriroient qu'une substance sèche et pâteuse; plus de douces amandes; l'asperge résisteroit aux dents; la cerise les agaceroit; les laitues s'armeroient d'épines: tous les légumes enfin et tous les fruits détériorés, deviendroient vils et rebutans. *Linné.*

NOTE 8.

Bientôt, grâce à mes soins, prenant des sucs plus doux,
L'ache, au sein de la terre, iroit blanchir pour vous.

L'ache ou le persil des marais se plaît le long des ruisseaux et dans les terreins humides. C'est à l'Italie que nous devons l'agréable variété connue sous le nom de céleri. Tournefort con-

seille de prendre six onces du suc des feuilles d'ache, au commencement du frisson, comme un spécifique contre les fièvres intermittentes. Il assure qu'un gros d'extrait des mêmes feuilles, mêlé avec deux gros de quinquina, est un remède non moins efficace dans la fièvre quarte.

NOTE 9.

Le ceps épais et blanc sous sa robe enfumée.

Le ceps ou cèpe, autrement nommé gyrole et bolet comestible, *boletus edulis,* Bulliard; *boletus bovinus,* Linné, se trouve tout l'été dans les bois, les vallées et les lieux couverts. On peut le manger cru à la poivrade, lorsqu'il est encore frais; ou l'employer dans les ragoûts, sec et coupé par tranches. C'est dans ce dernier état qu'on l'envoie de Provence à Paris.

Il est bon d'observer que parmi les bolets à chair tendre, on n'en connoît aucun qui soit dangereux.

NOTE 10.

Là, croît ce champignon, délice des festins,
Que l'art fait chaque jour naître dans nos jardins.

Celui-ci est l'agaric champêtre si connu dans les cuisines; il vient en tout tems sur des couches composées de fumier de cheval; on le trouve

aussi en automne sur les collines et dans les pâturages secs.

NOTE 11.

Par-tout le mousseron pullule sous les herbes.

On cueille et l'on conserve ce petit champignon pour le mettre dans les ragoûts, comme le mousseron printannier. Il flatte autant le goût et l'odorat, mais il est un peu plus coriace.

NOTE 12.

Et l'oronge a dressé ses pavillons superbes.

L'oronge, commune dans le midi de la France, se montre aussi aux environs d'Etampes, dans les mois de fructidor et de vendémiaire. Les anciens l'ont plus d'une fois célébrée, et aujourd'hui on la recherche encore pour les tables les plus somptueuses.

NOTE 13.

Approchons, c'est l'instant où sur ses vastes bords
Le terrible Océan répand tous ses trésors.

Le sol ou le fond de la mer est composé de rochers, de sables, de madrépores, de coraux, de pointes d'oursins, de crustacés. Les plantes

marines s'y attachent à l'aide de la glu de leur écorce, ou par une plaque formée de leur propre substance, laquelle s'étend et prend la forme du corps qu'elle embrasse. Nous sommes bien loin jusqu'à présent de les connoître toutes; aucun Salomon n'en a pu suivre les nombreuses familles, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope marine. Le peu de connoissance même que nous en avons, nous le devons principalement aux tempêtes. Durant la tourmente périodique de nos mers vers l'équinoxe d'automne, les flots, impétueusement poussés dans tous les sens, arrachent un grand nombre de végétaux cachés sous l'abîme, et les déploient à nos yeux sur les rivages. Ainsi, sans les tempêtes, non-seulement les eaux de la mer se corromproient, feroient périr les poissons et infecteroient les continens, mais encore presque toutes les richesses végétales de l'Océan nous seroient à jamais inconnues.

NOTE 14.

Se nourrît par la tige, et vécût sans racines.

Les fucus n'ont presqu'aucun rapport dans la végétation avec nos plantes terrestres. Leur partie inférieure, celle qui paroît tenir lieu de racine, ne sert point à leur nutrition. Si vous la coupez, le fucus perd ce qui l'attachoit à sa

place, mais non ce qui le faisoit vivre; il continue à se nourrir au moyen de pores nombreux, et de petits filamens ou suçoirs, dont chacun des pores est accompagné.

C'est par un effet du même mécanisme que chaque partie des végétaux marins a sa vie propre et indépendante. Les branches ont une provision complète d'organes : séparées de la tige, elles végètent comme à l'ordinaire, et poussent elles-mêmes de jeunes rameaux auxquels il ne manque rien pour subsister.

On trouve dans la mer des plantes molles et ligneuses, des herbes et des arbres. La substance des premières, façonnée en glandules dont la réunion forme un tissu flexible, est à-peu-près pareille au corps de nos graminées. La substance des secondes ressemble à la matière dont le bois du cerf est formé, et comme d'ordinaire elle acquiert de la transparence vers l'extrémité des rameaux, chaque branche paroît terminée par une perle.

Il n'est rien de plus riche ni de plus éclatant que ces herbes et ces arbrisseaux. On voit partout, sur leurs longs rubans ou autour de leur écorce, briller les couleurs de la rose, du safran et de l'iris. La grâce et la diversité, soit des formes, soit des attitudes, est véritablement admirable; ajoutez leurs vertus médicinales, leur utilité dans l'économie domestique, leur prix pour les marins égarés sur les déserts de

l'Océan, et vous conviendrez que les plantes nautiques méritent bien de trouver leur naturaliste et leur chantre.

Essayons d'en prendre une idée; et pour les voir dans leur site natal, avec toute leur fraîcheur, et groupées, pour ainsi parler, des mains de la nature, descendons en imagination dans leur élément. Si nous commencons par la Méditerranée, nous verrons le long de ses grèves et sur ses rochers une bruyère jaunâtre, *fucus erica marina,* couverte de baies, ligneuse et haute comme la bruyère de nos landes. Cette plante offre des asyles à une multitude d'insectes et de petits coquillages, elle fournit d'alimens plusieurs poissons et différens oiseaux de marine. Mais le plus précieux varech de la Méditerranée est sans contredit le vermifuge si utile aux enfans, la coralline de Corse, nommée *fucus helminthocorton,* dont les filamens sont capillaires, longs de huit à dix lignes, rameux, d'une couleur rousse ou purpurine, réunis et entrelacés par petites touffes.

On ne finiroit jamais si l'on vouloit s'arrêter aux plantes communes à toutes les mers. Laissons donc celles qui remplissent le port de Carthage et les rades antiques de la Grèce; passons le détroit sur lequel domine Gibraltar, et allons herboriser dans l'Océan.

Sur les côtes d'Espagne, de France et d'An-

gleterre se trouve l'algue empourprée, *fucus purpureus,* qui ressemble à une branche de corail marquée de taches noires et couronnée de perles. Cette belle plante pourroit remplacer dans nos teintures l'ancien murex de Tyr et la cochenille du Nouveau-Monde. Ici le *fucus pavonicus* étend ses feuilles minces et découpées, semées d'yeux brillans comme la queue du paon; là s'élèvent deux arbustes de corne, *fucus plicatus, fucus corneus,* le premier couvert d'une lame d'or, le second d'une écorce d'argent. Ailleurs le *fucus plicatus aphillus* représente par sa forme les cordes de la lyre antique: on diroit qu'Arion a laissé tomber son luth au fond des eaux, ou que les Néréides, après un concert, y ont oublié les cordes de leurs instrumens.

Au pied des dunes de la Normandie s'étendent sous la mer de vastes pâturages. Ces prairies pélagiennes, défendues en quelque sorte par une espèce d'épine, *fucus spinosus,* sont couvertes d'un trèfle succulent, *fucus palmetta,* et nourrissent des troupeaux nombreux de veaux marins. Sur les mêmes plages croît une laitue appelée *fucus tremella lactuca,* dont les feuilles plissées et onduleuses, variant du vert au rouge et au jaune, sont un remède efficace contre la fièvre, la douleur de tête et les insomnies.

C'est près de la Norwège et autour des longues colonnes de rocher qui en fortifient les rivages,

que se plaisent le *fucus siliquosus* et le *fucus bastera.* Les siliques de l'un renferment dans un suc visqueux une multitude de graines; l'autre ne porte dans sa gousse qu'une semence, mais grande, blanche en dedans comme la farine de froment, et d'un goût assez agréable.

Si nous tournons vers la terre sulfureuse d'Islande, nous verrons la canne à sucre de l'Océan, que les Islandois nomment soël, et les botanistes *fucus saccharinus.* Sa feuille, qui a quatre aunes de longueur, sort d'un pédicule qui n'a pas deux pouces; elle ressemble à un ruban étroit, couleur d'olive, et est toute couverte d'une efflorescence blanche et sucrée. Cuit au lait, le soël devient une excellente bouillie; grillé et ensuite assaisonné au beurre, il est encore un très-bon mets. Les moutons en sont friands, et les bestiaux le mangent avec avidité dans l'état de fraîcheur ou de sécheresse.

Bientôt emportés vers le pôle, nous nous trouvons au milieu du fluide attractif qui se fait sentir dans tout l'univers, et par une route interdite jusqu'ici aux navigateurs, nous arrivons au premier des détroits, à celui qui sépare le monde ancien du nouveau; puis côtoyant les îles d'Anadir, nous touchons enfin aux bords glacés des Kamtkchadales. La première plante qui se présente, est le *fucus dulcis,* substance mince et diaphane, dont le fond vert est agréablement

nuancé de rouge. Elle entre dans la nourriture des habitans, et sa feuille séchée donne à l'eau qu'ils boivent une odeur de violette. De tous côtés, parmi les éponges, brille le rosier marin, *fucus rosa marina,* dont le pédicule, passant à travers la fleur qui le couronne, porte de degrés en degrés une seconde et une troisième rose. Partout les violettes marines, *fucus turbinatus,* étendent leur feuillage jaune sur les rochers, et des touffes de gazon, *fucus sericeus,* semblables à une soie vermeille, servent de litières aux morses et aux lamantins.

La mer qui environne les îles de l'orient va nous fournir une algue aussi précieuse que la muscade et le girofle, c'est le *fucus edulis.* La nature a chargé une très-petite hirondelle nommée salangane, *hirundo esculenta,* de lui donner la préparation convenable. Cette hirondelle la cueille sur les eaux où elle flotte comme une gelée demi-transparente, la pétrit avec son bec, et l'attache aux voûtes des rochers pour servir de berceau à ses petits. Dans cet état et sous le nom de nid, cette plante est singulièrement recherchée au Tunquin et à la Chine; elle sert d'assaisonnement aux viandes les plus délicates, et les Européens même qui vivent aux Indes en font leurs délices.

Près de l'île de Java croît le chanvre nautique, *fucus tendo,* avec lequel on fabrique des filets ou

des cordages, et dont le fil, mis en trois, résiste à la main la plus forte. Cette production, si utile à des peuples voisins de l'Océan, se retrouve au Brésil sous les mêmes parallèles.

Poursuivons notre route à travers un nombre infini de poissons phosphoriques et de plantes lumineuses; laissons sur la gauche le continent de la Nouvelle-Hollande, et seuls au milieu de l'Océan Indien, arrêtons-nous pour admirer la providence qui a placé dans cette vaste mer trois végétaux capables de relever un équipage abattu par la famine. Ces plantes sont le *fucus clathrus*, *fucus bracteatus*, *fucus agarum*: outre la propriété alimentaire, un goût de rave qui leur est commun annonce encore leur vertu anti-scorbutique. La forme de l'agar ou *fucus agarum* est tout-à-fait extraordinaire. C'est une espèce de feuille ronde, large à-peu-près d'un pied, et criblée de trous par lesquels l'eau passe comme à travers un tamis.

Vers le 50e degré de latitude australe, et le 8e de longitude, à partir du méridien de l'île de Fer, se trouve le varech que M. Banks appelle *fucus giganteus*. Sa tige n'est pas plus grosse que le doigt, mais sa longueur est incommensurable. On sait que la lumière du soleil ne pénètre qu'à six cents pieds environ, à travers l'eau la plus claire, et que sa chaleur n'arrive qu'à cent cinquante. Une partie de cet énorme végétal est

donc soumise en même tems à la double influence de la lumière et de la chaleur, une autre partie éprouve l'action seule de la lumière, et le reste est plongé dans une froide obscurité. De cette diversité d'impressions sur la même tige, doivent résulter des différences et des phénomènes de végétation, qui feroient le charme du naturaliste, si l'on pouvoit se procurer la plante entière.

A la pointe d'Afrique, l'Océan nourrit un arbrisseau de trois pieds de hauteur, de la forme et des couleurs les plus agréables; on le nomme *fucus versicolor*, et on le transporte jusqu'en Hollande pour orner les cabinets des curieux. La mer en est remplie aux environs du Cap de Bonne-Espérance; il y couvre les rochers, dont quelques-uns, revêtus de ses tiges brillantes, paroissent de loin comme des vaisseaux pavoisés.

Maintenant nous allons suivre la route des navires qui reviennent en Europe, et traverser les prairies flottantes que l'on rencontre depuis les Canaries jusqu'aux Açores, et qui ont fait donner le nom de mer verte à cette partie de l'Océan.

La plante qui nage en si grande quantité sur les flots est le sargasso, *fucus natans*, espèce de varech dont les feuilles sont purpurines, les rameaux jaunâtres et couverts de baies noires, pareilles à celles du genévrier, mais toujours

vides. Il a un pied de longueur, ne va jamais à fond, et garde l'équilibre avec les eaux. Préparé au vinaigre, on le mange avec la viande. Au reste, il couvre tellement certains parages, ses touffes sont quelquefois si épaisses et si serrées, que l'Océan ressemble à un marais herbeux, et que la proue du vaisseau peut à peine s'y ouvrir un passage.

NOTE 15.

Reconnois au Tangut ces puissans végétaux
Qui de l'avide parque émoussent les ciseaux.

La meilleure rhubarbe croît naturellement sur les montagnes, entre des rochers, dans cette partie de la Tartarie qui est soumise à la domination chinoise, et habitée par les Tanguts ou Tongouzes. On préfère les vieilles racines que l'on reconnoît à leurs tiges larges et épaisses. Les Tongouzes commencent à les tirer de terre au printems. L'exportation de celles de la première qualité est défendue, mais on en obtient par un moyen plus puissant que les défenses; on gagne par des présens les préposés, et ceux-ci en laissent mêler dans les sacs avec les racines inférieures. Il y a quatre espèces de rhubarbe bien connues : le *rheum rhaponticum*, dont les pétioles sont marqués d'une étroite rainure dans toute leur longueur; le *rheum compactum*, dont

les feuilles sont creusées en gouttière, à plein pétiole: voilà le seul caractère qui les distingue, et leurs vertus sont les mêmes. Il en faut une plus forte dose pour purger que des deux suivantes, le *rheum palmatum* et le *rheum ondulatum*: d'après Linné, c'est le *palmatum* qui fournit la vraie rhubarbe de la Chine; selon les missionnaires, c'est l'*ondulatum*: mais Pallas a prouvé que ces deux espèces s'employoient indifférement, et que leur rhubarbe étoit également bonne. Le *rheum ondulatum*, ou l'espèce à feuilles ondées, réussit beaucoup mieux dans le climat de Paris; la rhubarbe qu'on en tire est même préférable à celle qui nous vient par des caravannes russes. Celle-ci, en effet, avant de nous arriver, a souvent servi à teindre les soies en jaune; car la rhubarbe a la propriété de leur donner une couleur d'or, mais qu'on n'a pas encore réussi à bien fixer. Le *rheum ondulatum* aime les terres fortes et profondes.

NOTE 16.

Que se découvre enfin le panax desiré.

Cette plante si célèbre dans l'Asie orientale, où elle est regardée comme un remède universel et souverain, et où elle se vend au poids de l'or, croît dans la province de Siamsai, dépendante de la Chine, entre le 40e et le 47e degré de la-

titude nord. Sa tige qui ne s'élève pas à plus de quatre décimètres (16 pouces), porte à sa sommité trois feuilles composées chacune de cinq folioles, et du centre desquelles part un pédicule terminé par un petit bouquet de fleurs herbacées. Aux fleurs succèdent des baies couleur de rose et à deux loges. Sa racine est mince, raboteuse, et d'ordinaire partagée en deux branches; ce qui lui a fait donner par les Chinois le nom de cuisse-d'homme. Elle est jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, d'un goût aromatique; elle devient demi-transparente après la dessiccation. Le ginseng est en ferme à la Chine; on le porte à la douane, où il est acheté de la part du prince, et de-là débité en son nom dans l'empire.

Kien-Long, empereur de la Chine, parle ainsi de cette plante dans le beau poëme qu'il a composé à la louange de Moukden, patrie et demeure de ses ancêtres.

Il est une plante que je n'ai pas encore nommée, parce qu'elle n'a point de nom propre; de sa tige sortent des branches qui, en se partageant, ne forment des rameaux que de trois en trois; et ses rameaux, toujours triples, sont ornés de feuilles qui ne croissent jamais que de cinq en cinq. La plus précieuse substance de la terre s'amasse autour d'elle pour la nourrir; c'est la reine des plantes; c'est elle dont la vertu ren-

droit l'homme immortel, s'il avoit été donné à l'homme de pouvoir l'être.

Je crois devoir transcrire du même ouvrage le passage suivant sur les montagnes. Le Moukden a été traduit en français par le père Amiot, missionnaire à Péking.

« Montagnes! c'est par vous que je commence. Montagne de fer, montagne brodée, vous ne vous montrez de si loin que pour diriger les pas du voyageur; vous ne présentez une forme et des couleurs si singulières que pour suspendre sa fatigue et le récréer; vous êtes un signal non équivoque de la route qu'il doit tenir pour parvenir sans obstacle au doux terme de son repos. Montagne au sommet uni, montagne au pic boisé, montagne porte de pierre, montagne mère des eaux orientales, vous ferai-je envisager par tout ce que vous offrez de majestueux, de brillant, de gracieux et de tendre, ou par ceux de vos spectacles qui inspirent la tristesse ou la terreur? Non: il suffit de vous nommer pour vous faire connoître. C'est en vain que je voudrois essayer de décrire ces amphithéâtres couverts d'une agréable verdure qui vous décore presqu'en tout tems, ces perspectives ravissantes qui présentent dans le lointain une pente presqu'insensible, sur laquelle les yeux peuvent se promener sans cesse, avec un plaisir toujours nouveau, ces monticules groupés qui semblent se

reproduire de distance en distance; ces eaux pures qui, tombant par cascades multipliées, vont par diverses routes se rejoindre enfin dans la plaine pour y former des fleuves, des rivières et une multitude infinie de ruisseaux : c'est en vain que je voudrois représenter ces hautes et épaisses croupes qui cachent au loin la lumière du soleil pendant le jour, et la clarté de la lune pendant la nuit; ces pointes orgueilleuses qui, après avoir percé les nues, s'élèvent encore pour atteindre à la hauteur du ciel : c'est bien plus inutilement que je m'efforcerois à tracer l'image de ces creux enfoncés, de ces cavernes ténébreuses, de ces fentes énormes, de ces rochers hérissés, de ces précipices affreux dont on n'ose approcher, de ces gorges dangereuses qui inspirent la crainte, et de ces gouffres profonds qui font horreur à voir. Quelle éloquence assez vive, quel pinceau assez hardi pourroient ébaucher, désigner même une partie de ce que vous offrez dans les deux genres? Vous êtes au-dessus de toute expression; seules, vous pouvez en vous montrant nous donner l'idée de ce que vous êtes.

» Si les beautés qui vous distinguent sont contrastées par des objets qui semblent vous dégrader à nos yeux, c'est parce que vous n'êtes pas uniquement pour le plaisir et l'utilité de l'homme. La brute qui presse la terre avec ses pieds, le

reptile qui se traîne, le volatile qui fend les airs, doivent aussi trouver chez vous où se retirer et de quoi se nourrir : enfans de la nature, de cette mère universelle qui veille sur tout, ils ont tous également droit d'en être protégés. Ouvrez-leur donc, ô montagnes! ouvrez-leur votre sein; que vos précipices et vos cavernes soient le repaire des plus féroces d'entr'eux! que vos creux et vos rochers escarpés servent de retraite aux autres! soyez un asyle pour tous; multipliez vos productions pour leur nourriture; laissez couler vos claires eaux pour les désaltérer. Nous n'en sommes point jaloux; nous vous en admirons davantage.

NOTE 17.

Il semble, en contemplant l'érable au haut des monts,
Qu'un soleil lumineux le couvre de rayons.

L'érable se reconnoît facilement à ses feuilles opposées, à ses fruits formés de deux capsules réunies par la base et terminées chacune par une aile. Vers le milieu de l'automne tout son feuillage se peint du plus beau jaune. L'espèce la plus célèbre est l'érable à sucre du Canada; il ressemble à l'érable platanoïde de nos bois, mais il n'est point lactescent comme ce dernier, et ses boutons, au lieu d'être verts, ont une cou-

leur brune. Au reste il s'est refusé jusqu'ici à donner du sucre en France.

NOTE 18.

La scabieuse en deuil intéresse mon cœur.

Les teintes sombres de cette plante lui ont fait donner en quelques endroits le nom de fleur des veuves. L'espèce nommée *succise*, dont il est ici question, se trouve dans nos bois et sur nos collines où sa tige ne passe guère sept à huit décimètres (deux pieds et demi) de hauteur. Mais dans les forêts septentrionales de la Russie, Pallas a observé qu'elle monte ordinairement à la hauteur d'un homme. Son conducteur sauvage la recommandoit en décoction contre les douleurs d'entrailles, l'assoupissement et les étourdissemens.

NOTE 19.

Pourquoi des vins d'Aï l'éloquent défenseur,
Du Champenois paisible oubliant la douceur,
A-t-il osé flétrir d'une satyre amère,
Un jus délicieux qu'il ne connoissoit guère?

Vers l'année 1712, il s'éleva entre deux célèbres professeurs dans l'université de Paris, MM. Grenan et Coffin, une dispute sur la prééminence des vins de Bourgogne et de Champagne.

Chacun plaida sa cause en homme de lettres, et fit paroître, au lieu de mémoire, une belle ode latine. Le public applaudit, sans vouloir prononcer, et les deux vins ont continué de faire concurremment les délices de la table. Mais le poète champenois s'avisa, dans sa dernière strophe, d'attaquer le cidre, en le qualifiant de misérable limon de Neustrie. Cette agression pouvoit soulever contre Coffin de redoutables adversaires : toutefois il n'y eut point d'hostilités. Les partisans du cidre pardonnèrent; et comme eux, pour toutes représailles, nous adressons au Champagne ainsi qu'au Bourgogne ces beaux vers où Rosset, après l'énumération des vins les plus estimés, s'écrie plein d'enthousiasme :

Que ces illustres noms s'abaissent devant toi,
Délicieux Bourgogne, et respectent leur roi.
Rassemblée à ta vue, une riante troupe
Boit, avec la santé, la joie à pleine coupe.
Rival digne de toi, le Champagne à son tour
Porte les jeux, les ris, les grâces et l'amour :
De sa vive liqueur la mousse enchanteresse
S'élance en bondissant, et fend l'air qui la presse;
Son éclat est plus pur que celui du cristal,
Et l'ambre de sa sève au nectar est égal.
Emules immortels, contens de votre gloire;
Tous deux, sans l'obtenir, disputez la victoire :

Armez vos partisans; leurs guerres sont des jeux,
Les Ris et les Amours combattent avec eux.

NOTE 20.

Ira-t-il secouer le gland dans les forêts?

Pline comptoit de son tems treize espèces différentes de gland; nous n'en connoissons encore aujourd'hui que quatorze, et dans ce nombre une seule peut, sans aucune préparation, nous servir d'aliment; c'est le fruit de l'hyeuse aux glands doux. L'arbre qui le porte s'élève à la hauteur des chênes ordinaires, et conserve toute l'année sa verdure. Ses fruits ont le goût de la châtaigne; leur grosseur surpasse de moitié celle de nos plus gros glands. Originaire de la Grèce, il se plaît en Italie, en Espagne, et il viendroit parfaitement dans les plaines sablonneuses de nos départemens méridionaux. C'est à cet arbre que les Grecs, encore sauvages, alloient demander leur nourriture dans la forêt de Dodone: C'est de lui que parle Virgile au commencement des Géorgiques:

Bacchus et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis.

« Bacchus et bienfaisante Cérès, si par votre

» faveur la terre a changé le gland de Chaonie
» pour les épis féconds, et mêlé les ondes
» d'Achéloüs au jus des raisins ».

NOTE 21.

Une fréquente toux, de longs étouffemens.

Jean Vivenzio, médecin à Nole, a décrit sur les lieux mêmes, en 1760, les symptômes et les caractères de cette terrible épidémie. Elle provenoit des particules ammoniacales et vitrioliques qui, s'élevant en forme de mofètes de la bouche du volcan et de la superficie des laves, s'insinuoient avec l'air dans la poitrine, ôtoient la respiration, serroient et irritoient la membrane intérieure des poumons.

La maladie attaqua sur-tout ceux qui travailloient dans les campagnes, et qui y demeuroient des jours entiers. Il ne mourut aucun malade au-dessous de l'âge de 18 ans.

Les saignées et les autres remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, tels que les vésicatoires, l'oximel avec le nitre, etc. les décoctions d'orge, la vapeur de l'eau et du vinaigre, reçue dans la bouche au moyen d'un entonnoir, tout cela ne faisoit qu'augmenter l'embarras de la respiration, et rendre la toux plus opiniâtre.

On trouva à la fin quelques moyens de salut, ce fut d'appliquer aux malades des linges trempés dans des décoctions tièdes de mauve et d'althæa; de leur en faire souvent recevoir la fumée dans la bouche; d'en mettre dans leur chambre afin qu'ils en respirassent la vapeur; d'employer intérieurement les émulsions d'amandes douces, de graines de melon et de pavot blanc, dulcifiées avec du syrop de violettes. Mais il falloit recourir à ces remèdes dès le commencement de la maladie; le moindre délai les rendoit inutiles.

NOTE 22.

La manne y distilloit.

Dans la Calabre et la Sicile, on recueille la manne sur les tiges et sur les feuilles de deux espèces ou variétés de frêne, dont l'un est le *fraxinus humilior sive altera Theophrasti minore et tenuiore folio*, C. B. pin. 416; et Tournef. inst. L'autre se nomme *fraxinus rotundiore folio*, C. B. Pin. 416; et Tournef. inst.

Le respectable Malesherbes ayant écrit en Calabre pour avoir des branches du frêne à la manne, on lui envoya des rameaux du frêne à fleur, ou *fraxinus ornus*, Lin. espèce très-distincte des deux précédentes : ce qui semble

prouver qu'on recueille la manne sur plusieurs espèces de frêne.

On en a récolté des grains, au Jardin des Plantes de Paris, sur un autre frène que l'on y désigne par le nom de frêne à feuilles de lentisque, *fraxinus lentiscifolia.*

La manne découle encore de plusieurs autres plantes, telles que les mélèzes, et l'espèce de sainfoin connue dans l'Orient sous le nom d'alhagi, *hedysarum alhagi*, Lin.

On m'a assuré qu'en Calabre les mêmes espèces de frêne qui, dans un terrein, donnoient de la manne, refusoient quelquefois d'en produire dans le sol voisin.

Fin des Notes du troisième Chant.

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

NOTE I.

Ni l'ambre que la mer épure dans ses flots.

On a donné le nom d'ambre à deux substances très-différentes, l'ambre gris dont il est ici question, et le succin ou ambre jaune. Mais comme ce nom rappelle l'idée d'un corps odoriférant, on doit le laisser exclusivement à l'ambre gris, puisqu'il a seul la propriété d'affecter agréablement l'odorat. Sa véritable origine a été long-tems ignorée. Nous savons aujourd'hui qu'il est produit par un énorme poisson du genre des cachalots, le *phiseter trumpo* ou *macrocephalus*. On le trouve quelquefois dans les intestins de cet animal, le plus souvent dans une bourse qu'il porte sous le ventre, et dans laquelle l'ambre nage sous la forme de boules, au milieu d'une liqueur jaune et odorante. Ces boules sont ordinairement au nombre de trois ou quatre; on en a vu qui pesoient jusqu'à vingt livres. Quand le cachalot s'est débarrassé de ces corps étrangers, la mer les roule à sa surface; et c'est alors que l'industrie humaine s'en empare pour soulager nos maux ou pour accroître nos délices.

NOTE 2.

Et tel, que dans son parc admire encor Versailles,
De douze de nos rois a vu les funérailles.

Un oranger paroît encore jeune et se couvre de fleurs, quoiqu'âgé de plus de trois cents ans. On en trouve la preuve dans ce magnifique oranger de Versailles, qui fut saisi avec les meubles du connétable de Bourbon en 1523. Il étoit dès-lors le plus bel arbre qu'il y eût en France, et l'on estime qu'il avoit à-peu-près 70 ans, ce qui, joint à 275, fait 345 ans jusqu'à ce jour. On en voyoit plusieurs à Fontainebleau qui étoient de beaux arbres du tems de François 1er, et plusieurs à Choisy qui avoient appartenu à Catherine de Médicis. *V. Pluche, Spect. de la Nature, T. II.*

NOTE 3.

Auprès du bananier dont elle aime l'ombrage.

La racine de cette plante, dit le Père Dutertre, est une grosse bulbe ronde, massive et blanche, tirant un peu à la couleur de chair, de laquelle sort un tronc vert, poli et lissé, haut de seize à dix-huit paumes, droit comme une flèche, gros comme la cuisse, et sans aucune feuille jusqu'à

sa racine. Ce tronc est composé d'une seule écorce poreuse, fibreuse, et quasi de même substance que l'oignon, roulée jusqu'à sa parfaite grosseur. A la cime de ce même tronc, viennent quinze ou vingt feuilles de sept à huit pieds de long et d'un pied et demi de large, et il y a une grosse côte ou nervure tout au milieu de la feuille, qui va depuis un bout jusqu'à l'autre : ces feuilles sont rayées par le travers comme celles des balisiers, mais si tendres et si frêles, que le vent les découpe par aiguillettes jusqu'à la côte du milieu. Elles servent de nappes à la plupart des habitans, faute de linge.

De la cime de ce tronc et du milieu de toutes ses feuilles, croît une façon de tige plus dure et plus forte que tout le reste de la plante, grosse comme le bras, et longue de cinq ou six pieds, toute en compartimens par divers endroits. Sur les huit ou dix des plus gros et plus prochains nœuds de la plante, il y a plusieurs figues, quelquefois jusqu'au nombre de deux cents; sur la tige qui se termine à un pied et demi du fruit, il y a une grosse masse de petites fleurs blanches, arrangées fort près à près, et à double rang, et chaque rangée de fleurs est couverte d'une grande feuille violette, faisant comme une coquille un peu pointue. Ces fleurs ne viennent jamais en fruit, et ne servent à rien, sinon à confire en vinaigre comme des capres. Les habitans ap-

pellent cette tige chargée de son fruit, un *régime* de bananes.

Dans une espèce, les bananes sont grosses comme un œuf, à six quarrés, et longues de quatre à cinq pouces au plus. Elles sont vertes avant que d'être mûres, et jaunes comme de l'or quand elles ont atteint leur parfaite maturité. Le goût de ce fruit est excellent, la chair est fort délicate, et plus molle que celle des abricots bien mûrs.

Dans une autre espèce, les bananes sont grosses comme le bras et longues d'un grand pied, un peu courbées comme les cornes de vaches. La chair en est plus ferme. Ces bananes rôties ont le même goût que la poire de bon-chrétien, cuite sous la braise.

Le tronc ne porte qu'un régime de figues ou bananes, et sèche sur le pied quand le fruit est cueilli; mais pour un que l'on coupe, la racine en pousse six autres; de sorte qu'on en peut avoir pendant toute l'année en grande abondance.

Observ. Le tronc du bananier n'est composé que des queues ou pétioles des feuilles qui s'enveloppent les unes dans les autres, et conséquemment le bananier n'a point de tige proprement dite. C'est du centre de ces feuilles, en partant de l'oignon, que sort le rameau à fleur, nommé spadix par les botanistes. Les fleurs qui

naissent à son extrémité, sont couvertes d'enveloppes ou spathes persistans : elles ont cinq étamines bien conformées avec un sixième filet stérile; leur germe avorte. Toutes les autres fleurs portent des fruits; mais comme elles sont fécondées par leurs voisines, la nature ne leur a donné qu'une bonne étamine avec cinq filets stériles. Les feuilles du bananier, ainsi que celles de tous les balisiers, se développent en forme de cornet. Comme de tems immémorial on le multiplie de drageons, ses fruits ne contiennent point de graines, ce qui est arrivé à un grand nombre de plantes cultivées. Rumph dit avoir vu des graines dans l'espèce sauvage.

NOTE 4.

L'herbe de Parana.

Cette production végétale, connue sous le nom d'herbe du Paraguay, est la feuille d'un arbrisseau qui se plaît dans les fonds marécageux entre les montagnes du Paraguay, et qu'on retrouve aussi dans la Floride; ce sont les monts de Maracaya, le long de la rivière de Parana, qui produisent les feuilles les plus recherchées. L'arbrisseau se nomme dans la langue des botanistes, *cassine peragua*. Ses fleurs en corymbes et axillaires sont composées d'un calice à cinq divisions, de cinq pétales, d'autant d'étamines,

et de trois stigmates sans style apparent. Aux fleurs succède une baie à trois loges, garnie de trois semences. Les feuilles, seule partie à laquelle la plante doit sa réputation, sont ovales, pointues et dentées; elles ont le goût acerbe et mêlé d'amertume, l'odeur un peu urineuse. C'est le thé de l'Amérique méridionale. Elles font également les délices des anciens naturels et des Espagnols. Le Pérou seul en reçoit et en consomme chaque année vingt-cinq mille arrobes; l'arrobe contient 25 livres. Au Paraguay, dans le Chili et le Pérou, on se contente, avant d'employer la feuille, de la faire sécher et de la réduire presqu'en poussière. On est dans l'usage de la griller à la Floride. Après l'une ou l'autre de ces préparations, on la jette dans l'eau bouillante à qui elle donne une couleur légèrement vineuse; on prend alors la liqueur sans lui laisser le tems de noircir. On y ajoute d'ordinaire du sucre, du jus de citron, des pastilles parfumées ou quelques fleurs aromatiques.

Cette boisson répare et soutient les forces: aussi est-elle souvent la seule provision que les sauvages de la Floride emportent dans leurs courses. Ils prétendent qu'une tasse de *cassine* suffit pour soutenir un guerrier durant vingt-quatre heures.

NOTE 5.

La feuille des Chinois.

Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut d'environ deux mètres (six pieds), commun à la Chine et au Japon. Il se plaît au bas des collines et le long des rivières. Les Chinois en sèment des champs entiers. Les Japonois se contentent d'en garnir les lisières de leurs campagnes.

Les feuilles, la seule partie que l'on estime dans le thé, n'ont pas le même degré de bonté dans tous les terreins. On préfère celles des arbres qui croissent sur un sol pierreux.

La première récolte se fait dans le commencement de ventôse. Les feuilles, alors petites, tendres et délicates, forment ce qu'on appelle le thé impérial, parce qu'il sert principalement à l'usage de la cour. Les feuilles de la seconde récolte, qui a lieu vers la mi-germinal, sont plus grandes et plus développées, mais de moindre qualité que les premières.

Le thé n'a point de parfum par lui-même. C'est avec les fleurs de l'*olea odorata* et quelques autres, qu'on le parfume à la Chine et au Japon.

NOTE 6.

L'ananas couronné.

Les feuilles de l'ananas, étroites pour leur longueur et creusées en gouttières, sont armées sur les bords de petites épines, et terminées par une pointe très-piquante. De leur centre part la tige qui porte le fruit, lequel est surmonté d'une touffe de feuilles en forme de couronne et de couleur de feu. A la première vue, on prendroit ce fruit pour une pomme de pin : chacune des écailles de son écorce soutient une petite fleur purpurine qui se fane et tombe à mesure qu'il grossit. On compte cinq espèces d'ananas et plusieurs variétés. Bien que leur chair soit fibreuse, dit le Père Dutertre, elle se fond toute en eau dans la bouche, et est si savoureuse, qu'on y trouve le goût de la pêche, de la pomme, du coing et du muscadet tout ensemble. C'est en 1733 que la culture a obtenu, en France, les premiers fruits de l'ananas.

NOTE 7.

Le lazer de Libye.

Le lazer, lazerpitium ou silphion, est une plante fameuse dans l'antiquité, et qui, depuis

long-tems, a échappé aux recherches des modernes. Il paroît qu'elle ne croissoit qu'en Libye, proche la grande Syrte, aux environs de Cyrène. Il fut défendu dans les premiers tems, par une ordonnance publique, d'en emporter hors du pays. Dans la suite, les Cyréniens se relâchèrent; mais comme cette plante s'accoutumoit difficilement à un autre terrein, et qu'elle y perdoit de sa qualité, la gomme du lazer de Cyrène n'en garda pas moins son prix dans le commerce, où elle se vendoit au poids de l'argent. On la conservoit dans le trésor public des villes avec les matières les plus précieuses. L'histoire nous apprend que César enleva quinze cents livres de lazer du trésor de Rome, lorsqu'il le força après la fuite de Pompée. La médecine l'employoit tant intérieurement qu'extérieurement. Elle faisoit aussi usage des autres parties de la plante. La tige, mangée bouillie ou cuite sous la cendre, étoit un purgatif aussi doux qu'efficace; et la racine, prise en breuvage, un excellent contre-poison. Les feuilles mêmes, mêlées avec la salade, fortifioient l'estomac et parfumoient l'haleine.

NOTE 8.

Le baume d'Arabie.

Le baume d'Arabie est une résine précieuse

que la médecine emploie, et dont les femmes, en Orient, se servent pour entretenir la fraîcheur de leur teint. L'arbrisseau d'où il découle, originaire de l'Arabie, étoit autrefois cultivé dans la Palestine et dans l'Egypte. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien et Titus le firent voir à Rome dans leur triomphe. Il avoit fallu, dit Pline, le défendre contre la rage des Juifs, qui ne l'épargnoient pas plus que leur propre vie. On ne sait pas à quelle époque les baumiers avoient été portés dans la Palestine. Ceux que l'on cultivoit en Egypte y étoient venus par les soins d'un pacha, peu de tems après la conquête de Sélim. Belon, qui voyageoit dans cette contrée quinze ans après, en compta neuf dans un enclos qu'on leur avoit préparé non loin du Caire, au village de l'Eau-Douce ou de Maturée. Ces plantes ont disparu de l'Egypte, et depuis longtems le baumier n'habite plus que sa terre natale. On le trouve presque par-tout dans l'Arabie heureuse, quoiqu'il soit, dit-on, plus commun encore dans l'Arabie déserte : les environs de Médine en sont couverts. On ne connoît, dans ces vastes régions, que deux espèces de baumiers, lesquelles ne diffèrent que par le feuillage. La première, *amyris gileadensis*, a les feuilles profondément divisées en trois parties, ou ternées; la seconde, *amyris opobalsamum*, les a garnies de folioles dans leur longueur, ou ailées.

Leur port du reste et leurs vertus sont parfaitement semblables.

NOTE 9.

L'élan au large bois, etc.

On peut prendre, dit Buffon, une idée assez juste de la forme de l'élan, en le comparant avec le cerf. L'élan est plus grand, plus gros, plus élevé sur ses jambes; il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif. Il ne va pas par bonds et par sauts comme le chevreuil ou le cerf; sa marche est une espèce de trot, mais si prompt et si aisé, qu'il fait dans le même tems presque autant de chemin qu'eux, sans se fatiguer autant; car il peut trotter ainsi, sans s'arrêter, pendant un jour ou deux. Il a le poil si rude et le cuir si dur, que la balle du mousquet peut à peine y pénétrer; il a les jambes très-fermes avec tant de mouvement et de force, sur-tout dans les pieds de devant, que d'un seul coup il peut tuer un homme, un loup, et même casser un arbre. Cet animal est le même qu'on appelle orignal dans le Canada.

Il habite le plus souvent, ajoute Linné, les bois de peupliers du nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie jusqu'au Japon.

NOTE 10.

Trois fois de ces dangers triompha ton génie,
Cook, etc.

Le poème de Delille, sur les jardins, renferme aussi un éloge de cet immortel navigateur. Après avoir nommé quelques-uns des grands hommes dont les images devroient orner nos bosquets, le poète s'écrie :

Donnez des fleurs, donnez, j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages,
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance ?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace

Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul, sur les vastes mers, son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages!
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.

NOTE II.

De lugubres pétrels, au milieu des orages,
Font ouïr quelquefois leurs cris durs et sauvages.

Les pétrels antarctiques, dont il est ici question, ne se trouvent que dans les hautes latitudes australes, et lorsque les autres oiseaux du même genre ne paroissent plus. Ils ont la tête et l'avant du corps bruns. Les pétrels en général n'habitent la terre que dans le tems de leur ponte. Ils s'enfouissent alors dans des trous sous les rochers au bord de la mer, y nourrissent leurs petits et s'y retirent toutes les nuits. Ils font entendre, du fond de ces trous, leur voix désagréable, que l'on prendroit pour le croassement d'un reptile. Une particularité, ajoute Buffon, dont il est bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli, ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent sur des

côtes escarpées, dans des fentes de rochers à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

NOTE 12.

Des lions d'Amphitrite attire les troupeaux.

Les lions marins font partie du genre des phoques, de cette race amphibie que les anciens appeloient le troupeau du vieux Prothée. Ils diffèrent des autres phoques par une crinière de poils épais, jaunes et ondoyans, qui s'étend depuis le front jusqu'à la poitrine, et qui se hérisse lorsqu'ils sont irrités. Comme dans le lion terrestre, cette majestueuse et imposante parure est particulière au mâle. Ils vivent en grandes familles, et se livrent de sanglans combats pour conserver leurs femelles. Celles-ci sont trop foibles pour se mesurer avec les mâles, assez douces pour ne se battre jamais entr'elles. Après le combat de deux rivaux, elles se rangent avec leurs petits du côté du vainqueur, lui deviennent aussi chères que ses autres maîtresses, et le suivent de même en tous lieux.

NOTE 13.

Repose d'ours marins une troupe immobile.

Le caractère distinctif de cette espèce de phoque, est d'avoir des oreilles externes, car

les autres animaux du même genre n'ont que des trous auditifs plus ou moins apparens. Ces ours marins sont toujours accompagnés d'une nombreuse famille; ils se battent pour leurs femelles, ou pour la conservation de leur domicile, qui consiste, comme celui des lions de mer, en une grosse pierre placée ordinairement au voisinage de l'eau. Les vieux mâles dorment quelquefois un mois entier sur leur rocher sans prendre de nourriture. Rien de plus touchant que l'affection de ces animaux pour leur famille. S'ils viennent à en perdre un individu, leurs regrets se manifestent par des larmes. Il suffit à un petit peu docile, à une femelle qui aura déplu, de venir les caresser, pour désarmer aussi-tôt leur colère. Ils sont fâchés d'avoir à punir; ils répandent des pleurs de satisfaction en pardonnant.

En général, les phoques marchent pesamment; on en trouve la cause dans la briéveté de leurs pieds de devant et dans la réunion de ceux de derrière. Ils sont curieux, courageux, sensibles, et l'on peut les apprivoiser sans beaucoup de peine.

NOTE 14.

Tandis que les pingoins, aux ailerons pendans,
Viennent creuser leurs nids dans les sables mouvans.

Cet oiseau, que Buffon appelle le grand manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros et court, sa peau dure et épaisse. Il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et raz, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antarctique.

NOTE 15.

Imiter l'habitant de ces côtes sauvages
Qui, des flots en courroux resserrant le bassin,
Semblent joindre l'Asie au monde américain!

C'est à 66 degrés de latitude septentrionale que les deux continens s'approchent davantage : la largeur du détroit n'y est que de 13 lieues. Les habitans d'une partie de la côte située en Asie, les Kamtchadales, ont une connoissance parfaite de toutes les plantes de leur péninsule, des

propriétés et des usages de tous les végétaux qui y croissent. Ces peuples avouent avec reconnoissance qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait jusqu'ici dans les sciences et dans les arts. Ils disent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils savent de médecine et de chirurgie; qu'ayant remarqué l'espèce d'herbe qu'emploie cet animal pour panser ses blessures, et celles dont il se nourrit lorsqu'il devient malade ou languissant, ils ont appris à connoître la plupart des simples qui leur servent de remèdes ou de cataplasmes; mais ce qui est encore plus singulier, ils conviennent que les ours sont aussi leurs maîtres de danse. Les pas et les mouvemens de cet animal se trouvent en effet dans toutes leurs danses.

Voyez les Voyages de Cook.

NOTE 16.

Sont un foible ornement près du lierre aux cent bras.

Tout le monde connoît cet arbrisseau sarmenteux, rampant ou grimpant, qui s'attache par des radicules naissant le long des tiges, dont les fruits sont noirs, les feuilles toujours vertes, et qui, par les formes qu'il prend, comme par celles qu'on lui donne, embellit toutes les saisons, et fait sur-tout l'ornement des hivers. On

en voit quelques variétés, mais on n'en admet qu'une espèce; car il faut reporter parmi les *cissus* la vigne-vierge que Linné a regardée comme un lierre à cinq feuilles.

Le lierre est particulier à l'Europe. Alexandre fit des efforts inutiles pour le naturaliser dans le territoire de Babylone, et fut obligé de tirer de la Grèce celui dont il fit usage, lorsqu'au retour de l'Inde il voulut imiter le triomphe de Bacchus, et en faire porter des couronnes à son armée.

Pline l'appelle l'ennemi des arbres, le destructeur des murailles et des tombeaux. Mais s'il incommode quelquefois les arbres pendant leur vie, il ne les abandonne pas après leur mort, et il continue à les revêtir d'une brillante verdure. Pour les murailles et les tombeaux, il rend aux premières, en les soutenant, l'appui qu'il leur a d'abord demandé; et ses branches tortueuses, son épais feuillage, forment sur les seconds comme un voile religieux qui les rend encore plus vénérables.

Tournefort, dans son voyage du Levant, lettre XII, nous donne les détails suivans sur une belle variété du lierre. En passant, dit-il, par le marché aux herbes de Constantinople, nous achetâmes deux ou trois bouquets de graines de *lierre* à *fruit jaune;* il s'y trouve aussi communément que le lierre ordinaire à Paris, et

les Turcs s'en servent pour leurs cautères. On en faisoit autrefois un plus noble usage; car Pline assure que l'espèce de lierre à fruit doré étoit consacrée à Bacchus, et destinée à couronner les poètes. Ses feuilles sont d'un vert plus gai que celles du lierre commun, et ses bouquets couleur d'or lui donnent un éclat particulier. Pline, qui a nommé cette plante lierre à fruit doré, a pris tout ce qu'il en a dit, de Théophraste et de Dioscoride, qui n'ont donné qu'une histoire confuse du lierre : on n'a jamais vu celui qu'ils décrivent à fleurs blanches et à fruits blancs; cependant il devoit se trouver dans la Grèce. Pour celui qu'ils appeloient lierre à feuilles panachées, ou lierre de Thrace, nous en avons vu quelques pieds sur les côtes de la mer Noire. Il n'est pas surprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le lierre pour garnir leurs thyrses et leurs coiffures : toute la Thrace est couverte de ces sortes de plantes.

NOTE 17.

Que les froids picéas et les sombres sapins.

Linné a réuni sous le nom de pin trois genres de Tournefort, le pin, *pinus*, le sapin, *abies*, le mélèze, *larix*; mais au Jardin des plantes de Paris, on a cru devoir conserver les trois genres,

parmi lesquels, il faut l'avouer, celui du mélèze n'a pas un caractère assez tranché.

Le pin porte un cône composé d'écailles élargies au sommet, et taillées en pointe de diamant; les feuilles sortent d'une même gaîne, au nombre de deux à cinq dans les espèces connues jusqu'ici; les chatons sont ramassés en grappe terminale.

Le sapin se distingue par le cône formé d'écailles amincies au sommet, concaves, en forme d'ongles, par les feuilles et les chatons solitaires.

On reconnoît le mélèze à ses feuilles en rosette, à ses chatons épars sur la tige et axillaires, c'est-à-dire, naissans dans l'aisselle des feuilles.

Des traits divers dans la physionomie séparent naturellement en deux la famille des sapins: les uns, nommés épicias ou picéas, ont le feuillage cylindrique, et la pointe des cônes abaissée vers la terre; les autres, appelés proprement sapins, ont le feuillage applati et la pointe des cônes tournée vers le ciel. C'est par cette position terrestre et céleste de leurs cônes, que j'ai caractérisé le picéa et le sapin.

L'un pend la pointe en bas, l'autre est droit vers la nue.

On tire d'une espèce de sapin nommé *abies balsamea* la térébenthine liquide, connue sous le nom de baume de Giléad ou de Canada: les picéas fournissent de la résine.

Le pin à pignons, *pinus pinea,* est un des plus intéressans par ses propriétés alimentaires. On sert ses amandes sur la table; la pharmacie en faisoit usage avant qu'elle eût adopté les pistaches. Les Chinois ont multiplié cet arbre que l'on cultive en Italie, en Espagne, dans le midi de la France, en Angleterre même, où il réussit à l'abri des vents froids.

Le mélèze d'Europe perd ses feuilles en hiver, mais son bois surpasse en force celui de tous ses congénères, hormis le cèdre. On trouve en été, sur le tronc des jeunes mélèzes et sur les branches des vieux, une manne précieuse qui a la forme de petits grains blancs, et qui se dissipe au lever du soleil. C'est du même arbre que se tire la vraie térébenthine de Venise.

Les amateurs de cette haute et nombreuse famille verront avec plaisir l'état de toutes les espèces cultivées soit au Jardin des plantes, soit dans les pépinières de Paris.

PREMIER GENRE. *Le Pin.*

Le pin sauvage, ou pin de Riga, de Genève, ...	*pinus sylvestris.*
Le pin d'Ecosse, ...	*p. rubra.*
Le mugho, ...	*p. mugho.*
Le pinastre ou lariccio, ...	*p. pinaster.*
Le pin épineux, ...	*p. echinata.*

Le pin à l'encens, ...	*pinus tœda.*
Le pin maritime, ...	*p. maritima.*
Le pin à trochets, ...	*p. racemosa.*
Le pin de Jérusalem, ...	*p. halepica.*
Le pin cultivé ou d'Italie, . . .	*p. pinea.*
Le pin de Virginie, ...	*p. Virginica.*
Le pin à quatre feuilles, ...	*p. quadrifolia.*
Le cembra, ...	*p. cembra.*
Le pin du lord Weimouth, . .	*p. strobus.*

SECOND GENRE. *Le Sapin.*

Le sapin commun, ...	*abies taxifolia.*

C'est celui que Linné a mal-à-propos nommé *pinus picea.*

Le baumier de Giléad, ...	*a. balsamea.*
Le sapin à bière ou la sapinette de Canada, hemlock spruce des Anglais, ...	*a Canadensis.*
La sapinette blanche, ...	*a. alba.*
La sapinette noire, ...	*a. nigra.*
Le picéa ou épicia, ...	*a. picea.*

Linné s'est encore trompé en donnant à cet arbre le nom de *pinus abies.*

TROISIÈME GENRE. *Le Mélèze.*

Le mélèze d'Europe, ...	*larix Europœa.*
Le mélèze de Sibérie, ...	*l. Sibirica.*
Le mélèze d'Amérique, ...	*l. Americana.*
Le cèdre du Liban, ...	*l. cedrus.*

NOTE 18.

Vous verrez la loxie attacher aux rameaux,
Et de son bec croisé façonner des berceaux.

La loxie ou le bec-croisé est un oiseau de la grosseur à-peu-près d'une alouette. La couleur du mâle adulte est d'un rouge tirant sur le rose; celle de la femelle et des petits est le plus souvent olivâtre. Il ne se plaît que dans les forêts noires de pins et de sapins. Il est très-friand de leurs graines qu'il retire adroitement, à l'aide de son bec, des pommes ou cônes qui les contiennent. L'hiver est pour lui le tems du bonheur. Ses amours ne commencent, ses chants ne se font entendre que dans cette saison. Il établit son nid sous les plus hautes branches des pins; il trouve sur les mêmes arbres la résine avec quoi il l'attache, les petites branches et la mousse dont il le construit, le lichen fleuri dont il le tapisse. Ses œufs sont blanchâtres, marqués de sang vers le gros bout.

NOTE 19.

Le genièvre azuré,
Le front piquant des houx, de corail entouré.

Dans les genévriers, les fleurs mâles et femelles sont portées par des individus différens. On en

connoît neuf espèces, parmi lesquelles la sabine de Bauhin, à feuilles de cyprès, jouit d'une malheureuse célébrité. Les genévriers communs restent ordinairement en buisson; l'on en trouve pourtant, sur les Alpes, qui ont dix à douze mètres (30 à 36 pieds) de hauteur.

Le houx est aussi bien armé dans sa jeunesse que le genévrier ordinaire; mais en vieillissant ses feuilles s'agrandissent et perdent leurs épines. L'espèce des îles Baléares, ou le houx de Mahon, a des épines très-courtes sur le bord des feuilles qui ne sont point contournées. On retire de l'écorce intérieure du houx une glu plus tenace encore que celle de la baie blanche du gui. Sur la côte de Barbarie, on fait aussi de la glu avec une sorte de chardon sans tige, appelé *atractylis gummifera*.

NOTE 20.

Et vous, fille d'hiver, mousse épaisse et confuse.

Le C. Deleuze, qui a porté dans l'étude de la Botanique le goût et les talens d'un homme de lettres, a bien voulu enrichir ces notes des observations suivantes.

On confond généralement sous le nom de mousses trois familles de plantes que Linné a rangées dans sa Cryptogamie. Les mousses proprement dites, qui sont pourvues de feuilles;

les lichens qui en sont privés; et les hépatiques, dont les unes ont des feuilles et se rapprochent des mousses, et les autres n'en ont pas et se rapprochent des lichens. Les Grecs les confondoient toutes sous le nom de *Bryon* et de *Mnion*, et les Latins sous celui de *Musci*.

Les lichens sont des plantes dépourvues de fleurs, de feuilles et souvent de racines. Les uns sont une simple croûte qui couvre les pierres; d'autres une substance foliacée ou membraneuse qui s'étend sur la terre ou sur le tronc des arbres; d'autres des filamens cylindriques ou applatis, simples ou articulés qui pendent aux branches; d'autres ont la forme de cornets ou de verres à pied; d'autres enfin ont des ramifications ramassées en touffe ou écartées en tout sens, et ressemblent à de petits arbrisseaux. On apperçoit sur diverses parties de leur surface une farine qu'on croit être la poussière fécondante, et des verrues ou de petits boucliers d'une couleur vive qui sont le réceptacle des graines. Malgré les observations d'Edwig et d'Hoffman, on ne peut encore rien dire de certain sur leur fécondation. Quoique les petits corps contenus dans les tubercules reproduisent la plante, il n'est pas démontré que ce soient de véritables graines, et non des espèces de bourgeons. Leur reproduction n'est peut-être qu'une simple évolution comme dans les plantes vivipares.

Les hépatiques tiennent le milieu entre les lichens et les mousses. Les unes se présentent sous la forme d'une expansion membraneuse ; d'autres sont de petites herbes dont les rameaux nombreux sont appliqués les uns sur les autres, et tapissent les rochers et le tronc des arbres d'une verdure bronzée ou d'une couleur de citron.

Leurs étamines sont de petits corps vésiculeux placés dans des fossettes ou dans les plis et les sinuosités des feuilles. Leurs graines, renfermées dans des capsules qui s'ouvrent longitudinalement en plusieurs valves, sont garnies de fils élastiques roulés en spirale qui font un véritable ressort, et qui en se déroulant les lancent au loin. Ces capsules n'ont point d'opercule, et souvent point de coiffe. C'est par ces divers caractères qu'on les distingue des mousses. Celles qui ressemblent le plus aux lichens, en diffèrent par toutes les parties de leur fructification, c'est-à-dire, en ce qu'elles ont de vraies étamines et de vraies capsules.

Les mousses proprement dites ont une racine, une tige plus ou moins courte, des feuilles alternes et persistantes, une capsule portée sur un pédoncule plus ou moins alongé. Cette capsule à laquelle on a donné le nom d'urne à cause de sa forme, est couverte d'une coiffe et d'un opercule, et s'ouvre transversalement vers le sommet pour laisser échapper les graines.

Les mousses sont ramassées en gazons et en touffes satinées, ou étendues comme un tapis élastique sur la terre, les pierres et les bois. Quelques-unes seulement croissent isolées sur le sable et dans les eaux. Il y en a peu d'annuelles. Leurs ovaires, ordinairement fécondés au commencement ou à la fin de l'hiver, ne parviennent à la maturité que l'année suivante, leur végétation paroissant suspendue pendant les chaleurs et les fortes gelées. Quoique desséchées depuis long-tems, elles revivent et reprennent leur faculté végétative lorsqu'on les humecte. Elles partagent cette propriété avec les hépatiques, les lichens et les algues; et c'est un rapport que ces plantes ont avec quelques insectes tels que le rotifère, qui, desséché sous la forme d'une pellicule, et dans un état de mort apparente pendant des mois entiers, se ranime et agite ses antennes lorsque quelques gouttes de pluie baignent la poussière des toits dans laquelle il étoit enseveli.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de mousses hermaphrodites; la plupart sont monoïques, quelques-unes dioïques. Leurs étamines sont placées ou dans les aisselles des feuilles, ou dans des boutons particuliers, ou dans des rosettes qui terminent les rameaux et s'épanouissent en étoile.

Linné, en disposant les mousses en genres,

d'après Dillenius, prit les capsules pour les anthères. Il crut que les rosettes contenoient les graines, et que les globules renfermés dans les urnes étoient la poussière fécondante ou pollen. C'est Hedwig qui, aidé du microscope, et doué d'une rare sagacité, a démontré cette erreur. Il a vu les étamines lancer leur poussière, et paroître vides après l'avoir lancée : il a vu ensuite les ovaires fécondés, d'abord presque imperceptibles, s'élever et grossir jusqu'à la maturité des graines. Enfin il a semé ces graines, et il a obtenu des individus semblables dont il a décrit la germination.

Les mousses, ainsi que les hépatiques et les lichens, sont beaucoup plus communes dans les pays du nord. Elles fleurissent presque toutes pendant l'hiver. C'est à cette époque que la terre étant dépouillée de toute autre parure, elles lui en donnent une nouvelle, qui n'est ni moins intéressante, ni moins variée. Elles occupent les lieux que les autres plantes ont délaissés. Les rochers, les troncs d'arbres, le sol le plus aride sont couverts d'une multitude d'espèces qui réjouissent l'œil, et attestent l'inépuisable fécondité et le travail continuel de la nature.

On les a regardées comme nuisibles aux arbres, aux prairies et aux toits des maisons. Ce sont des préjugés qui méritent d'être examinés. Il est vrai qu'elles font tort aux arbres taillés et

isolés de nos vergers lorsqu'elles en couvrent entièrement les rameaux, en interceptent la transpiration, et servent de retraite aux insectes. Mais dans les forêts, les arbres dont le tronc en est revêtu ne sont pas moins vigoureux : elles les garantissent même de l'impression trop subite du froid et de la gelée. Elles ne peuvent en dévorer la sève, puisque leurs racines sont superficielles, et ne pénètrent point avant dans l'écorce comme celle des autres parasites. J'ajouterai une observation intéressante du citoyen le Monnier, à qui la botanique et la culture ont tant d'obligation : c'est que lorsque les racines des arbres plantés dans un jardin rencontrent le tuf et qu'ils souffrent, ils se couvrent de lichens et de mousses, ce qui est l'indication et non la cause de leur dépérissement.

Les mousses défendent les murs et les toits des maisons, sur-tout les toits de chaume, de la dégradation que l'humidité y causeroit, et de la destruction que produit le passage subit de la pluie à la sécheresse. Elles les conservent pendant un grand nombre d'années. Quant aux prairies, ce n'est point parce qu'elles sont couvertes de mousse qu'elles donnent moins de fourrage ; mais lorsque par l'épuisement du sol, ou par d'autres causes, les plantes qui nous sont utiles ont péri, les mousses viennent s'y établir pour en couvrir et en réparer la nudité. Ce sont

elles encore qui, se multipliant et s'entassant dans les lieux marécageux, en comblent peu à peu le fond, et s'y convertissent en une terre fertile. La belle mousse connue sous le nom de *sphagnum*, entrelaçant sur les marais ses longs rameaux, y forme d'abord des touffes, ensuite des prairies flottantes, qui, chaque année, augmentent d'épaisseur et de surface, et s'étendent même quelquefois à plusieurs lieues. Sur ce tapis d'un vert cendré viennent d'abord s'établir de jolies petites plantes, telles que le brillant *rossolis* et l'élégante espèce de myrtille appelée *oxicoccus*, ensuite des arbrisseaux rampans, enfin des saules et des aulnes d'une plus haute taille, dont les racines vont chercher le fond et assurent à l'agriculture la conquête d'un terrein d'abord inondé.

Les mousses sont utiles dans l'économie végétale et dans l'ordonnance générale de la nature. La plupart des oiseaux en font leurs nids; plusieurs quadrupèdes les ramassent pour en former un lit dans leurs tanières. Elles ne sont pas moins utiles à l'homme dans plusieurs arts. Elles servent aux peuples du nord pour revêtir l'intérieur de leurs maisons, en boucher les fentes, et fermer le passage au froid et à l'humidité. Elles leur servent encore pour matelasser les lits de leurs enfans, et elles sont pour ces usages, bien supérieures à la paille et à toute espèce de

tissu, parce qu'elles absorbent l'humidité, ne se pourrissent pas, et ne sont point attaquées par les insectes et les souris.

C'est du lycopode à massue, *lycopodium clavatum*, L. qu'on tire cette poussière inflammable, connue sous le nom de soufre végétal, qui brûle si rapidement et avec un si grand éclat, et dont on fait les gerbes et les torches lumineuses qu'on agite impunément sur nos théâtres au milieu des matières les plus inflammables. Cette poussière est contenue dans les capsules dont le sommet de la plante est couvert au tems de la fructification. Elle n'est point miscible à l'eau. C'est un lycopode applati, *lycopodium complanatum*, L. commun dans les bruyères marécageuses, que les femmes russes emploient dans leurs teintures. Il donne aux étoffes une belle couleur jaune.

C'est avec de la mousse qu'on enveloppe les arbres et les plantes pour les envoyer et les transplanter au loin. Elle les conserve, elle en entretient la fraîcheur, et rien ne peut la suppléer pour cet usage. C'est sur de la mousse tassée et légèrement humectée qu'on a fait germer plusieurs graines délicates qu'on n'avoit pu faire lever sur de la terre, dont la surface peut difficilement être entretenue dans le même état. On avoit essayé vainement d'introduire dans nos jardins quelques plantes curieuses des marais de

l'Amérique ; les Anglais y ont réussi en les plantant dans des caisses remplies de *sphagnum* : c'est ainsi qu'ils ont élevé et vu fleurir la dionée. Plusieurs ouvriers se servent de mousse au lieu de crin pour rembourrer des espèces de siéges, et même des sommiers, dont le prix est alors très-modique, et qui sont cependant d'un bon usage. On l'emploie pour calfater les bateaux. On l'emploie encore pour emballer les objets fragiles, et son élasticité l'y rend très-propre. Bien séchée, elle conserve parfaitement les corps qui craignent l'humidité. Enfin on en fait de jolis ouvrages de décoration ; on l'a même quelquefois employée à la parure des femmes. Il est quelques mousses d'une forme si élégante que l'art ne pourroit les imiter. Elles ont sur les feuilles et les fleurs des autres plantes, l'avantage de conserver toujours leur fraîcheur et leur beauté.

On a dit que les mousses étoient sans goût et sans odeur. Cependant les capsules d'une hypne, appelée par Linné *hypnum rutabulum*, ont exactement le goût des huîtres, et leur infusion a l'odeur de celle du fucus connu sous le nom d'*helmintocorton*, ce qui fait présumer que d'autres peuvent avoir un goût particulier.

Elles sont aujourd'hui peu d'usage en médecine. Il y en a cependant qui ont des vertus. Le polytric passe pour un puissant sudorifique.

Le lycopode appelé par Linné *lycopodium selago*, est un vomitif très-violent; d'autres sont regardées comme des contre-vers. Un lycopode de l'Inde, gravé dans le jardin de Malabar, tom. 12, tab. 14, connu dans le pays sous le nom de *tamapouel*, qui signifie la plante admirable, est célébré comme possédant des vertus merveilleuses, et sur-tout comme un excellent aphrodisiaque. Enfin la poussière du lycopode à massue, appliquée extérieurement, passe pour le spécifique du plica polonica.

Les lichens, qui sont répandus par-tout, et qui couvrent d'une tapisserie brillante et variée les rochers, les murs, les troncs d'arbres et la terre, ne sont pas moins utiles que les mousses. Ils vivent jusque sur les sommets granitiques des montagnes primitives, où nul autre végétal ne peut exister. Ils s'implantent dans les rochers les plus durs, les corrodent, y creusent des fossettes, les rendent propres à retenir la poussière qui flotte dans l'air, et à recevoir des semences dans les inégalités pratiquées à leur surface.

Ils présentent à l'homme bien d'autres objets d'utilité. Plusieurs offrent une bonne nourriture. On mange le *lichen islandicus*, L. bouilli dans le lait; on en fait un gruau pour le potage, une farine qu'on mêle dans le pain et une excellente gelée pectorale.

Le *lichen rangiferinus* est la production la plus

utile des pays du nord. Il couvre de ses touffes blanches les collines glaiseuses et les montagnes escarpées de la Laponie et du Groënland. C'est la nourriture des rennes, qui le cherchent et le broutent sous la neige, où il ne cesse de végéter. On sait que les troupeaux de rennes sont l'unique richesse des Lapons. Ces peuples, privés de nos animaux domestiques et des produits de l'agriculture et du commerce, par la rigueur et la durée de l'hiver, trouvent en eux toutes les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis. Ainsi, sans ce lichen, les régions voisines du cercle polaire seroient absolument inhabitées.

Le *lichen pulmonarius*, L. connu sous le nom de pulmonaire de chêne, est célèbre pour ses vertus médicinales dans les maladies du poumon et dans les hémorragies.

Un grand nombre de lichens sont employés à la teinture. La parelle d'Auvergne, *lichen parellus*, L. est un objet de commerce considérable pour cette province. On le ramasse en râclant les rochers. On en tire une teinture rouge ou violette. Le beau gris de lin qu'on donne à nos soies et à nos laines est dû à un lichen qui se trouve en Italie, dans les îles de l'Archipel et aux Canaries, et qui est connu dans le commerce sous le nom d'orseille. C'est le *lichen roccella*, L.

Les lichens sont le genre le plus nombreux et le plus répandu sur la surface du globe. La simplicité de leur organisation les rend propres à vivre également dans les cavernes, sur les montagnes couvertes de neige, sur les rochers arides, sur les pics brûlés par le soleil et battus par les vents; et dans ces lieux où ils appellent seuls l'attention du botaniste, ils lui rappellent les fleurs les plus brillantes, par l'éclat et la variété des couleurs dont ils sont enrichis.

NOTE 21.

Par quel heureux secret un si foible feuillage
Du feu prêt à s'étendre empêche le ravage.

Cette mousse incombustible est la fontinale antipyrétique, qui se plaît dans les étangs et les fossés aquatiques, qui flotte entre deux eaux dans les rivières, et qui, au tems de la fleuraison, élève à la surface de l'onde la sommité de ses rameaux. Elle a la propriété de résister au feu sans jamais s'enflammer. Aussi les habitans du nord, pour prévenir les incendies, ont soin d'en revêtir les endroits voisins de la cheminée et du foyer.

NOTE 22.

Tandis que le laurier, noble prix des talens.

Ce bel arbre, que les Grecs nommoient Daphné, est originaire de la Crète et du mont Atlas. Ses rameaux ornoient à Rome les statues et les palais des empereurs. Les généraux en portoient une couronne dans leur triomphe. Mais ce qui peut-être le relève davantage, c'est d'avoir toujours été l'attribut du génie des arts, et la récompense des grands talens.

On range parmi les lauriers le cannelier de Ceylan, et le camphrier du Japon.

FIN.

